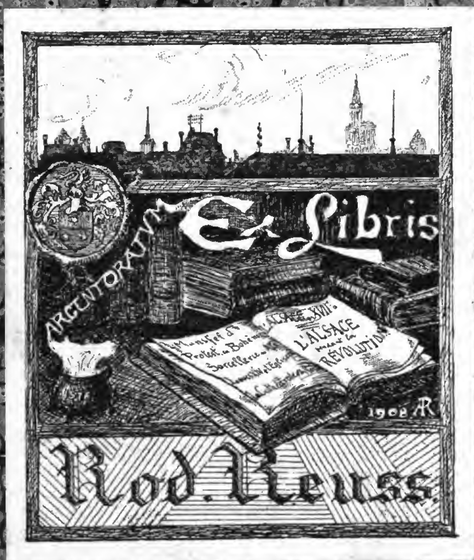

ARGENTORATUM
Ex Libris
L'ALSACE
RÉVOLUTION
1908 AR
Rod. Reuss



(5 frs/.

Ex libris Rathgeber
(Bornemann, Bibliop.)

Argentorati, 21. 7. 90. Rod Reuss

Rathgeber ex pasteurs!

GUIDE DU TOURISTE

DANS

LA VALLÉE DE MUNSTER

ET

LES VOSGES CENTRALES

COLMAR

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE J. B. JUNG

13 Rue des Blés 13

LA VALLÉE DE MUNSTER ET LES VOSGES CENTRALES

GUIDE DU TOURISTE

PAR

JEAN BRESCH

„Auf! heut hab' ich Lust zu wandern;
„Freund, dein Führer will ich sein."
(Vogesenklänge.)

AVEC UNE CARTE DE LA VALLÉE DE MUNSTER

COLMAR
EUGÈNE BARTH, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1871

AVANT-PROPOS



Le modeste travail, que j'offre au public sous la forme d'un GUIDE DU TOURISTE, est destiné à faire connaître en détail une des parties les plus intéressantes et les plus pittoresques de l'Alsace et des Vosges centrales.

Je voudrais montrer, une à une, à mes chers compatriotes ainsi qu'aux étrangers, les nombreuses beautés naturelles que recèle ce petit coin de terre favorisé du ciel, qui porte le

nom de Vallée de Munster, et les engager vivement à aller visiter des sites charmants entre tous; je voudrais les convaincre, par le témoignage de leurs propres yeux, que ce délicieux petit pays mérite en effet l'épithète flatteuse de Suisse alsacienne, et leur faire avouer enfin que nous pouvons trouver, pour ainsi dire devant notre porte et à peu de frais, des émotions que trop souvent, sacrifiant au préjugé, nous allons chercher bien loin, au grand détriment de notre bourse et de notre temps.

Jusqu'à ce jour aucune publication spéciale n'avait entrepris de présenter un tableau d'ensemble de ce beau et riche canton; je crois donc rendre un véritable service aux amis de la nature, en cherchant à rassembler dans un même cadre les données fragmentaires qui se rencontrent çà et là, les classant par ordre de localité et les complétant par les notions variées que la connaissance exacte des lieux et des recherches multiples ont pu me révéler.

A des descriptions topographiques fidèles, je m'efforcerai de rattacher sans cesse les faits les plus saillants de l'histoire naturelle, sans oublier la légende, dont la voix naïve rehaus-

sera constamment la poésie naturelle du paysage par le charme mystique de ses aimables fictions.

Les sources où j'ai puisé sont assez nombreuses. C'est en première ligne le GUIDE DU BOTANISTE du savant et regretté professeur M. F. Kirschleger, qui connaissait si bien et aimait tant la vallée de Munster, son pays natal. J'ai consulté ensuite fréquemment, comme de juste, le manuscrit de Dom Calmet, l'illustre sous-prieur et historien de l'antique abbaye de Munster. Le dictionnaire Baquol-Ristelhuber, les travaux de MM. Chauffour, Gérard et L. Levrault, ainsi que ceux de MM. Bartholdy et Lebert, m'ont aussi fourni bon nombre de renseignements précieux. Quant aux légendes, j'en ai emprunté plusieurs à M. Auguste Stœber et à M. l'abbé Braun; d'autres ont été recueillies par moi sur place et je les rapporte textuellement telles qu'elles m'ont été racontées par les naïfs habitants du pays.

Puisse mon modeste petit livre trouver bon accueil auprès de nombreux lecteurs et attirer leur attention sur un pays ravissant, trop longtemps ignoré et méconnu, et puissent tous les

touristes goûter, au milieu de mes chères montagnes natales, les jouissances pures que j'y ai si souvent savourées moi-même: tel est le vœu sincère que forme l'auteur.

Mulhouse Juin 1869.

JEAN BRESCH.

LA VALLÉE DE MUNSTER.

INTRODUCTION.

Lorsque, par une belle journée d'été, venant soit de Strasbourg, soit de Mulhouse, un convoi bruyant, enlevé par l'irrésistible vapeur, vous entraîne vers le chef-lieu du Haut-Rhin, et que votre œil, fasciné par le splendide panorama qui se déroule au couchant, suit machinalement la crête des montagnes, vous apercevez, à la hauteur même de Colmar, une large brêche ou plutôt une brusque inflexion de la chaîne vosgienne qui, fuyant au loin, projette sur le fond de l'horizon brumeux quelques cimes aux contours arrondis et revient ensuite sur elle-même pour reprendre sa direction normale : c'est là l'entrée de la vallée de Munster; c'est là que, guide complaisant, je vais vous conduire, vous racontant

2

chemin faisant tout ce qui peut vous intéresser, et répondant de mon mieux aux questions que voudra bien m'adresser votre légitime curiosité.

Trois voies de communication s'ouvrent devant vous: la route de Wintzenheim, le chemin de fer munstérien, et le chemin vicinal qui longe le Logelbach, débouche sur Turckheim et, suivant à mi-côte la rive gauche de la Fecht, aboutit à Munster même; nous n'avons que l'embarras du choix.

Mettons-nous hardiment en route et, en vrais touristes, ne craignons pas un peu de fatigue, causée en partie par les nombreux détours que nous allons faire à dessein, pour que je puisse mieux vous montrer sous toutes ses faces ce site privilégié. Je vous promets, en dédommagement de vos peines, mille surprises agréables, car tout ce qui peut flatter l'œil, éveiller l'esprit et émouvoir le cœur, œuvres de la nature et industrie de l'homme, sombres forêts et gras pâturages, cimes altières et précipices effrayants, torrents et cascades, lacs et chalets, troupeaux et pâtres, cultures vulgaires et flore exceptionnelle, progrès de la civilisation et mœurs partriarcales, tout ce qui a fait la réputation de la Suisse — moins ses glaciers et ses notes d'hôtels gigantesques — vous le trouverez ici en miniature, accumulé sur une surface de quatre lieues carrées. Et lorsque nous aurons fait toutes nos promenades et toutes nos excursions, lorsque l'âme ravie et le corps dispos, vous vous déciderez, à regret, à quitter

ces régions fortunées, je suis certain, ami touriste, que vous éprouverez autant de satisfaction de les avoir visitées, que je ressentirai de bonheur d'avoir pu vous servir de cicerone!

Allons, debout! jetons sur l'épaule notre léger bagage, prenons en main le bâton de voyageur, déployons notre carte; déjà le jour naissant éclaire de ses rayons dorés le charmant théâtre de nos exploits; le ciel est pur et la brise du matin nous apporte les senteurs parfumées de la montagne, comme pour nous inviter à hâter nos pas, en nous donnant un avant-goût des jouissances salutaires qui nous attendent. Partons!

I.

La plaine de Colmar et le Logelbach.

La route départementale qui passe par Wintzenheim, n'offrant qu'un intérêt médiocre au touriste, et la voie ferrée ne se prêtant pas à nos desseins, nous choisirons le chemin vicinal du Logelbach pour nous rendre à notre première station, l'antique petite ville de Turckheim.

Cette préférence se justifie sans peine: la perspective qui s'ouvre devant nous, est absolument la même que celle que nous aurions trouvée en suivant la grande route ou le chemin de fer, et nous avons de plus l'avantage de pouvoir admirer en passant une foule de jolies constructions et de superbes jardins, sans parler des nombreux et importants établissements industriels qu'il nous est loisible de visiter, pour peu que nous ayons le goût de la mécanique appliquée et que nous soyons sensibles aux progrès merveilleux que le génie des temps modernes a réalisés en matière de filature et de tissage.

A peine sortis de l'enceinte de Colmar, notre vue embrasse, sur une étendue d'au moins quarante kilomètres, le pittoresque amphithéâtre des Vosges, aux mamelons mollement arrondis, aux flancs doucement inclinés et aux sommets couronnés de ruines historiques.

Au loin, à notre droite, tout à l'extrême limite de l'horizon, le *Hoh-Kœnigsbourg* dresse son imposante silhouette de murs ébréchés; un peu plus près se montrent les *trois châteaux de Ribeauvillé*, et plus près encore le *Bilstein*, qui domine la petite ville de Riquewihr, au vignoble fameux, digne rival de celui de Ribeauvillé, où croissent les nobles vins du Zahnacker, de Riesling et de Tokay, d'une réputation si grande et si légitime.

Sur tous les contre-forts de la montagne et jusqu'aux limites de la plaine, la vigne règne en maîtresse et encadre de sa fraîche verdure les charmants villages de Hunawihr, de Beblenheim de Kientzheim et de Sigolsheim, habités par une population robuste, gaie, laborieuse, bien digne de l'aisance dont elle jouit, parce qu'elle a su la conquérir à la sueur de son front!

Mais notre attention est attirée par un objet plus rapproché de notre point d'observation, à savoir une éminence aux tons jaunâtres, qui surgit brusquement de la plaine, tout droit devant nous; c'est le *Lenzenberg*, situé entre Turckheim et le Logelbach. Cette colline, assez élevée pour être remarquée de

loin, non-seulement tranche par sa forme sur toutes celles qui l'avoisinent, mais s'en distingue encore par sa composition géologique. Elle est formée, en effet, par le calcaire oolithique et molassique, qui rappelle plutôt le voisinage duJura que celui des Vosges.

La Fecht, qui arrosse la vallée de Munster et la traverse d'un bout à l'autre, passe au pied même du Lenzenberg, et tout près, vers l'ouest, nous apercevons le clocher de Turckheim, que dominent les fronts roses des deux *Hohnack*.

Sur notre gauche, le paysage ne présente pas moins d'intérêt. Notre œil s'arrête d'abord sur les deux ruines dont est couronnée la crête vosgienne, l'une tout au bout de l'espèce de promontoire que forme le repli de la montagne, l'autre un peu plus au sud. Celle-là porte le nom de *Plixbourg*, celle-ci s'appelle le *Hohlandsberg*, et toutes les deux, témoins muets d'une époque reculée, semblent vouloir nous inviter à remonter en imagination le cours des siècles et à arrêter un moment notre pensée sur les temps de leur première splendeur. Au bas du versant qui nous fait face et dont un riche vignoble couvre la partie inférieure, s'étend la populeuse commune de Wintzenheim, chef-lieu de canton, traversé par la grande route, qui formait jadis la principale voie de communication entre Colmar et le val de St.-Grégoire (Munster).

Un peu plus vers le sud, sur le faîte d'un contre-

fort puissant, qui s'avance au levant, nous apercevons *le château d'Eguisheim*, dont les trois tours, d'un effet extrêmement pittoresque, s'élèvent non loin du beau village du même nom, où naquit le pape Léon IX.

Le versant qui nous occupe en ce moment, n'est pas moins riche que celui que nous avons admiré sur notre droite, et si les crûs de Wettolsheim, de Pfaffenheim, de Hüssern, d'Eguisheim et de Wintzenheim ne jouissent pas d'une réputation aussi brillante, il faut reconnaître du moins qu'ils ne sont nullement à dédaigner, et qu'ils occupent encore un rang honorable dans la classification des produits viticoles du Haut-Rhin. C'est ce que semblaient parfaitement comprendre plusieurs de nos rois mérovingiens qui, dit-on, affectionnaient ce pays d'une façon toute particulière, et venaient y passer leurs vacances, au milieu des plaisirs de la chasse et des jouissances de la table.

— Sous le rapport industriel, la région qui nous occupe, présente un intérêt non moins réel. Le cours d'eau dont nous longeons le bord, est le canal du Logelbach, dérivé de la Fecht en aval de Turckheim.

Ce canal, établi jadis par privilége des empereurs d'Allemagne, était destiné à alimenter les moulins de l'antique place forte de Colmar. — Aujourd'hui de nombreux et importants établissements industriels s'élèvent sur l'une et l'autre de ses rives, ainsi que de coquettes maisons d'habitation, entourées

de jardins parfaitement entretenus et de parcs à la végétation luxuriante.

Parmi les diverses industries auxquelles le Logelbach doit sa prospérité, il faut citer surtout la filature et le tissage du coton, dont les maisons Herzog et Cie, Haussmann, Jordan, Hirn et Cie sont ici les principaux représentants.

Le fondateur de la première de ces maisons, feu M. Antoine Herzog, mort en 1861, nous montre, par un éclatant exemple, ce que peuvent l'activité, l'économie et l'esprit d'ordre, soutenus par la persévérance. D'une origine très-modeste, mais plein d'énergie et d'intelligente initiative, il sut s'élever petit à petit au premier rang des notabilités industrielles du pays. Possesseur d'une grande fortune, fruit de ses labeurs, M. Antoine Herzog a su faire un noble emploi de ses richesses, en améliorant le sort de ses nombreux ouvriers, en dotant des œuvres de bienfaisance, en entreprenant l'assainissement et l'embellissement de sa propriété et des environs, et surtout en soulageant les pauvres, dans le cœur desquels sa mémoire sera à jamais bénie!

Un terrible incendie, qui éclata dans la nuit du 28 Avril 1868, a consumé le grand bâtiment de la filature Herzog, dont la façade imposante dominait au loin la plaine de ses cinq étages superposés. Il est remplacé à l'heure qu'il est par des constructions beaucoup plus modestes, exécutées d'après le système anglais, lequel laisse sans doute infiniment à

désirer au point de vue du pittoresque, mais qui, de l'avis des connaisseurs, est extrêmement avantageux sous le rapport pratique et économique.

La maison Haussmann, dont l'origine remonte à 1775, fut constituée par une fabrique de toiles peintes, fondée par M. Michel Haussmann (1747-1828) et ses frères. Une des plus anciennes de l'Alsace, cette fabrique a joui pendant une longue suite d'années d'une réputation méritée, non-seulement pour ses excellents produits, mais encore par les nombreuses et importantes inventions qui y furent faites et qui contribuèrent largement au perfectionnement de l'industrie cotonnière. Dans la suite les propriétaires abandonnèrent leur industrie primitive pour ne s'occuper que de filature et de tissage.

La filature de MM. Haussmann, qui avait servi de type au grandiose établissement Herzog dont nous avons rapporté la destruction regrettable, occupe, en partie du moins, l'emplacement d'une ancienne poudrière royale (la seule exploitée en Alsace), qui fit explosion dans la matinée du 16 juillet 1822. Cette épouvantable catastrophe fit un grand nombre de victimes, parmi lesquelles il faut compter la sœur du maréchal Pélissier, dont le père dirigeait alors cet établissement.

Pendant longtemps les passions politiques attribuèrent l'épouvantable sinistre aux affidés de la conspiration de Belfort, mais rien n'est venu justifier

cette odieuse accusation, oubliée depuis longtemps, comme les passions qui l'avaient fait naître.

Le 22 juin 1831, cette filature fut visitée par le roi-citoyen Louis Philippe, accompagné de ses fils aînés, le duc d'Orléans et le duc de Nemours. Le roi admira beaucoup le mécanisme de l'établissement et se fit expliquer en détail toutes les transformations successives par lesquelles doit passer le coton. Il fut surtout frappé de l'habileté des ouvriers, convoqués au travail ce jour-là en habits de fête et en gants blancs. Aussi le souverain leur fit-il distribuer une riche gratification, « afin de leur payer au moins, comme il disait galamment, les gants salis en son honneur! »

La plaine de Colmar, renommée par sa fertilité, est très-remarquable aussi par les faits historiques dont elle a été le théâtre et dont nous allons rappeler en passant quelques-uns des plus saillants.

Nous mentionnerons d'abord l'un des plus tristes épisodes du triste règne de Louis-le-Débonnaire, c'est-à-dire la trahison du *Champ du mensonge* (833), perpétrée, dit-on, non loin du point où nous nous trouvons. Il est vrai que beaucoup d'historiens placent la scène impie au milieu de l'*Ochsenfeld*, près de Cernay, mais les recherches faites dans ces derniers temps sembleraient prouver que cette opinion n'est guère fondée. Quoi qu'il en soit et sans vouloir le moins du monde nous ériger en arbitre relativement à la certitude topographique des lieux, nous

croyons ne pas tomber loin de la vérité, en admettant que l'évènement en question s'est accompli dans une des parties de la région que notre œil embrasse en ce moment.

A huit sciècles de distance, peu d'années après la conclusion du traité de Westphalie (1648), qui réunit l'Alsace à la France, cette plaine, et surtout la partie qui s'étend entre Colmar et Turckheim, fut témoin d'un fait militaire des plus importants.

Les succès de Louis XIV en Flandre et l'invasion de la Hollande avaient suscité contre la France une guerre européenne. L'empire d'Allemagne, qui avait contre nous une foule de griefs et qui espérait reprendre à cette occasion cette belle Alsace qu'il n'avait abandonnée qu'à son corps défendant, s'était hâté de pousser sur le Haut-Rhin une armée considérable. Mais Turenne courut à la rencontre de l'ennemi, lui infligea une première défaite à Entzheim (1674) et, secondé heureusement par l'approche de l'hiver, l'empêcha ainsi de pénétrer en Lorraine. Cependant le vainqueur avait payé cher son succès: sa petite armée avait subi des pertes sensibles et le manque d'approvisionnements se faisait sentir de jour en jour d'avantage; il fallait absolument trouver des ressources. D'ailleurs le gros de l'armée impériale s'était retiré sous les murs de Strasbourg (*), qui observait une neutralité douteuse; il

(*) On sait que par suite des stipulations du traité de West-

s'agissait pour Turenne de s'assurer une retraite, en cas de besoin. Il se hâta donc de se rapprocher de Saverne et de Haguenau, pour conserver ces deux places d'abord et pour s'y ravitailler de son mieux, en attendant l'occasion de reprendre l'offensive.

Trompés par l'inactivité apparente du général français, les Impériaux, qui avaient reçu des renforts notables, ne songèrent qu'à prendre leurs quartiers d'hiver, persuadés qu'au retour de la belle saison il leur serait facile de rejeter au-delà des Vosges la petite armée qui leur faisait face, et de s'emparer ainsi d'un seul coup de la Lorraine. Et ce qui les confirmait encore dans cet espoir, ce fut la retraite subite et inexplicable du vainqueur d'Entzheim, retraite qui ne ressemblait pas mal à une fuite.

Maître maintenant de toute l'Alsace et bannissant toute crainte, l'ennemi s'étendit paisiblement dans toute la province, pour y établir ses cantonnements et y jouir en sécurité d'un repos nécessaire. Mais il devait payer cher son illusion!

Tout à coup, au milieu de l'hiver, par un froid qui devait rendre invraisemblable toute marche d'armée, Turenne quitte la Lorraine et, passant par les défilés réputés impraticables des Vosges sundgoviennes, débouche inopinément sur Belfort, au

phalie, Strasbourg avait été érigé en république indépendante. Louis XIV s'en empara par surprise en 1681, mais la possession définitive ne lui fut assurée que par le traité de Ryswyk (1697).

milieu des quartiers du duc de Lorraine, qu'il enlève, avant que le malheureux commandant ait eu le temps de revenir de sa surprise! Puis, rayonnant dans tous les sens, l'illustre capitaine attaque et défait chaque jour un corps ennemi, remporte un succès complet à Mulhouse et, culbutant tout ce qui lui fait obstacle, arrive au bout de quatre jours en vue de Colmar. Il ne fallait pas moins que ces coups répétés pour tirer les généraux alliés de leur profonde stupéfaction, pour leur persuader enfin que les Français avaient bien réellement franchi les Vosges et qu'ils étaient décidés à leur livrer une bataille sérieuse au milieu de l'hiver.

Le 4 janvier 1675, toute l'armée impériale était massée autour de Colmar et prenait à la hâte ses dispositions de combat. Sa gauche s'appuyait sur cette dernière place même, sa droite sur Turckheim.

Turenne n'avait que 30,000 hommes à mettre en ligne, mais ses soldats, pleins de confiance dans le génie de leur commandant en chef et encouragés par leurs récents succès, étaient bouillants de valeur et d'audace; les Impériaux, au contraire, malgré leur supériorité numérique et l'avantage d'une position favorable, se sentaient sous le coup d'une vague appréhension, produite, d'un côté, par l'indécision flagrante de leurs propres chefs, dont la divergence de vues n'était un mystère pour personne, et de l'autre, par le souvenir de leurs échecs répétés, qui leur avaient prouvé suffisamment que la réputation

de bravoure de leurs adversaires n'était pas usurpée.

Turenne d'un seul coup d'œil avait reconnu le point vulnérable de l'ennemi et avait aussitôt combiné son plan de bataille en conséquence. Attaquer vigoureusement par le centre, afin d'attirer de ce côté toute l'attention de ses adversaires, profiter de la mêlée pour enlever Turckheim, assez mal gardé, et prendre en flanc les lignes ébranlées, enfin lancer la cavalerie pour compléter et achever la déroute : tel fut le projet audacieux dont une réussite complète devait justifier l'habile conception.

L'infanterie et l'artillerie françaises se déployèrent dans la plaine, sur une ligne parallèle au front des Impériaux, et la cavalerie se massa derrière la route de Wintzenheim, attendant le moment d'agir.

Turenne lui-même, se mettant à la tête d'un petit corps de 800 hommes de soldats d'élite, se mit en marche avant le jour et, s'engageant dans la montagne, au-dessus de Wettolsheim, passa derrière le Hohlandsberg pour descendre dans la vallée de Munster et enlever Turckheim. C'était là un coup de main dont la témérité inquiétait même les plus décidés parmi les officiers qui l'entouraient. Mais l'illustre capitaine sut bientôt dissiper leurs craintes. Il avait tout prévu, tout calculé d'avance; aussi, malgré une neige profonde qui couvrait les pentes, malgré les difficultés sérieuses que présentait un chemin semé d'obstacles et de dangers, le vaillant petit corps arriva heureusement sur les bords de la

Fecht, qu'il traversa à gué, en aval de Zimmerbach, et se dirigea aussitôt sur Turckheim. C'était vers onze heures du matin.

Cependant l'action était engagée dans la plaine avec une égale énergie de part et d'autre, et les deux centres luttaient corps à corps. Profitant du moment, Turenne ordonne l'attaque de Turckheim, enfonce la porte supérieure et, après un combat très-vif, mais peu long, s'empare de la place, dont il confie la garde à un détachement de 500 dragons, sous les ordres de Tilladet. Lui-même, à la tête de 300 mousquetaires, sortit par l'Œlthor pour aller occuper les vignes du Brandt, du Steinglitz et la prairie des Bensen. C'était une position excellente. Il avait devant lui la rivière de la Fecht, sa droite s'appuyait sur Turckheim et sa gauche sur le Lentzenberg. Aussi son attaque subite produisit-elle un effet pour ainsi dire foudroyant sur l'armée ennemie, qui était certes loin de s'attendre à une surprise de ce côté-là. Une fusillade terrible ne tarda pas à s'engager sur les deux bords de la Fecht; mais les Français, soutenus vigoureusement maintenant par le canon de Turckheim, ne purent être délogés de leur position avantageuse. Dès lors l'aile droite des Impériaux commença à plier. Néanmoins la lutte générale se prolongeait sans résultats décisifs de part et d'autre jusqu'à la tombée de la nuit. Alors Turenne lança sa cavalerie et ses troupes de réserve, dont l'attaque impétueuse décida du sort de la

journée: l'armée ennemie, épuisée et découragée, fléchit, bientôt le désordre se mit dans ses rangs, et une fuite précipitée qui ne s'arrêta qu'à Schlestadt, attesta éloquemment le nouveau triomphe de notre vaillance traditionnelle!

Le résultat de cette victoire fut immense pour la France; il raffermissait le prestige de notre supériorité militaire et nous assurait la possession définitive de l'Alsace, car le 11 janvier déjà, les impériaux repassèrent le Rhin, par le pont de Kehl, bientôt suivis par l'infatigable vainqueur, qu'une mort glorieuse attendait à Sasbach.

On évalue à 1,200 le nombre des tués qui ont payé de leur sang la glorieuse journée de Turckheim, à savoir : 900 soldats ennemis et 300 Français, parmi lesquels, il faut citer particulièrement le lieutenant-général de Foucault et le brigadier marquis de Mouchy; le premier tombé au Steinglitz, le second au pied du Lentzenberg.

Après la bataille, et après avoir pris les dispositions nécessaires pour se maintenir dans les positions qu'il venait de conquérir, Turenne fit son entrée à Colmar, où il alla se loger à l'auberge de la Montagne noire, et c'est de là qu'il adressa au ministre de la guerre, Louvois, dans une lettre d'un laconisme et d'une simplicité admirables, le récit de ce brillant fait d'armes qui, selon l'expression d'Anquetil, « arracha un cri d'admiration à toute l'Europe, cri, auquel la France joignit un vif

sentiment de vénération et de gratitude pour le modeste vainqueur qui l'avait préservée de l'invasion. »

Le gros de l'armée française passa la nuit à Turckheim et aux environs, disséminant, à dessein, des détachements sur les flancs de la montagne, jusqu'à Zimmerbach, et allumant de distance en distance de grands feux, afin de faire croire à l'ennemi que de nombreuses troupes de réserve y étaient postées.

Est-il bien surprenant que les caves richement garnies de Turckheim fussent quelque peu maltraitées à la faveur de l'obscurité, surtout celle de la maison du seigneur abbé de Munster, dont les provisions exceptionnelles rendaient la tentation plus irrésistible. ? ! Ces excès sont regrettables, sans doute, mais on les comprend jusqu'à un certain point, si l'on considère l'excitation du moment, et surtout si l'on se dit que la discipline d'il y a deux siècles ne pouvait pas être, par la force même des choses, ce que nous la voyons aujourd'hui (*).

En continuant notre promenade le long du Logelbach, nous ne manquerons pas d'examiner en passant, sur notre gauche et à la hauteur de l'établissement Herzog, une charmante chapelle, style renaissance, du plus gracieux effet, que M. A.

(*) Voir, pour plus de détails, le récit de la bataille de Turckheim, par M. Charles Gérard. Revue d'Alsace, 1851; pages 404-419.

Herzog a fait élever à l'usage des habitants de l'intéressante agglomération de bâtiments que nous venons de traverser.

Presque la totalité de l'espace plat qui s'étend entre le Logelbach et Turckheim, est occupé par la vigne et le fait aurait lieu de surprendre, si l'on ignorait que le terrain, formé par les alluvions de la Fecht et reposant sur une couche de cailloux roulés, devait tout naturellement engager les propriétaires à tenter la susdite culture. L'essai a parfaitement réussi et les produits obtenus sont aussi abondants qu'estimables; malheureusement les hivers froids et les gelées tardives causent parfois de graves dégâts dans ce canton, qu'on ne peut considérer que comme une dépendance modeste du vignoble proprement dit, lequel occupe une étendue de près de 500 hect. et fournit, outre des vins blancs très-recherchés, un vin rouge d'un renom universel, désigné sous le nom de *Brandt*.

Un vieux dicton alsacien, consacré par l'adhésion unanime des connaisseurs, s'exprime comme suit :

« *Zu Thann, im Rangen.*
« *Zu Gebweiler, in der Wannen,*
« *Zu Türckheim, im Brandt,*
« *Wæchst der best' Wein im Land.* »

Ce qui signifie, littéralement traduit :

A Thann, au canton Rangen,
A Guebwiller, au canton Wannen,
A Turckheim, au canton Brandt,
Croît le meilleur vin du pays.

L'exposition internationale de Londres (1855) est venue consacrer cette antique réputation, en accordant aux vins de Turckheim l'une des quatre médailles d'honneur, destinées aux vins d'Alsace.



II.

Environs de Turckheim.

Les environs de Turckheim peuvent être comptés sans exagération parmi les plus pittoresques de l'Alsace.

Nous recommandons en première ligne aux touristes le superbe chemin qui conduit de Turckheim à Ingersheim, en longeant la rive droite de la Fecht.

La nature et l'art semblent s'être donné le mot pour unir l'utile à l'agréable et faire de cette charmante avenue une des promenades les plus agréables qu'on puisse imaginer !

La rivière, soigneusement encaissée entre deux digues artificielles, plantées d'arbres d'une végétation vigoureuse, est coupée de distance en distance par des barrages, qui forment des cascades naturelles du plus gracieux effet, surtout à l'époque des grandes eaux. Des sentiers et des chemins, parfaitement entretenus, s'étendent et se croisent dans toutes les directions, conduisant tantôt à un

chalet, tantôt à un kiosque, ici vers un bosquet, là vers un pont suspendu, plus loin vers une pelouse verdoyante où s'étalent les plus belles fleurs et les arbustes les mieux assortis: on dirait d'un vaste parc, dessiné par quelque artiste au goût délicat !

Lorsque par une belle matinée d'été, excursioniste matinal, vous vous engagez sous ces frais ombrages, l'œil au guet et le cœur ouvert, rien ne saurait exprimer le charme délicieux des impressions qui vous envahissent: le murmure des eaux, le parfum des fleurs, le ramage des oiseaux, le bruissement du feuillage, le scintillement de la rosée sur les brins d'herbe qui bordent le chemin, la solitude pleine de mystère qui vous environne de toutes parts, pénètrent l'âme d'une rêverie pleine de langueurs inconnues, et involontairement vous ralentissez vos pas, de peur de troubler le calme ravissant qui vous fait tant de bien et que vous voudriez prolonger le plus longtemps possible !

A la base occidentale du Lentzenberg, entre les vignes et la rivière, s'étend une prairie humide, ombragée de saules et de hauts peupliers: c'est la prairie des *Bensen*, foulée, il y a deux siècles, par Turenne et ses guerriers. L'ombre du héros semble planer encore sur ces lieux jadis témoins de sa valeur, et la tradition populaire raconte que chaque année, la veille des Trois-Rois, vers minuit, à la pâle lueur de la lune, des milliers de fantômes

exécutent sur ce tapis lugubre des évolutions stratégiques. Ce sont les ombres des armées du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, qui se heurtent sur les bords glacés de la Fecht et célèbrent, par une pantomime pleine de lugubre énergie, l'anniversaire de la bataille de Turckheim, dont le souvenir ineffaçable trouble l'âme des vieux guerriers jusqu'au milieu de la paix profonde de la tombe!

Un peu en aval de la prairie des Bensen, vous rencontrez, taillé dans les flancs rocheux du Lentzenberg, un escalier qui s'aperçoit de loin dans la plaine et qui conduit jusqu'au sommet de l'éminence. Si vous ne craignez pas la fatigue, montez jusqu'au haut, pour admirer la jolie villa Herzog, qui occupe le point culminant du plateau; escaladez même le mur d'enceinte de cette charmante propriété, afin de jouir un instant de la vue splendide que cette station aérienne ouvre sur Colmar et la plaine d'alentour: le plaisir que vous procurera cette vue privilégiée, vous dédommagera amplement de la peine d'une ascension fort peu redoutable au fond.

Le botaniste trouve sur le Lentzenberg et ses ramifications, vers Ingersheim, un bel assortiment de plantes appartenant à la flore du Midi et du Jura; le géologue y fera des trouvailles non moins intéressantes, sans compter les échantillons nombreux que charie la Fecht et qui représentent à

peu près au complet toutes les variétés de roches de la vallée de Munster.

Pour revenir sur Turckheim, vous pourriez reprendre le chemin que vous avez suivi en arrivant, mais pour varier vos plaisirs, comme on dit vulgairement, je vous conseillerai de choisir plutôt la route d'Ingersheim à Wintzenheim. A la hauteur de l'établissement Herzog, vous vous dirigerez vers la droite, pour déboucher, par le chemin de Turckheim, sur la gare du chemin de fer. Vous aurez ainsi l'occasion de visiter, en passant, le moulin Schanno, qui a joué un certain rôle dans la bataille que nous avons esquissée plus haut. Ce moulin fut en effet pris et repris plusieurs fois pendant l'action, et resta en dernier lieu entre les mains des Français, qui l'incendièrent finalement, afin d'empêcher l'ennemi de s'y mettre à couvert.

Sur votre gauche, vous verrez aussi le cimetière de Turckheim, avec la chapelle de St-Symphorien, qui formait, lui aussi, un point stratégique que les deux armées se disputèrent longtemps avec acharnement.



III.

Turckheim.

A 7 kilomètres de Colmar, à 11 kilomètres de Munster, à 2 kilomètres de Wintzenheim. 2950 habitants. Station de chemin de fer. Bureau de poste. Auberges: J. Hergel, au Sauvage; veuve Kühn; Meyer, fils.

La ville de Turckheim, dont nous allons franchir l'enceinte, est très-ancienne. Son origine remonte, dit-on, à l'époque celtique, où elle devait déjà avoir une certaine importance, vu qu'on a trouvé des vestiges qui prouvent qu'elle s'étendait jusque vers la plaine, sur la rive droite de la Fecht.

Au 8e siècle, à la suite de péripéties dont l'histoire n'a point conservé le souvenir, l'antique cité est descendue au rang de simple village, bâti sur la rive gauche de la rivière, village compris fort probablement dans la donation de biens que le roi Childeric fit à l'abbaye de Munster.

Il paraîtrait cependant que, malgré ses droits de suzeraineté, le susdit abbé n'exerçait jamais sur

Turckheim qu'une autorité précaire, grâce à l'esprit d'indépendance des habitants, qui consentaient bien à payer certaines redevances, mais sans renoncer pour cela à leurs libertés traditionnelles, auxquelles ils tenaient avec la plus grande ténacité.

Dans le grand mouvement de réaction anti-féodale qui, au 12e et au 13e siècle, agita l'Europe, l'Alsace s'empressa de secouer, elle aussi, le joug qui l'oppressait.

A l'exemple des autres petites villes du voisinage, Turckheim sollicite et obtient successivement des empereurs d'Allemagne une série de priviléges qui, en augmentant d'un côté sa prospérité matérielle, lui permettent de l'autre de s'élever petit à petit au rang de ville libre. Ce titre lui fut accordé enfin par un diplôme de Henri VIII, daté de Pise (1312), et dès lors ses habitants jouirent des mêmes droits que ceux de Colmar et de Schlestadt. — En 1315, Frédéric III affranchit pour deux ans la ville naissante de toutes contributions et lui permet de lever un *Umbgelt* (octroi), pour lui permettre de s'entourer de fortifications, condition essentielle d'indépendance dans ces temps néfastes, où le droit du plus fort s'étalait dans sa plus insolente brutalité.

Devenu enfin ville libre, Turckheim entre dans la ligue des dix villes impériales d'Alsace, faisant partie, avec Munster, de la sous-préfecture de Kaysersberg, laquelle dépendait de la préfecture de Haguenau, résidence du Reichsvogt, qui était le

chef administratif supérieur de toute la ligue (décapole).

Cependant les priviléges acquis n'avaient pas profité à tous les habitants de Turckheim et, chose singulière, le caprice féodal avait trouvé moyen de franchir le mur d'enceinte et de continuer à s'exercer sur un terrain qu'on lui croyait à jamais interdit!

Outre les sujets immédiats de l'Empereur, libres jusqu'à un certain point et protégés par leurs immunités, la ville abritait un assez grand nombre de familles qui dépendaient du seigneur de Hohlandsberg, le comte de Lupfen, et qui, à ce titre, se trouvaient dans la plus étrange des situations. En effet, pendant que leurs voisins se mouvaient à l'aise et prospéraient à vue d'œil, ils étaient gênés, eux, par mille entraves: non-seulement ils avaient à supporter toutes les charges locales, mais encore à remplir toutes les obligations de vasselage envers leur patron, et leur condition devait leur paraître d'autant plus dure, qu'ils avaient sans cesse sous les yeux le spectacle d'un sort plus heureux, et qu'ils se voyaient dédaignés par ceux-mêmes dont ils enviaient le bonheur. De là des frottements perpétuels, des réclamations, des querelles, des rixes et des procès.

Le comte de Lupfen, peu accommodant de sa nature, comme la plupart des seigneurs, avait beau intervenir, ordonner, menacer, on ne tenait aucun

compte de ses doléances ou de ses colères, et son autorité allait s'affaiblissant de jour en jour.

Exaspéré de ces résistances, qu'il taxait de provocations insolentes, il résolut de se faire justice les armes à la main. Un beau jour donc, de connivence avec quelques traîtres qui lui ouvrirent les portes de la ville, il parut à la tête de ses partisans, s'empara de la cité irrespectueuse, et fit massacrer une centaine d'habitants impériaux.

Mais sa vengeance devait lui coûter cher! La ligue des villes libres, prenant fait et cause pour Turckheim, déclara la guerre à l'irascible comte, et vînt assiéger Ammerschwihr, qui faisait partie de son domaine. Trop faible pour résister et craignant de justes représailles, le châtelain de Hohlandsberg se vit forcé de demander la paix et de payer une indemnité considérable aux familles spoliées.

Cependant les difficultés étaient loin d'être aplanies et pendant une trentaine d'années encore des différends surgirent à chaque instant. Enfin, en 1485, le magistrat de Strasbourg, chargé du rôle d'arbitre, décida que dorénavant tous les habitants de Turckheim relèveraient immédiatement de l'Empereur. Toutefois, malgré cette décision, le comte de Lupfen et l'abbé de Munster conservèrent certains droits sur la ville. Ce dernier, outre les redevances à toucher, pouvait assister aux délibérations du sénat, et disposait de la charge du pré-

posé aux poids et mesures; de plus, à l'avènement de chaque nouvel abbé, les habitants de Turckheim avaient à fournir un cadeau de bienvenue et, chaque année, 80 mesures de vin potable.

A partir de ce moment, l'histoire de Turckheim est celle des autres villes de la décapole et ne présente aucun fait digne d'être relevé d'une façon particulière. Chaque nouvel empereur, en prenant possession du trône, confirmait les chartes de ses prédécesseurs et y ajoutait quelques libertés nouvelles, au grand contentement des habitants, qui marchaient ainsi rapidement vers une indépendance presque complète.

Le grand mouvement social provoqué par la Réforme et la guerre des paysans qui en fut la suite, n'eurent qu'un faible écho à Turckheim, dont les habitants ne goûtèrent nullement les idées nouvelles et restèrent fidèles à la religion de leurs pères.

En 1653, l'empereur Léopold III autorisa la ville à s'imposer pendant trente ans une contribution extraordinaire de 12 pfennings sur chaque schatz (5 ares) de vigne, et d'en affecter le produit à la réparation des dommages causés par le passage des Suédois. L'an 1660, le même empereur confirma ce droit, quoique depuis 12 ans déjà l'Alsace fît partie de la France.

Louis XIV, pour se concilier l'attachement de ses nouveaux sujets, maintint pendant quelque temps dans les villes libres le statu-quo adminis-

tratif, et fit respecter les anciens us et coutumes. Petit à petit seulement, l'œuvre d'assimilation fut consommée : un préteur royal remplaça le prévôt de l'empire; les lois françaises prenaient insensiblement la place des lois germaniques et, se ralliant enfin complètement à ses nouveaux souverains, les habitants de l'Alsace ne tardèrent pas à se féliciter d'un changement de nationalité qui leur assurait l'immense bienfait des droits et libertés réalisés par la révolution de 1789.

Placé dès lors sous l'égide de la grande loi d'égalité civile, Turckheim n'a point eu lieu de regretter le passé, dont ses archives conservent toutefois avec un soin religieux les documents, comme autant de titres de sa vieille splendeur.

Turckheim a été le berceau de deux familles très-distinguées; l'une, celle des Rœsselmanns, a donné à la ville de Colmar ses deux bourgmestres les plus illustres; l'autre, celle des Wigrams, a fourni plusieurs hommes éminents dans la carrière des lettres et de la prêtrise.

Quant à son aspect extérieur, Turckheim n'a guère subi de changements notables, du moins en ce qui concerne la cité proprement dite. Cette dernière partie rappelle encore parfaitement la vieille place forte des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Bâtie en forme de triangle, dont chaque sommet était garni d'une porte surmontée d'une tour, la ville avait de plus une enceinte de

hautes murailles, percées de meurtrières et flanquées de tours rondes crénelées, et se trouvait ainsi suffisamment défendue contre les attaques imprévues de ses ennemis. Les restes assez bien conservés du vieux mur d'enceinte permettent de se faire une idée très-exacte de l'antique topographie locale.

Mais il est temps de pénétrer dans l'intérieur de la ville, pour apprendre à la connaître de plus près. Nous entrons par la porte qui nous fait face, porte veuve maintenant des battants massifs de chêne bardé de fer qui la garnissaient jadis et que, il y a quinze ans, on fermait encore chaque soir, aux premiers sons du couvre-feu, c'est-à-dire à dix heures précises.

Nous voilà au milieu de la place Turenne, toute entourée de vieilles maisons dont l'aspect étrange rappelle brusquement le souvenir du moyen-âge. Cette place se relie par une rue coudée avec la porte supérieure, ainsi qu'avec l'Œlthor, au moyen d'une rue transversale qui longe le portail de l'église.

C'est là, au milieu de la place qui depuis porte son nom, que Turenne fit halte un moment pour rassembler ses soldats, fatigués par la marche forcée du matin et le combat qui les avait rendus maîtres de la ville; c'est ici qu'il détacha les 500 dragons qui, sous les ordres de Tilladet, occupèrent la ville, le moulin Schanno et le cimetière, du côté de la plaine, tandis que lui-même prenait le chemin de

l'Œlthor, pour se poster dans les vignes, derrière la Fecht.

L'intérieur de Turckheim a conservé jusqu'à ce jour son cachet d'antiquité. En traversant la grand'rue, on se croit reculé subitement de deux ou trois siècles, par l'effet d'un enchantement incompréhensible. Ces maisons mal alignées, à la peinture bizarre, aux pignons en forme d'escaliers, aux croisées étroites et en saillie, surmontées de tourelles à la charpente tourmentée; ces portes ogivales ou à plein cintre, et cet air de vétusté mal dissimulé par des replâtrages plus ou moins heureux, produisent sur l'esprit la plus étrange impression, et involontairement on cherche de l'œil les habitants contemporains de ces bâtisses originales ou les soldats de Turenne, débouchant par la porte béante.

Arrivés à mi-chemin de la rue principale, nous prenons, sur notre droite, une ruelle qui nous conduit devant l'église paroissiale, dont la nef construite en beau style dorique, fut édifiée il y a une trentaine d'années, sur l'emplacement de l'ancienne église gothique (13e siècle) de laquelle on n'a conservé que le clocher, encore en très-bon état. Les amis de l'architecture regrettent infiniment la disparition de l'antique nef, fort remarquable, dit-on, mais qui malheureusement menaçait ruine.

Le jeu d'orgue, œuvre de Silbermann et ayant appartenu jadis à la célèbre abbaye de Pairis, mérite d'être visité par les connaisseurs.

La population de Turckheim est essentiellement agricole. La culture de la vigne et le commerce du vin sont la principale source de son aisance. Dans les derniers temps, l'industrie a élevé un assez grand nombre d'établissements le long de la Fecht, en dehors de l'enceinte de l'antique ville impériale, et l'élément ouvrier est venu augmenter le nombre des habitants. Plusieurs belles constructions particulières ornent déjà à l'heure qu'il est la rive gauche de la rivière, et une splendide maison d'école, preuve éclatante de la sollicitude éclairée de l'administration locale pour les progrès de l'instruction populaire, donne à ce quai un cachet d'élégance du meilleur aloi.

La visite de la plaine de Colmar, du Logelbach, de Turckheim et de ses environs n'exige pas plus d'une journée. En renonçant à la promenade d'Ingersheim, le long de la Fecht, une demi-journée est suffisante.

III.

Notre-Dame des Trois-Epis.

Omnibus tous les jours, depuis la gare de Turckheim, correspondant avec les divers trains. — Lettres par Niedermorschwihr. — Grand hôtel de M. Petitdemange.

Les Trois-Epis, pèlerinage très-renommé dans le pays et station hygiénique de plus en plus fréquentée, s'élèvent sur un plateau de 620 mètres d'altitude, lequel, se détachant des deux Hohnack, s'avance vers la plaine, au-dessus et au nord de Turckheim, en formant un vaste promontoire. Pour nous y rendre, nous sortons par l'Œlthor et, prenant par la gauche, nous suivons un chemin assez commode qui traverse les fameuses vignes du Brandt, côtoie un charmant petit vallon et, montant insensiblement jusqu'au sommet de la colline, nous conduit ensuite, au bout de peu de temps, au beau et riche village de Niedersmorschwihr, où nous trouverons à nous rafraîchir chez le premier gourmet venu. C'est de là que nous partirons pour

monter aux Trois-Epis, par un chemin en zigzag, rampant au-dessus des vignes, à travers des taillis de chênes et de châtaigniers, pleins d'ombre et de fraîcheur.

Après une ascension peu pénible, d'une heure à peu près, nous arrivons au terme de notre excursion et notre œil embrasse d'un seul coup les diverses constructions composant le hameau qui s'est formé peu à peu autour de l'antique prieuré de *Dreien-Aehren*, dont on ne connaît point la date de fondation.

Le bâtiment du couvent, assez vaste, ne présente guère d'intérêt au point de vue architectonique, non plus que la chapelle qui s'y adosse.. Mais cette dernière est devenue célèbre au loin, comme lieu de pèlerinage, et les fidèles y affluent de tous côtés pour y faire leurs dévotions. D'autre part, le plateau des Trois-Epis est visité chaque année, pendant la belle saison, par un nombre très-considérable de touristes et de gens du monde, les uns attirés momentanément par le charme d'une vue admirable, les autres retenus pendant des semaines par le besoin de respirer l'air pur de la montagne, au milieu d'un calme bienfaisant et d'une hospitalité qui présente tout le confort désirable.

Les données historiques sur le prieuré des Trois-Epis sont on ne peut plus incomplètes; tout ce que l'on sait de certain, c'est que vers 1660, il fut donné à l'ordre de St-Antoine d'Issenheim. Plus

tard, il passe entre les mains des Capucins et en 1793, il fut vendu comme propriété nationale et acquis à ce titre par quelques citoyens d'Ammerschwihr, lesquels, une fois la tourmente révolutionnaire passée, s'empressèrent de rendre la chapelle au culte et d'affecter de nouveau le bâtiment du couvent à l'habitation des prêtres.

Parmi les diverses légendes qui racontent l'origine des Trois-Epis, nous allons en choisir une qui joint à plusieurs autres mérites celui d'expliquer le nom de la localité.

« Un homme impie, hypocrite de la pire espèce, qui cherchait à masquer ses instincts pervers sous les dehors de la dévotion, s'avisa un jour d'aller faire sa communion. Après s'être confessé préalablement, il s'approcha de la table sainte et reçut, comme tout le monde, l'hostie consacrée. Mais le misérable n'avait pris ce gage sacré de la réconciliation avec Dieu que pour le profaner! Il le retira donc furtivement de sa bouche et, à peine sorti du sanctuaire, le lança dans un champ de blé qui se trouvait à côté du chemin. Mais, ô merveille! la sainte hostie, au lieu de tomber à terre, resta attachée contre trois épis balancés par le vent, et au même instant un essaim d'abeilles sortit en bourdonnant de la forêt voisine et recouvrit en un clin d'œil l'emblême sacré du corps du Rédempteur d'une épaisse couche de cire blanche, afin de le préserver de toute souillure. La nuit venue, la Sainte-Vierge

descendit du ciel, cueillit les trois épis miraculeux avec leur précieux dépôt, et les planta en plein Paradis. Depuis ce temps, les gens pieux qui passent par cet endroit pendant une nuit calme, entendent les sons d'une musique admirable, dont aucune parole ne saurait peindre l'harmonie mystérieuse, telle enfin que les anges seuls peuvent la produire : c'est le concert céleste qui célèbre à jamais l'évènement prodigieux et invite les fidèles à le célébrer à leur tour. »

Une chapelle ne tarda pas être élevée dans ce lieu favorisé et le nom de *Trois-Epis* y fut attaché tout naturellement.

Un écriteau, incrusté dans le mur, derrière le maître-autel, relate le fait que nous venons de rapporter, et les visiteurs ne manquent jamais d'en déchiffrer l'inscription avec le plus vif intérêt.

Pénétrons dans la chapelle à notre tour. Elle ne présente rien de particulièrement remarquable dans sa construction. Les murs sont simplement blanchis à la chaux et ornés de quelques tableaux de saints. Mais le fond est garni d'un nombre considérable d'ex-voto, la plupart d'une exécution très-peu artistique, que la piété des pèlerins y a attachés, en reconnaissance de quelque guérison inespérée, obtenue par l'intervention de la Sainte-Vierge, dont la statue, richement parée et tenant en main trois épis d'or, surmonte le maître-autel.

La Vierge des Trois-Epis devint tout naturelle-

ment la patronne des moissons en Alsace, et à ce titre elle reçoit chaque année des vœux aussi nombreux que fervents de la part des cultivateurs venant faire leurs dévotions dans le sanctuaire qui nous occupe. Beaucoup de ces pèlerins ont soin même de ramasser la poussière qui couvre les dalles de la chapelle, pour la mélanger avec la semence qu'ils vont répandre, persuadés que cette poussière, non-seulement donne aux grains une fécondité extraordinaire, mais empêche encore le développement des mauvaises herbes, si nuisibles à la récolte.

Les visiteurs affluent en quantités assez considérables aux Trois-Epis, pendant toute la durée de la belle saison, mais les jours qui y amènent le plus de monde, sont sans contredit les lundis de Pâques et de Pentecôte.

— Tout près de la chapelle s'élèvent des bâtiments d'un usage plus profane, tissage de soieries, magasins, auberges et hôtels (*).

Le séjour des Trois-Epis est l'un des plus agréables et des plus salutaires que nous offrent les Vosges.

(*) Parmi ces derniers, il convient de signaler tout spécialement à l'attention des touristes le grand hôtel de M. *Petitdemange*, qui constitue non-seulement un édifice très-vaste et très-élégant, mais qui présente encore, comme disposition intérieure et comme service, toutes les commodités désirables. Table d'hôte et repas de famille; salle de café, salons; chambres garnies; bains. Prix très-raisonnables; pension et service depuis 28 fr. par semaine. Chambres depuis 75 cent. jusqu'à 1 fr. 50 cent. par jour.

Du haut de ce belvédère naturel, la vue s'étend non-seulement sur toute la plaine d'Alsace, depuis Bâle jusqu'à Strasbourg, mais encore sur tout le pays de Bade, jusqu'au pied de la Forêt-Noire, et une partie de la chaîne vosgienne.

L'exposition au levant est des plus favorables pour une station hygiénique ; l'air pur, sans être trop vif, apporte de tous côtés les senteurs bienfaisantes des sapinières, et les promenades, aussi nombreuses que variées, poussent tout naturellement au mouvement, dont l'effet salutaire ne saurait être assez prisé.

Parmi ces promenades, nous citerons d'abord celles qui s'étendent aux abords mêmes de l'hôtel et qui pour cette raison aussi sont le plus visitées, à savoir le *Paradis* et le *Belvédère*. Viennent ensuite les excursions vers la montagne, au nord et à l'ouest, sans compter celles, plus fatigantes, qu'offrent d'un côté la vallée de Munster, de l'autre celle d'Orbey.

Lorsqu'on ne peut consacrer qu'une heure ou deux aux excursions, on choisit le mamelon de la *Paltz* ou du *Frauenkopf*, la *roche du Corbeau* ou les ruines du *petit Hohnack*.

Ce dernier point est situé à l'ouest de l'hôtel, à une distance d'à peu près trois kilomètres. On y arrive par un chemin très-facile, ombragé de sapins et de chênes, lequel longe en grande partie la crête du plateau et ouvre à chaque instant les vues les plus

charmantes, tantôt sur les masses imposantes du massif des Vosges, tantôt sur les vallons latéraux qui s'étendent à gauche et à droite, comme les branches d'un arbre gigantesque.

Bientôt, en débouchant de la forêt, on aperçoit les ruines en question, au sommet d'un cône nu, qui domine le flanc gauche de la vallée d'Orbey et tout le plateau de la Baroche. Ce plateau, couvert de broussailles, de prairies à la végétation languissante, de champs de pommes de terre et de seigle, et parsemé de cabanes couvertes de chaume ou de bardeaux, contraste singulièrement par sa pauvreté avec la richesse des cantons limitrophes. Les habitants, d'origine romane, parlent le patois vosgien, exercent presque tous la profession de bûcheron ou de carrier et mènent une existence pleine de luttes et de privations; aussi leurs enfants, demi-nus ou à peine couverts de quelques haillons, poursuivent-ils les étrangers au loin pour en obtenir quelques petits sous.

L'ascension du vieux château ne présente pas la moindre difficulté, et l'impression qu'il produit sur le visiteur est très-profonde! « Ah! si je pouvais voir pour un instant seulement, comme dans un mirage, l'antique manoir tel qu'il était dans le temps de sa splendeur, avec ses fossés et ses ponts-levis, son châtelain et sa châtelaine, ou si du moins je pouvais faire parler ces pierres, pour apprendre l'histoire de cette noble habitation et celle de ses

fiers possesseurs; » tel est le vœu que l'on forme involontairement, lorsqu'on est arrivé au pied des ruines et que l'on en contemple la masse encore imposante.

Bâti entièrement en pierres de taille de grès rouge, le petit Hohnack (altitude 980 mètres) devait présenter jadis une position à peu près inexpugnable et défendre largement l'entrée de la vallée d'Orbey, l'une de ses dépendances. Il y a une trentaine d'années, les ruines étaient dans un assez bon état de conservation, mais depuis que les habitants d'alentour utilisent ces vénérables débris pour leurs constructions économiques, la masse en fond à vue d'œil et il est permis d'en prévoir la disparition totale dans un avenir qui n'est pas trop éloigné.

L'histoire du château de Hohnack est des plus incomplètes et se borne à quelques indications relatives à des changements successifs de propriétaires ou de destination, que nous allons résumer le plus succinctement possible, afin de ne pas lasser la patience du lecteur.

C'est au XI[e] siècle que les comtes d'Eguisheim, alors propriétaires de la vallée d'Orbey, jetèrent les fondations du manoir qui nous occupe. Dans la suite, il passa successivement entre les mains des comtes de Ferrette, de l'évêque de Bâle et des comtes de Ribeaupierre. Ces derniers le cédèrent à Sigefroi de Gundolsheim, alors prévôt de Colmar, qui obtint de l'empereur Rodolphe I (1282) la permission de le fortifier davantage.

Dans la suite des temps, les comtes de Ribeaupierre devinrent une seconde fois propriétaires du château et y entretinrent une garnison permanente, jusqu'en 1635, époque à laquelle le commandant de Manicamp en prit possession au nom du roi de France, intéressé alors plus ou moins dans l'occupation de l'Alsace par les troupes suédoises.

En 1654, Louis XIV fit sauter l'antique demeure féodale, qui depuis ne s'est plus relevée de ses ruines.

— Vis-à-vis du manoir désolé, du côté sud, s'élève à une altitude de 1000 mètres le sommet dit *Hohnack-Kopf* ou grand *Hohnack*, point culminant de ce plateau, qui domine toute la partie inférieure de la vallée de Munster. Cette montagne se distingue de très-loin dans la plaine, depuis les bords du Rhin et même depuis le pays de Bade, grâce à sa forme particulière et à sa couleur rougeâtre. — Les habitants d'Andolsheim et des villages environnants l'appellent « *grosser Mistwagen,* » parce que, selon eux, la cime, vue à cette distance, ne ressemble pas mal à une grosse voiture chargée de fumier. — Voici la description qu'en fait M. le professeur Kirschleger, dans les annales de l'association philomatique: « Le Hohnack-Kopf est de forme pyramidale et d'un abord plus difficile que le petit Honack. A son extrémité sud-est se trouvent de magnifiques carrières de grès rouge (pierre de taille), à grains très-variés, tantôt gros, tantôt

fins. Tout le reste de la montagne est couvert de bruyères et de myrtilles noires ou rouges. — On rencontre çà et là un pin, un sorbier, un alizier, un bouleau ou quelques pieds de digitale rouge, qui rompent la monotonie du paysage. A partir des carrières, un sentier très-difficile conduit jusqu'à la crête. Arrivé au sommet, l'on est frappé du spectacle singulier qu'offrent aux yeux les rochers et les blocs de grès de toutes dimensions qui jonchent le sol, et qui ressemblent aux pièces disjointes d'un mur cyclopéen. Le plus souvent ces blocs ont la forme d'un parallélipipède; l'un d'eux surtout, placé juste au milieu de ces restes d'un monde de titans, est remarquable par sa forme tabulaire. — Dans cette table sont creusées quatre cuvettes en demi-cercle, remplies parfois d'eau de pluie et de débris de charbon. Ne dirait-on pas un autel grossier où l'on vient d'offrir quelque sacrifice pour apaiser la colère d'une divinité farouche!

Le peuple, dans sa naïveté, attribue à ces excavations une origine surnaturelle et les désigne sous le nom de « *chaudrons des sorcières.* »

La vue dont on jouit sur la crête du Vor-Hohnack, est une des plus grandioses que l'on puisse imaginer. On dirait d'un point pivotal des vallées de Munster et d'Orbey. Le magnifique demi-cercle des grandes Vosges, depuis le *Brézouard* (vallée de Ste-Marie) jusqu'au *Strohberg* (Kahlenwasen) se présente à l'œil sans discontinuité, et à vos pieds gisent les

ramifications d'une altitude moindre (de 400 à 800 mètres), formant le plus splendide des amphithéâtres.

Au loin, du côté du Rhin, on distingue très-bien les montagnes de la vallée de la Murg et celles du Wiesenthal; les Alpes apparaissent majestueuses à l'horizon méridional. C'est une perspective, vraiment, dont le regard ne se détache qu'avec peine!

Les légendes les plus singulières circulent parmi le peuple sur les sorcières qui fréquentent la nuit, la cime rocheuse du Hohnack et qui s'y livrent, autour des fameuses cuvettes, aux travaux culinaires les plus diaboliques. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces opérations ténébreuses, qui ressemblent d'ailleurs plus ou moins à celles que la superstition traditionnelle de chaque pays transmet de génération en génération; mais nous croyons devoir rapporter en peu de mots une légende d'un autre genre, qui ne manque pas d'un certain cachet poétique, c'est celle du « *tombeau du Géant*, » nom sous lequel on désigne quelquefois cette éminence.

« Dans les temps primitifs, alors que les montagnes des Vosges ne formaient encore qu'un amas confus de terre et de rochers, et qu'on n'y voyait aucune des belles vallées que l'on admire aujourd'hui, l'un des géants qui avaient aidé à construire le monde, considérant cet amas informe, eut l'idée d'y creuser un vaste et profond sillon. A cet effet, il se mit aussitôt à l'œuvre et, grâce à sa force pro-

digieuse, les rochers les plus durs ne tardèrent pas à céder et à voler en éclats de toutes parts. Le gros de la besogne fut bientôt fait, mais il s'agissait maintenant de se débarrasser des déblais, et notre gaillard n'était pas d'humeur à se ravaler au métier de simple manœuvre. Après avoir réfléchi quelque temps à la chose, il lui vint une idée qu'il mit aussitôt à exécution. Il avait tout près de lui, sur les sommets les plus élevés de sa demeure, d'immenses réservoirs d'eau, qui ne demandaient pas mieux que d'aller se vider. Un coup de poing rompit les digues, et les flots, se précipitant avec fracas dans la tranchée, enlevèrent, comme par enchantement, terres, sables et rochers : le sillon était nettoyé et la vallée de Munster se trouvait créée.

Content de son œuvre, le géant se caressa en souriant sa longue barbe inculte, puis, fatigué quelque peu par une journée si bien remplie, il se retira dans les profondeurs du Hohnack, sa retraite favorite, et tomba dans un sommeil léthargique, accompagné de ronflements que les simples mortels prennent pour les mugissements de la tempête.

Les carriers du Hohnack ont bien des fois entendu cette respiration bruyante, pendant leur sieste de l'heure du midi; mais ils sont tellement habitués à ce phénomène, qu'ils n'y font plus attention du tout. Ils ne craignent pas davantage de réveiller le terrible hôte, en détachant, avec le

secours de leurs coins et de la poudre, les blocs de grès ; mais en cela ils poussent la témérité trop loin, vraiment, car un beau jour le formidable ronfleur pourrait se réveiller tout de bon et tirer une vengeance éclatante de l'affront subi, en comblant subitement le sillon jadis tracé, et en faisant disparaître ainsi à jamais sa charmante création. »

— En revenant de notre ascension du grand Hohnack, nous pouvons, à notre gré, ou regagner directement l'hôtel Petitdemange ou pousser plus loin et nous diriger vers le *Kühberg*, qui s'élève sur le même plateau, vers le couchant, et est entièrement couvert d'une belle forêt de sapins. Le chemin qui y conduit, monte en pente douce jusqu'à la clairière du *Urhahnwasen* (gazon du coq de bruyère), ainsi nommée par les chasseurs qui y venaient jadis tirer le précieux gallinacé, devenu si rare aujourd'hui.

A partir de ce point, il faut suivre un sentier se dirigeant vers le midi, à travers une magnifique forêt de sapins noirs, sur le village du *Hohrothberg*, disséminé sur les flancs du *Glasborn* (à une altitude de 900 mètres et à 500 mètres au-dessus de Munster), dans une position extrêmement pittoresque et au milieu de champs cultivés, qu'on était certes loin de s'attendre à rencontrer dans ces régions alpestres.

En se faisant renseigner tant soit peu, l'on peut descendre d'ici sur Munster ou sur Orbey, suivant ses convenances. Mais si le touriste préfère rester

sur les hauteurs, nous lui conseillons de suivre le chemin du Hohrothberg au *Frauenackerkopf* (775 mètres d'altitude), et de contourner cette éminence pour revenir, par le côté ouest, à la Winterlitt.

Le dit chemin est des plus intéressants : à vos pieds s'étendent les forêts communales de Wihr-au-Val et de Günsbach ; le vallon agreste du Kohlenruntz vous présente ses flancs accidentés et ses ramifications capricieuses ; des bandes d'écureuils se jouent dans les branches d'arbres, les oiseaux font entendre de tous côtés leur chant mélodieux, et vous respirez à pleins poumons un air embaumé par mille plantes fleuries, qui couvrent au loin les tertres et les ravins.

Arrivé au sud du mamelon, vous embrassez d'un seul coup d'œil toute la vallée de Munster, depuis le Plixbourg jusqu'au pied du massif principal qui en ferme le fond. Ce site admirable vous dédommagera amplement à lui seul de vos peines et de vos fatigues et vous laissera un souvenir ineffaçable.

En renonçant à l'ascension du tombeau du Géant, cette dernière excursion peut facilement s'exécuter dans une matinée.

Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos tournées pédestres, et les Hautes-Vosges nous réservent encore bien des surprises agréables, tant au point de vue du pittoresque qu'à celui de la botanique, de la géologie et même de l'archéologie. Demandez plutôt à M. Petitdemange et il vous tracera plusieurs

autres itinéraires que vous ferez bien de suivre, si vous en avez le loisir. Nous nous contenterons pour le moment de vous nommer comme buts d'excursions : le *Lac Noir* et le *Lac Blanc,* avec son hôtel confortable ; le chaume du *Gærtlen,* où l'on fabrique du fromage de Gruyère ; le *Lac Vert* et les ruines de l'ancienne *Abbaye de Pairis,* au val d'Orbey ; enfin la *Schlucht* et le *Hohneck.* Et toutes ces belles parties peuvent être combinées de façon qu'on trouve toujours à l'heure de midi une table convenablement servie, et le soir un bon gîte, sans qu'on ait besoin pour cela de s'imposer des fatigues par trop considérables ou des dépenses bien onéreuses.



IV.

Wintzenheim.

Chef-lieu de canton; à 6 kilomètres de Colmar, et à 13 kilomètres de Munster; bureau de poste; 4110 habitants (y compris le Logelbach). — Excellente auberge chez Madame veuve Baffrey. — Brasserie Schmutz. — Café Hirtz.

La route départementale de Colmar à Munster, par laquelle on abordait jadis le val de St-Grégoire, sans offrir au touriste autant d'intérêt que le chemin du Logelbach, est loin cependant d'être monotone, grâce à la magnifique perspective qu'elle ouvre sur la montagne, perspective qu'aucun obstacle ne vient interrompre, depuis le point de départ jusqu'à Wintzenheim et au-delà.

Wintzenheim est un gros bourg, situé à l'entrée même de la vallée de Munster, sur un terrain moitié plat, moitié accidenté et se prêtant aussi bien à l'exploitation agricole qu'à la culture de la vigne; aussi la grande majorité des habitants se livre-t-elle à peu près exclusivement aux travaux qu'exige cette double culture. L'industrie n'y est représentée

que par deux fonderies, dont la spécialité consiste principalement dans l'exécution de pièces pour machines.

L'origine de Wintzenheim remonte à l'an 786 où il en est fait mention pour la première fois. Au 14e siècle il fut entouré d'une enceinte de murailles, sans compter un château fort qui contribuait efficacement à sa défense et qu'on désignait sous le nom de *Thürenburg* ou de *Thorenburg*. D'après les chroniques, ce château s'élevait au centre même de l'enceinte, mais il n'en est pas resté de trace.

Parmi les anciennes familles nobles d'Alsace auxquelles Wintzenheim a successivement appartenu, on cite entre autres les Kesselring et les Klebsattel, qui ajoutaient à leurs noms de famille respectifs celui de Dornenburg ou de Thurnburg. Ce qui est plus certain, c'est que les seigneurs de Hohlandsberg ont possédé Wintzenheim pendant une longue série d'années et qu'ils y commandaient en maîtres aux habitants, à l'exception cependant d'un certain nombre de citoyens qui relevaient de la juridiction directe de l'advocatie impériale de Kaysersberg.

Assez irrégulièrement bâti, comme toutes les vieilles petites villes alsaciennes, Wintzenheim n'offre guère de constructions dignes d'être relevées; il faut excepter cependant l'église paroissiale, de style moderne, dont le portail, tourné vers la rue principale, fait très-bon effet, et la synagogue

consistoriale, qui ne manque pas d'un certain cachet.

La population israélite forme à peu près le quart du nombre des habitants et se livre principalement au commerce du bétail, qu'alimentent largement les communes limitrophes ainsi que la vallée de Munster.



V.

St-Gilles, le Hohlandsburg et le Plixbourg.

Nous réunirons dans une seule et même excursion ces trois points topographiques, qui présentent un très-grand intérêt, tant sous le rapport du paysage que sous celui de l'histoire, et dont la visite, à partir de Colmar, peut être facilement faite dans une journée.

Une heure de marche conduit le touriste à Wintzenheim et, à deux kilomètres de là, en suivant toujours la grande route, il arrive sans peine, à travers des pièces de vignes admirablement soignées, à la jolie ferme de St-Gilles. S'il choisit, au contraire, la voie ferrée, ce qui est fort probable, il prendra la précaution de descendre à la station de Turckheim, pour suivre ensuite la nouvelle route qui se dirige vers le sud-ouest, en amont de la ville, et qui aboutit au pied de la montagne du Plixbourg, à deux pas de la ferme.

Situé au milieu d'un charmant vallon, aux flancs

boisés, à la base du Hohlandsberg, St-Gilles, ancien couvent qui dépendait du prieuré de St-Pierre de Colmar, est devenu aujourd'hui un but de promenade des plus agréables pour les habitants des localités voisines, qui y affluent en foule pendant la belle saison, surtout les dimanches et les jours de fête.

Entouré de champs cultivés, couverts d'arbres fruitiers, ce pittoresque petit domaine, propriété de M. Hanhart, de Colmar, est géré par un fermier aubergiste, qui s'ingénie de son mieux à satisfaire sa nombreuse clientèle, sans négliger toutefois ses travaux agricoles.

Derrière les bâtiments de la ferme, un chemin parfaitement entretenu conduit en zig-zag à travers une superbe forêt de chênes, aux ruines imposantes du Hohlandsburg, qui fut jadis un des châteaux les plus considérables de l'Alsace.

Nous allons esquisser en quelques traits l'aspect et puis l'histoire de cet antique manoir.

Bâti au sommet d'une montagne dont l'altitude est de 634 mètres, le château de Hohlandsburg peut, grâce à la conformation particulière du mamelon qui lui sert de base, être aperçu de loin, tant du côté de la plaine que du fond même de la vallée supérieure de Munster. L'importance de la construction est attestée par l'étendue même des ruines, lesquelles présentent un vaste parallèlogramme. Les murs d'enceinte, de près de quatre mètres d'épaisseur, sont

soutenus à chaque angle par des tours rondes, très-massives, soudées par leur base à la roche de la montagne et présentant ainsi une solidité extraordinaire. Et cependant, malgré cette solidité, malgré le soin visible apporté à l'exécution de tout l'édifice, que reste-t-il aujourd'hui de cette demeure redoutable? qu'en restera-t-il dans un siècle d'ici? Voilà les réflexions qui viennent involontairement à l'esprit, quand le touriste se trouve en face de ces pans de murs lézardés, noircis par le temps, et du fond de ces débris mémorables une voix plaintive, écho douloureux de l'âme attristée, semble murmurer : *Vanitas!*

L'origine du château de Hohlandsburg est complètement inconnue. La première mention qui en est faite, date de l'année 1281, époque où le gouverneur d'Alsace, Othon d'Ochsenstein, s'en empara, avec l'aide des Colmariens, afin de pouvoir ainsi mettre main basse sur les propriétés de leur prévôt impérial, Sigefroi de Gundolsheim.

Devenu dans la suite le siége d'une seigneurie importante, le Hohlandsburg vit ses maîtres successifs exercer des droits féodaux assez étendus sur un grand nombre de bourgs et de villages des environs. Nous connaissons déjà l'un d'eux, le comte Jean de Lupfen, devenu célèbre par le sanglant coup de main de Turckheim. Vendu par les descendants de celui-ci, vers 1563, le domaine passa dans les mains de Lazare de Schwendi, généralissime de l'ar-

mée impériale, sous Ferdinand Ier, et en même temps écrivain de mérite. Ce fut là, sans contredit, le seigneur le plus illustre parmi les châtelains de Hohlandsburg. A sa dignité de baron, il joignait celle de *Reichsvogt* de Kaysersberg et, à ce titre, il avait sous sa tutelle immédiate les trois villes libres impériales de Kaysersberg, de Munster et de Turckheim. — Administrateur intelligent, juge intègre, il sut toujours, dans les nombreux démêlés qui s'élevaient entre lesdites villes et leurs patrons, nobles ou écclésiastiques, sauvegarder les droits des deux parties et s'attirer leur estime par son esprit d'équité et d'impartialité. Aussi quand il mourut, en 1583, il fut regretté des petits et des grands et surtout de ses vassaux immédiats, dont il avait toujours été le père. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'église paroissiale de Kientzheim.

Après la mort de Lazare de Schwendi, qui était originaire du Wurtemberg, son fils Guillaume lui succéda comme propriétaire du domaine de Hohlandsburg. Celui-ci étant mort sans enfants, le château échut au comte de Leyen, gendre du défunt, pour retourner bientôt après aux sires de Schwendi, de la ligne cadette. Mais comme les titulaires n'étaient pas Français et qu'ils résidaient hors du pays, Louis XIV ne tarda pas à leur retirer le fief pour le donner, à titre d'apanage, au baron de Montclar, gouverneur d'Alsace. Après plusieurs autres changements de maître, le château en question tomba en

partage à la famille des Rébé, de laquelle Louis XIV l'acheta pour la somme de 60,000 livres, afin de le céder à la ville de Colmar, en dédommagement de la propriété du *Bruderhof*, qu'il avait fait convertir en collége de Jésuites.

L'an 1633, le Hohlandsburg fut pris par les Suédois et incendié, et à partir de ce moment le manoir perdit son importance stratégique, car les Colmariens, redoutant, non sans cause, l'effet destructeur des nombreuses pièces de grosse artillerie dont était garni le donjon et qui, en cas de guerre, pouvaient facilement atteindre la ville, sollicitèrent et obtinrent du général *Horn* la permission d'enlever tous les canons, sans en excepter une pièce monstrueuse, appelée *der Niemandsfreund* (l'ami de personne), laquelle depuis de longues années avait été un vrai cauchemar pour eux !

L'ancien puits du château, entièrement creusé dans le roc et d'une profondeur très-considérable, qui fit jadis l'admiration des visiteurs, a été comblé de pierres, de sorte qu'on en trouve à peine la trace; mais la fidèle nymphe Echo n'a point quitté ces lieux propices et répond toujours, avec une complaisance rare, de sa voix la plus fraîche, à ceux qui l'appellent (écho polysyllabique).

Quant à la vue dont on jouit du haut des ruines, elle est vraiment admirable! L'œil embrasse d'un seul coup toute la plaine d'Alsace, la Forêt-Noire, une partie du pays de Bade et de la Suisse, et si

le temps est clair, les flèches des cathédrales de Strasbourg et de Bâle montrent leurs silhouettes aériennes aux deux extrémités de l'horizon. Par contre les Bâlois distinguent très-nettement, dit-on, depuis le pont du Rhin, la partie nord des ruines qu'on a blanchie à la chaux précisément pour qu'elle tranche mieux sur le fond vague de l'arrière-plan. — Avant de quitter le Hohlandsburg et de commencer notre descente, tournons encore un instant nos regards vers le couchant, afin de jouir du ravissant panorama que présente la partie inférieure du pittoresque val de St-Grégoire.

Sur votre droite, vous apercevez les masses rougeâtres du grand Hohnack, dont la croupe, mollement infléchie, va se confondre insensiblement à l'ouest avec le Kuhberg et le Frauenackerkopf, tandis que de nombreux rameaux s'en détachent pour former de gigantesques arcs-boutants, qui s'élancent vers le sud jusque sur les bords de la Fecht, formant entre eux des vallons à la pente plus ou moins raide, et qui séparent entre elles une multitude de collines plantées de vignes. Les sombres forêts qui couronnent la crête de la montagne, le vert tendre des vignes, hérissées d'échalas gris, qui s'étendent au-dessous, les champs cultivés parsemés d'innombrables arbres fruitiers, enfin les fraîches prairies que les eaux limpides de la Fecht bordent comme d'un filet d'argent, forment un tableau plein d'harmonie et de contrastes. Au fond se dessine le

Mœnchberg, qui sépare la Petite Vallée d'avec la la Grande Vallée, et à gauche, une chaîne non interrompue de mamelons se ramifie avec le Schwartzenberg d'une part et le Kahlenwasen de l'autre.

Trois villages se montrent au milieu du versant que nous venons de décrire. C'est d'abord *Zimmerbach*, le plus rapproché, qui fournit le petit vin blanc estimé du Geisbühl; puis *Walbach*, dont les crus rouges et blancs ne sont pas moins prisés par les amateurs; enfin, plus au fond, au pied du *Sonnenberg* (montagne du soleil), couronné par une petite chapelle, s'élève *Wihr-au-Val*, qui est justement fier de son vin rouge appelé *Prince-Max*, lequel au dire des gourmets, ne le cède guère au *Brandt* de Turckheim, tant il a de feu et de bouquet.

Le versant opposé, sur votre gauche, forme avec le premier un contraste des plus frappants : pentes abruptes, lignes brisées, entrecoupées, contours sévères, forêts sombres couvrant les cimes, terrain tourmenté de mille façons, fouillé par des vallons étroits, croisés, enchevêtrés bizarrement et qui méritent bien le nom de *Schranken* (barrières, croissants) qu'on leur a donné. N'est-ce pas, peut-être, cette disposition anormale du sol qui a donné l'idée aux maîtres-ès-blason de faire figurer dans les armes des seigneurs de Schrankenfels, jadis propriétaires de ce canton, une poutre transversale?

A l'extrémité occidentale et à une distance d'à peu près 10 kilomètres du point où nous nous trou-

vons, se dresse, à une altitude de 896 mètres, la cime imposante du *Hohenstaufen*, dont le nom, illustré par une maison impériale célèbre par ses luttes et ses malheurs, rappelle à l'ancienne Alsace une foule d'antiques souvenirs.

Les prairies qui occupent tout le fond de la vallée, sont traversées dans toute leur longueur par la Fecht aux flots tumultueux, et par la route départementale de Colmar à Munster, dont les sinuosités capricieuses dessinent sur cet immense tapis vert, au milieu des innombrables touffes de saules et d'aunes, deux gigantesques rubans du plus charmant effet.

Plus près de nous et rasant les contreforts du versant, sur notre gauche, la voie ferrée montre ses rails étincelants, sur lesquels s'avance bruyamment un monstre de fer, qui vomit le feu et la fumée, et qui entraîne à sa suite une longue file de voitures chargées de voyageurs et de marchandises.

L'aspect de ce coursier formidable, tout bardé de fer, qui dévore l'espace, ne nous rappelle-t-il pas involontairement les preux chevaliers dont nous venons de visiter la demeure, chevauchant dans la plaine et ramenant au château quelque riche convoi enlevé de vive force? Mais tout à coup un coup de sifflet, strident, formidable, réveille les échos de la montagne et nous arrache violemment du fond du moyen-âge pour nous faire retomber brusquement au milieu du positivisme du temps actuel : la

locomotive agile mêle son panache de vapeur blanche aux noires fumées des forges de Wintzenheim, et semble nous crier de loin, au milieu de nos rêves poétiques, ce mot d'ordre d'un froid réalisme : « Chemins de fer et fabriques ! »

Les entomologistes trouveront aux environs du Hohlandsberg un riche butin d'insectes rares; les amateurs de parties forestières pourront profiter d'un chemin assez commode qui, en suivant la crête, conduit à travers bois vers Soultzbach et offre une foule de points de vue très-remarquables sur Rouffach et sur Soultzmatt.

En quittant le Hohlandsberg, nous faisons un demi-tour à gauche pour aller visiter le Plixbourg, situé tout près, à une altitude de 176 mètres.

Ce vieux château était naguère d'un abord assez difficile, mais grâce aux travaux exécutés par les soins de la *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, on y arrive maintenant sans peine ni difficulté, tant du point où nous nous trouvons que du côté de St-Gilles.

La date de la fondation du *Plixbourg* n'est pas mieux connue que celle de son voisin le Hohlandsburg; on peut admettre cependant qu'il est plus ancien que celui-ci, et que le terrain qu'il occupe, vu son importance stratégique, avait déjà fixé l'attention des Romains qui, dit-on, y avaient élevé un fort. En tout cas l'imagination populaire s'est de tout temps beaucoup occupée de cette vieille ruine

aux formes sveltes et hardies qui domine au loin la vallée et la plaine, et y a attaché une foule de légendes, dont les unes réflètent quelques traces de la mythologie scandinave et dont les autres rappellent évidemment le Druidisme.

A en croire la tradition, le château de Plixbourg (appelé Pflitschburg par le peuple) était de tout temps le rendez-vous des sorcières et des revenants ; les anciens Druides y offraient des sacrifices humains à leurs dieux implacables ; des géants en habitaient les sombres réduits ; le *Chasseur sauvage* s'y arrête avec son cortége infernal, pour s'y reposer au retour de sa ronde bruyante à travers les forêts d'alentour, et la *Dame blanche* y apparaît régulièrement aux pâles lueurs de la pleine lune. Cette dame blanche du Plixbourg est connue de tout le monde dans la vallée, et *Pfeffel*, notre grand poëte alsacien, en parle dans sa romance de « *Pépin* » (*).

La vue dont on jouit du haut de ces ruines, est aussi admirable qu'étendue, tant du côté de la vallée que vers la plaine et le pays vinicole, depuis Turckheim jusqu'à Ribeauvillé.

Dans les ravins du Hohlandsberg et du Plixbourg, vers l'ouest, s'ouvre cette fameuse *gorge du Wilspen*, devenue historique par le passage du maréchal de Turenne, passage exécuté en plein hiver, le 5 janvier 1675. Quoique nous ayons déjà relaté sommai-

(*) Voyez « *Sagen des Elsasses* » par Auguste Stœber, p. 89.

rement cette manœuvre pleine de hardiesse, à propos de la bataille de Turckheim, il ne sera pas sans intérêt pour le touriste d'en connaître quelques détails encore, auxquels la vue des lieux prêtera un certain cachet d'actualité.

« Quand les troupes se virent resserrées dans ce défilé difficile, encombré de neige et sur la pente duquel les hommes et les chevaux n'avançaient qu'avec une peine extrême, elles furent saisies d'un étonnement qui touchait au trouble et à la défiance.

« Quelques officiers, redoutant les effets de cette inquiétude générale sur le moral des soldats, délibéraient d'avertir le maréchal. Parmi eux se trouvait le jeune marquis de La Fare qui servait dans la gendarmerie, et qui était fort aimé du maréchal.

« Étant sans conséquence, comme il le dit modestement lui-même, et pouvant ainsi lui dire tout ce qui lui venait à l'esprit, La Fare se hasarda de parler à Turenne.

Il gagna la tête de la colonne, où le maréchal, tranquillement à cheval, rêvait à son dessein. L'abordant avec respect : « Je vous demande pardon, Monseigneur, dit-il, si j'ose vous dire que nous sommes tous inquiets de la marche que vous nous faites faire, et de voir que nous allons de nez dans cette montagne et que nous sommes tous les uns sur les autres dans cette vallée. »

« Effectivement, répliqua le maréchal, vous n'avez pas tort, mais j'ai compris que l'armée des en-

nemis qui a le ruisseau de Turckheim devant elle et Colmar à sa gauche, où sont ses vivres et ses munitions, ne se déposterait point d'un si bon poste où elle est, pour tomber sur moi, et ne passerait pas le ruisseau; que d'ailleurs elle n'abandonnerait pas Colmar où sont ses magasins, de peur que je ne me jetasse de ce côté-là et ne m'en saisisse; que pourtant elle n'était pas assez grande pour tenir Turckheim autrement que par un détachement, et qu'ainsi me saisissant de ce poste, comme je vais tâcher de faire tout à l'heure, je me donnerai un passage dans leur flanc qui les obligera à retourner leur armée et à me combattre dans un terrain égal aux uns et aux autres.

« Une allègre confiance se répandit dans la colonne, sitôt qu'elle connut le but où Turenne la menait. Elle acheva de franchir le défilé et déboucha au-dessous du château ruiné du Plixbourg, par la gorge du Wilspen, à l'entrée du val de Munster.

« Turenne traversa la Fecht un peu en aval de Zimmerbach, à un endroit où existait alors une grande cense portant le nom d'Elftæge. Il longea la rivière, appuyant sa gauche sur des côteaux de vignobles et parut devant Turckheim (*).»

Nous avons raconté plus haut la prise de la place et la bataille qui s'ensuivit, nous pouvons donc nous

(*) *Revue d'Alsace*, 1851, page 406.
La Fare, Mémoires; collection Michaud.

borner ici à y renvoyer le lecteur. Quant à nous, touristes, après avoir donné un dernier regard à cette gorge, qui mériterait bien de porter le nom de l'illustre maréchal, nous quittons le Plixbourg, en prenant un sentier qui, se dirigeant au sud-ouest, nous conduit au fond du vallon, sur le chemin du Wilspen, débouchant sur la grande route, non loin de la station de Walbach, d'où nous pouvons, à loisir, retourner à Colmar ou poursuivre le cours de nos excursions vers le fond de la vallée.



VI.

Forges de Wintzenheim, Zimmerbach, Wallbach.

Arrivés aux forges de Wintzenheim (10 kilom. de Colmar, 9 kilom. de Munster), il ne serait pas sans intérêt, pour ceux qui pourraient disposer d'une heure, de visiter les établissements de tissage de M. Jean Kiener fils.

Fondées vers l'an 1840 par Jean Bicking et son beau-frère Surérus, taillandiers de Munster, ces Forges furent exploitées par ces deux industriels pendant quelques années. Bientôt après, enveloppée dans une série de mauvaises affaires, la maison tomba en faillite; les deux fondateurs émigrèrent en Amérique, où Jean Bicking mourut quelque temps après. M. Jean Kiener fils, de Gunsbach, leur succéda dans l'exploitation des Forges et en devint définitivement propriétaire. Il ajouta au maillage du fer, l'industrie de la fabrication des toiles de coton, comptant créer dans cette localité pour

l'avenir, une importante succursale de ses grands établissements de Günsbach. M. Jean Kiener déploya, dans la conduite de ses établissements de Wintzenheim, l'énergie et l'activité qu'il apportait à toutes ses entreprises. Sous l'influence de l'essor merveilleux qu'avait pris l'industrie cotonnière avant la guerre d'Amérique, on vit surgir ici, dans l'espace de quelques années, d'autres constructions, enclavant le bâtiment des Forges et bâties pour l'extension de la nouvelle industrie. L'ensemble de cette belle création, qui comprend, avec les maisons d'habitation des ouvriers et des employés, la villa du patron, ainsi que son beau parc, occupe un vaste emplacement, coupé par la grande route et longé par la voie ferrée. Ces constructions variées donnent un charme tout particulier de relief et d'activité à la contrée avoisinante, en lui enlevant un certain cachet de sévérité et de monotonie.

Le bâtiment principal de ces tissages forme un énorme carré de rez-de-chaussée, système anglais, dominé et enclavé par d'autres constructions : on le voit à peine. On vous y introduira, et votre étonnement se portera, tout d'abord, sur la vaste salle, éclairée par le plafond; la toiture est soutenue par plusieurs rangées de colonnes en fonte. Mais au bout d'un instant, vous vous trouverez saisi d'un vertige soudain, causé par le tapage infernal de 500 métiers de tisserands, placés symétriquement les uns derrière les autres sur plusieurs lignes parallèles.

En même temps votre vue se porte sur les transmissions qui communiquent à ces métiers un mouvement d'une rapidité merveilleuse : tout marche, tout pétille, tout craque. Vos yeux sont éblouis ; vous vous croyez attaqué et saisi par un polype de taille gigantesque qui tiraillerait tous les muscles de votre ouïe et de votre vue. Après quelques minutes de visite, vous êtes trop heureux de sortir et de vous dérober à ce vacarme assourdissant et inaccoutumé, pour reprendre, à l'air libre, votre calme habituel.

Les produits des tissages de M. Jean Kiener fils sont principalement les articles de blanc destinés aux usages domestiques ; on tisse dans cette maison des toiles de toutes espèces et de toutes qualités, depuis le *Madapolam* le plus ordinaire jusqu'à la *Percale* la plus fine, depuis la largeur modeste de 82 centimètres (toile commune) jusqu'à la cretonne de draps de lits, d'une largeur de 240 centimètres, et cela dans toutes les variétés intermédiaires et subdivisionnaires possibles. Ces tissus réalisent tout ce que le génie du commerce a pu inventer, pour satisfaire à toutes les exigences de la consommation la plus étendue et la plus variée. M. Jean Kiener jouit de la réputation d'un grand commerçant, d'un spéculateur consommé, et d'un fabricant de premier ordre ; il est parvenu à une très-grande fortune, et on pourrait le comparer à M. Herzog, du Logelbach. Tous deux, vaillants soldats de l'industrie, ont commencé leur carrière, en servant depuis la simple

pique; tous deux ont trouvé, dans leur giberne, le bâton de maréchal.

Après la visite à l'établissement Kiener, il serait peut-être à propos de vous inviter à pousser votre promenade jusqu'à Zimmerbach, Walbach et Wihr-au-val, villages qui font encore partie du canton de Wintzenheim, et que nous gagnerions en revenant sur nos pas. Ces trois villages communiquent avec la grande route; et de là on peut atteindre la station de la nouvelle auberge par des chaussées faciles.

Cette excursion par les vignes et les champs ne peut vous faire que du bien, et n'est même pas dépourvue d'un intérêt particulier, pour peu que vous soyez adorateur de Bacchus; vous trouverez, chemin faisant, à déguster et à goûter des crûs qui ne sont pas à dédaigner. Commençant par la simple piquette, vous vous élevez jusqu'aux qualités fines qui jouissent d'un renom séculaire. Nous avons déjà eu, plus haut, l'occasion de citer les noms des produits les plus distingués, lorsque nous vous avons fait voir ce beau pays en panorama raccourci, depuis le château du Hohlandsberg. Mais nous nous décidons à renoncer à ce petit détour, pour vous conduire à l'entrée de la vallée de Soultzbach, à la troisième station du chemin de fer. C'est là que nous descendrons pour nous arrêter au moins une journée entière, afin de visiter sommairement tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette charmante contrée.

VII.

Wihr-au-val et la nouvelle auberge.

La vallée, qui s'est élargie sur ce point, s'est en même temps parée d'une véritable robe de fiancée: les montagnes, d'une configuration plus imposante, les champs, les prairies, les forêts et les vignes semblent rivaliser et se disputer l'honneur d'embellir le paysage. L'antique cité de Wihr, vis-à-vis de nous, se pavane fièrement sous ses treillages de vignes échafaudés derrière elle et est dominée par la chapelle de la Sainte-Croix.

De notre coté, se dresse le Hohenstaufen avec sa tête couronnée de sapins et derrière lui, sur la crête, on voit le vieux château du Hoch-Hattstadt, le Schrankenfels et le Hohneck qui semblent vous regarder d'un air étonné. Depuis la cime du Schlossberg, vous voyez devant vous un fond de prairies du vert le plus frais, encadrées par un vignoble en miniature: c'est l'entrée de la vallée de Soultzbach. Son église domine le versant gauche; plus loin, cette belle

vallée latérale est enveloppée par les forêts touffues qui en garnissent le fond lointain; à l'extrémité se dresse le Kahlenwasen, appartenant à la région alpestre, couvert de son gazon vert d'eau. Au fond vaporeux de la grande vallée, vous apercevez les têtes balloniformes du Hohneck et du Nachstenbühl, plongées dans une demi-clarté et offrant une teinte d'un bleu azuré, que produit le soleil couchant. Voilà les premières choses qui frappent vos regards dès votre arrivée; voilà, esquissé à grands traits, le tableau que vous avez sous les yeux.

Il n'est pas sans intérêt de vous faire observer que nous sommes ici au beau milieu de l'ancien bailliage de Wihr-au-val, autrefois propriété des seigneurs comtes de Ribeaupierre. Tous ces beaux villages des environs, Zimmerbach, Walbach, Günsbach, Griesbach et Wasserbourg, au fond de la vallée de Soultzbach, en faisaient partie avec la petite ville de Wihr, où était le siége du bailli.

En faveur de ces souvenirs historiques, nous nous déciderons à faire une promenade jusque-là. Une belle chaussée conduit depuis ce côté à travers la vallée, en franchissant un joli pont en pierre de taille. Avant d'y arriver, nous toucherons à un grand moulin appartenant à MM. Hartmann, de Munster; vous ferez dans la suite plus ample connaissance avec ce nom que nous prononçons ici pour la première fois. Ce moulin est alimenté par les eaux de la Fecht, qui sont emmagasinées en

amont et en aval par cette maison et sa rivale, les Forges. Le chemin, dès que vous avez passé le pont, longe d'un côté les vignes plantées en plaine et de l'autre il touche les prairies. Vous voilà arrivé à Wihr-au-val où vous entrez par une porte cintrée, surmontée d'une tour carrée munie d'un cadran d'horloge. Cette petite ville, dont l'origine remonte au 9e siècle, époque à laquelle elle portait le nom de Villare Bonifacii, était déjà flanquée de murailles au 13e siècle et défendue par un château-fort bâti à l'angle gauche au-dessous de la chapelle du Sonnenberg; on en voit encore aujourd'hui les murs de fondation dans la propriété de M. Werey.

L'histoire de Wihr-au-val offre peu d'importance : on ne cite que les démêlés qu'elle a eus avec les chevaliers de Giersbourg, dont le sombre manoir s'élevait derrière la nouvelle auberge sur un mamelon du Staufen. Dignes représentants du droit du plus fort, ne vivant que de chasse et de rapines, ces chevaliers convoitaient depuis longtemps la riche proie que leur promettait une opulente bourgeoisie; ce fut en 1279 qu'ils prirent cette ville d'assaut, la pillèrent et la saccagèrent de fond en comble. A peine s'était-elle relevée de son malheur et de ses ruines que les Colmariens, pour la punir de son attachement à la cause de l'empereur Adolphe de Nassau, renouvelèrent contre elle l'expédition des Giersbourgeois, en détruisant son château-fort; les bourgeois de Munster qui, dans cette affaire, s'étaient joints à

ceux de Wihr, y essuyèrent une défaite sanglante. Quelques années après, Wihr ayant repris de l'énergie, et voulant se venger des chevaliers de Giersbourg, ses habitants, choisissant un moment favorable, allèrent prendre d'assaut le réduit de cette canaille privilégiée, le brûlèrent et le rasèrent de fond en comble. La chapelle de la Sainte-Croix, qui domine la ville, est un pélerinage assez fréquenté pendant les fêtes de la Croix (3 mai, 14 septembre). Elle fut construite, d'après la légende, en l'honneur d'un pieux pélerin, venu de pays étranger et désigné sous le nom de « Vieux de la Montagne. » Il s'y était bâti une simple hutte couverte de chaume; ce vieillard, qui consacrait sa vie au soulagement de l'humanité souffrante, devint l'ange protecteur de la ville de Wihr, où sa mémoire est restée en vénération (*).

Depuis 25 ans, Wihr a eu à souffrir à plusieurs reprises d'incendies qui le consumèrent presque entièrement; mais il renaissait chaque fois plus jeune de ses cendres, comme le phénix de la fable. Cette petite ville possède la plus belle banlieue de la vallée. Elle est riche en forêts, et ses bois de chauffage et de construction trouvent à se placer avantageusement. Sa récolte annuelle en vins varie de 3000 à 4000 hectolitres.

De retour de notre petite excursion à Wihr-au-

(*) Voyez *Sagen des Elsasses* par Auguste Stœber, p. 94.

val, nous nous acheminons vers la nouvelle auberge, dont l'origine remonte à un siècle. Elle est située à 6 kilomètres de Munster, sur la grande route, juste au point où le chemin de Wihr à Soultzbach vient la croiser. De tout temps station pour les voituriers venant du marché de Colmar, son importance a doublé depuis qu'elle est devenue station du chemin de fer; petite dépendance de Wihr, elle se compose d'une dizaine de maisons; on y trouve des scieries, une huilerie et une blanchisserie. Nous n'avons pas l'intention de nous y arrêter pour le moment, mais cette auberge n'est pas à dédaigner; au besoin elle nous fournirait un excellent dîner ou un souper, où la truite renommée de la vallée ne ferait pas défaut; elle pourrait aussi nous abriter pour la nuit. Les touristes qui voudront aller visiter l'emplacement du vieux château de Giersbourg prendront le chemin en aval de l'auberge. Ce chemin traverse les champs et conduit en dix minutes au pied du grand Stauffen. Bientôt on aura gravi le chemin qui conduit au sommet du mamelon, couvert d'une forêt de jeunes chênes. Là se trouvait jadis le manoir féodal; il est facile d'en retrouver tout le pourtour, et de reconnaître la position des fossés. Un calme bienfaisant règne autour de vous, et s'empare de votre âme à l'aspect de cette végétation puissante et spontanée, qui a remplacé l'œuvre impie que l'homme s'était élevée pour se soustraire lâchement à la punition de ses crimes! Vous respirez pendant un

moment l'air vivifiant de la forêt, et vous vous dirigez lentement du côté de la prairie où se trouve la ferme du Stauffen. Cette prairie vous donnera un avant-goût de celles des montagnes du fond de la vallée. Il ne manque à cette ferme, encadrée comme elle l'est par la sombre forêt, qu'un petit ruisseau pour interrompre le silence mélancolique qui y règne. Au bas-fond, vous prenez un sentier qui, longeant de l'est à l'ouest la base de la montagne, vous ramènera sur le grand chemin.



VIII.

Soultzbach et Wasserbourg.

Soultzbach est à 14 kilomètres de Colmar et à 6 kilomètres de Munster; 570 habitants. Lettres par Munster. Station du chemin de fer à la Nouvelle Auberge. Auberges à l'Arbre vert et au Soleil.

Depuis la nouvelle auberge, nous suivrons la route qui s'engage dans un fond de prairies humides, qui se déploient à l'entrée de la vallée de Soultzbach : la route est bordée de ce côté-ci par une série de collines qui s'étendent par ondulations vers le haut et dans la direction de la vallée, vers un coin formé par le Stauffen et l'Oberfeldberg. Ces collines, formées par un dépôt de grauwacke originaire des montagnes, sont très-fertiles et occupent toute la partie inférieure de la vallée de Soultzbach ; quoique exposées au nord, elles sont couvertes de vignes, anomalie qui se reproduit à Griesbach et à Eschbach et qui est d'autant plus frappante que la qualité du vin qu'on y récolte est encore très-satisfaisante. On y a même planté, voyant que le terrain s'y prêtait, des provins bourguignons qui ont parfaitement

réussi et fournissent un vin rouge d'une qualité excellente (*).

Au centre de ce vignoble exceptionnel, sur une petite éminence, s'élève l'église paroissiale de Soultzbach, bâtie à une bonne distance en dehors de l'enceinte de la ville. Nous signalons cette circonstance comme la seconde anomalie que nous rencontrons ici. Cette église, de construction moderne, n'a rien de particulier, si ce n'est un mur très-haut, carré et uni, surmonté d'un fronton qui, avec la principale porte d'entrée, forme la façade. Elle est entourée du cimetière, où il ne faut pas négliger d'entrer pour y voir en passant, deux pierres tumulaires très-vieilles, dont l'une, datée de 1351, représente une religieuse tenant son chapelet entre les mains; l'autre, datée de 1514 et enclavée dans le mur extérieur de l'église, représente le seigneur Jacques de Hoh-Hattstadt avec son épouse, Marguerite de Rathsamhausen, vêtus, lui de sa cuirasse, elle de ses habits de noces, tous deux couchés sur leur lit de mort et ayant à leurs pieds un lion endormi. Ces deux pierres sont d'un travail assez remarquable, surtout la seconde, qui est aussi la mieux conservée et qui est évidemment l'œuvre d'un artiste de mérite. L'intérieur de l'église ne présente rien d'extraordinaire qu'une bonne peinture

(*) Nous devons cette innovation à M. Heinrich, propriétaire de ces vignobles. Pour ceux qui voudraient goûter le vin, s'adresser à l'auberge à l'Arbre vert.

de Saint-Jean, patron de Soultzbach; le sanctuaire, fait de pierres sculptées, mérite cependant une attention particulière.

A partir de l'église, il y a bifurcation. La route du côté gauche vous conduit directement aux établissements des bains et à Wasserbourg. L'embranchement droit vous mène par une pente douce, dans une espèce de faubourg situé en dehors de l'enceinte de la ville et renfermant la place publique et les principales auberges.

Vous faites votre entrée dans cette ville en miniature, par une porte surmontée d'une tour, rappelant celle de Wihr-au-val. La rue principale, partant directement de la porte, va aboutir au château des barons de Schauenbourg; elle y rencontre la rue qui longe le mur d'enceinte à droite de la porte. Les deux rues se terminent en cul de sac, et un chemin étroit, à l'usage des piétons, donne issue entre les maisons à travers le mur, vers le côté des bains.

Le château des barons de Schauenbourg est assez bien conservé. C'est une construction sans style prononcé, datant du commencement du 18e siècle. Le propriétaire actuel, M. Bobenrieth, l'a fait badigeonner à neuf. Il a aussi conservé, dans quelques pièces, l'ancien ameublement des barons.

Depuis peu, ce château a été converti par M. Schangel en un grand hôtel destiné à recevoir les malades et les visiteurs qui prennent les eaux

de Soultzbach. Le reste de la ville n'offre de curieux que quelques vieilles maisons assez bien conservées. Il s'y trouve aussi une antique chapelle dans laquelle on ne célèbre que quelques services divins d'urgence, car elle est beaucoup trop petite pour contenir tous les fidèles de la ville ; une vieille fontaine avec eaux jaillissantes, qui se trouve dans un coin de la grand'rue, mérite un coup d'œil en passant.

L'histoire de Soultzbach ne conserve que très-peu de traditions du temps passé. L'évènement principal de la vieille cité remonte à la date de 1275, époque à laquelle, de simple bourg qu'elle était, elle fut élevée à la dignité de ville et entourée d'un mur d'enceinte. Vassal des ducs de Lorraine, confondus dans la maison impériale d'Autriche, Soultzbach avait toujours été concédé, à titre de fief, à des familles nobles; c'est ainsi que dans le cours des siècles, les familles de Schauenbourg, de Herrlisheim et de Schauenbourg-Jungholtz, auxquelles succédèrent celles de Campefort, Poltiers et de Schaub, donnèrent successivement des souverains absolus, plus ou moins bons, plus ou moins capricieux aux habitants de Soultzbach, qui ont conservé pour leurs anciens maîtres un souvenir mêlé de respect. Fidèles à ces habitudes séculaires, ils se sont endormis dans un état de demi-bien-être et de subordination passive, remplissant toujours pieusement leurs devoirs envers le bon

Dieu et envers leurs seigneurs temporels. Il leur en est resté jusqu'à ce jour un certain cachet de servilité empressée et d'obéissance timide et résignée.

En 1844, le 24 juin, pendant qu'on célébrait la fête du patron de la ville, et que toute la population se trouvait réunie à l'église, un effroyable incendie éclata dans le quartier nord de la ville et consuma, en quelques heures, presque la moitié des maisons.

Les sources d'eaux minérales ont fait la gloire et la haute réputation de Soultzbach. D'après la légende populaire, elles furent découvertes en 1603, par l'intermédiaire d'une vache qui se détachait tous les jours du troupeau commun, pour aller boire à une source qui se trouvait dans la forêt voisine. Cet entêtement de la bonne vache éveilla l'attention du vacher, qui découvrit la source et la goûta; lui trouvant une saveur particulière, il s'empressa d'en faire déclaration (*).

La nouvelle de cette découverte se propagea bientôt de tous cotés. Les barons de Schauenbourg s'emparèrent de la source comme de leur propriété, et y firent provisoirement établir des auges couvertes d'un simple toit. Cette installation était destinée à recevoir et à abriter les baigneurs qui venaient prendre les eaux pour cause de santé.

En 1616, le célèbre Mézius fit la première ana-

(*) Voyez: *Die Sagen des Elsasses* par Aug. Stœber, page 90.

lyse de ces eaux, à la demande du seigneur de Schauenbourg-Herrlisheim, auquel il la dédia. Pendant le cours du 17me siècle, ces eaux eurent un très-grand succès et la vogue en devint telle, qu'elles furent visitées par quelques notabilités historiques, entre autres par l'archiduc Léopold d'Autriche, et par le fameux roi des Fifres alsaciens, le comte Eberhardt de Ribeaupierre, dernier rejeton de cette race de chevaliers.

Jusqu'à la fin du 18e siècle, la vogue de Soultzbach se soutint ; on cite encore des visiteurs distingués, et parmi eux le fameux terroriste Euloge Schneider, qui prenait les eaux de Soultzbach en 1792, à l'occasion d'une mission républicaine qu'il avait entreprise dans la contrée. Il y planta l'arbre de la liberté en haranguant le peuple par des discours chaleureux et en chantant avec lui les hymnes nationaux usités à cette époque. L'*Argus*, feuille républicaine de Strasbourg, publia même, à la date du 6 juillet 1792, une lettre de Schneider, adressée aux patriotes du Val de Munster et remplie de reminiscences généreuses.

Au commencement de notre siècle, les eaux de Soultzbach perdirent beaucoup de leur ancienne réputation et furent presque entièrement délaissées et oubliées. Les Schauenbourg-Jungholtz vendirent enfin l'établissement des bains avec la source, en 1818, à M. Bobenrieth, cité plus haut. Ce propriétaire ne fit que puiser les eaux pour les vendre en cruchons jusqu'en 1832, où la

famille de Gonzenbach en devint propriétaire. C'est à dater de cette époque que les eaux de Soultzbach furent de nouveau mises en relief, grâce aux efforts de cette maison pour en faire apprécier les propriétés hygiéniques et pour rendre la vogue à cet établissement balnéaire si profondément tombé dans l'oubli.

Une seconde analyse des eaux avait été faite en 1799, par M. Bartholdi. En 1832, le même savant répéta son opération avec son neveu, le docteur Kirschleger de Munster (*).

Les sources d'eau minérale de Soultzbach sont situées à 200 mètres à l'ouest de la ville au pied de l'Oberfeldberg, sous un mamelon de lœs (terre glaise); elles se puisent dans le sous-sol du bâtiment. Prise à la source, cette eau est très-gazeuse et d'une limpidité parfaite. En toute saison, sa saveur est fraîche, acide et piquante; elle a le plus d'analogie avec l'eau de Selters naturelle. Sa température est de 10 à 11 degrés centigrades; elle s'administre de plusieurs manières, en bains, en boissons et en injections et s'emploie avec succès dans un grand nombre d'affections (**).

Comme établissement balnéaire, Soultzbach offre tous les avantages de la montagne, sans être

(*) Voyez l'article de Soultzbach dans le *Dictionnaire historique et géographique de l'Alsace*, par Ristelhuber.

(**) Voyez: *Les eaux acidules, alcalines et ferrugineuses de Soultzbach*, notice par M. le docteur Aimé Robert, de Strasbourg.

sujet aux brouillards et aux brusques changements de température. Son excellente position topographique permet de commencer la saison dès le 15 mai et de la prolonger jusqu'au 15 octobre. Complètement réorganisé aujourd'hui, cet établissement ne laisse rien à désirer de ce qui peut contribuer au bien-être et au comfort des baigneurs. C'est une jolie maison de campagne, entourée de jardins spacieux, et de belles forêts de sapins. Quant aux environs, ils sont très-beaux et très-intéressants, et nulle part les amateurs de botanique et de géologie ne sauraient trouver une plus ample moisson. Choisissons les bains de Soultzbach comme un centre d'où nous ferons sommairement avec vous les excursions les plus attrayantes (*).

La plus belle depuis Soultzbach est sans contredit l'ascension du Hohenstaufen, qui s'élève à 900 mètres d'altitude. Cette montagne, composée de grauwacke, présente du côté de l'est des pâturages rocailleux, où le botaniste trouvera quelques plantes rares, confondues avec la flore ordinaire. On y jouit d'une vue splendide et on y arrive par un chemin tracé dans un vallon boisé et qui se prolonge au-dessus des vignes jusqu'au col du Bühlstœcklé, près duquel se trouvent les ruines du château de Hohhattstadt, à 875 mètres d'altitude. Ce château fut pris et détruit par les Munstériens en 1466.

(*) Ristelhuber, ibid.

Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un pan de mur et quelques vestiges des murs de fondation. Un chemin qui part de ce point conduit à Gueberswihr et aux villages du côté de Rouffach.

Cette petite excursion peut se faire dans une demi-journée. Pour varier la promenade, on peut incliner vers l'ouest de la ruine du Hohhattstadt, pour aller visiter celles du Schrankenfels et du Haneck, situées sur une hauteur qui domine, vers le nord, la vallée de Soultzbach. Le Schranckenfels s'adosse par derrière à une montagne plus élevée; il en reste encore un gros pan de mur, percé d'une croisée, et une tour hexagone très-forte, haute d'une dizaine de mètres. Ce château n'est séparé du Haneck que par une profonde gorge et des fossés couverts de broussailles. On est tenté de croire que ces deux nids d'aigles communiquaient par des ponts jetés sur les précipices. Il ne reste plus du Haneck qu'un fragment noir et pointu d'une tour bâtie sur un rocher qui domine la montagne vers le nord. A partir de ces deux châteaux, un chemin très-commode et bien entretenu, taillé en zig-zag dans la roche uritique, conduit à travers la belle forêt du Herrenwald, appartenant à M. Hartmann, de Munster, jusqu'au fond de la vallée. Les touristes peuvent également contourner la montagne du Schranckenfels jusque vers le col d'Osenbach; de là on peut facilement descendre à Wintzfelden, à Osenbach et à Soultzmatt. On peut

aussi prendre le chemin qui conduit du haut de ce col le long du côté gauche de l'Ammelthal, très-intéressant sous le rapport géologique et botanique, pour déboucher au fond près de la maison forestière. Arrivé là, vous pouvez suivre la route des bains, ou continuer la promenade sur la route de Wasserbourg, le long des forêts et des prairies. Toutes ces excursions ne sont pas trop fatigantes, mais il serait prudent, avant de les entreprendre, d'en parler à votre hôte, qui vous dira si vous avez besoin d'un guide ou non. Si, pour le moment, vous n'êtes pas fatigué de gravir les montagnes et que votre passion de visiter les vieux châteaux ne soit pas encore satisfaite, la vallée de Soultzbach vous réserve un charmant supplément pour varier ces plaisirs: en vous promenant jusqu'au village de Wasserbourg, situé au fond de la vallée, à 5 kilomètres de Soultzbach, ou en botanisant sur les hauteurs boisées qui couronnent vers l'ouest l'Ammelthal, vous rencontrerez des tas de pierres qui tiennent encore ensemble par un ciment indestructible: ce sont les derniers vestiges d'anciens repaires de la féodalité.

Un garde forestier ou des personnes ramassant le bois mort, que vous aurez la chance de rencontrer, vous diront où se trouvait le château de Strasbourg ou celui du Burgthalschloss. En contournant le côté droit du fond de la vallée principale, vous apercevrez devant vous une tour carrée, très-haute,

qui, à 710 mètres d'altitude, domine comme un phare sur la falaise, le village alpestre de Wasserbourg: c'est le château de même nom. Si vous gravissez la montagne, votre peine sera amplement récompensée par la vue magnifique que vous aurez sur le village, dont les maisons sont en partie groupées autour de l'église, à laquelle on accède par un escalier; mais la plus grande partie des habitations sont pittoresquement disséminées dans les champs, dans les prairies, aux bords des forêts ou adossées contre les pentes accidentées des montagnes. Cette localité du val de Munster rappelle un peu l'Oberland bernois. Dans une petite auberge, aux environs de l'église, vous trouverez, en cas de besoin, à vous restaurer d'un verre de vin, avec du beurre, du lait ou du miel. Arrivé sur la hauteur, ne risquez pas l'escalade de la tour carrée, elle présente des dangers. Il vaut mieux que vous montiez un peu vers les pâturages inférieurs du Kahlenwasen, aux trois échoppes par exemple, d'où vous dominerez toute la vallée de Soultzbach: là vous verrez se dérouler devant vous, à droite et à gauche, les deux files de montagnes, dont les sommets sont revêtus de forêts de sapin qui leur communiquent une teinte d'un vert sombre, contrastant avec le vert clair de leur base, et qui vont se perdre au loin dans la vallée de Munster. Mais ce qui vous saisit, c'est de voir une grande partie de ces hauteurs couronnées de châteaux en ruines.

En commençant par le château de Wasserbourg, ces ruines que vous avez déjà visitées, surgissent les unes après les autres le Schrankenfels, le Hahneck, le Hohhattstadt, le Plixbourg, le Hohlandsberg et le Hohnack. En les voyant ainsi disposées sur les cimes, on se demande si les anciens seigneurs et chevaliers n'avaient pas quelque intérêt à échanger des nouvelles ou à se transmettre des ordres par des signaux convenus. Bien qu'un pareil concert ne soit pas attesté par l'histoire, il pourrait bien avoir eu lieu, quand il s'agissait, soit de faire une descente dans la vallée pour y exécuter un coup monté, soit de détrousser un convoi de marchandises cheminant paisiblement sur la route.

C'est ici que nous terminerons nos excursions dans la vallée inférieure, et nous conduirons le touriste par la vallée de Soultzbach vers la nouvelle auberge. Le trajet ne manquera pas, de nouveau, en maintes occasions, de lui mettre sous les yeux les beautés de cette gracieuse contrée. Arrivé à Soultzbach, l'un ou l'autre des deux chemins qui communiquent avec la grande route le conduira, à son choix, à la gare ou la nouvelle auberge.



IX.

Aspect de la vallée supérieure de Munster.

Pendant le trajet des 6 kilomètres qui séparent la petite ville de Soultzbach du chef-lieu du canton de Munster, nous avons pu observer que la contrée présente un caractère bien différent de celui qu'elle a conservé uniformément depuis l'entrée de la vallée à Wintzenheim.

A Griesbach nous avons pu voir des montagnes dénudées, privées de végétation arborescente et constituant des pâturages communaux qui faisaient contraste avec les montagnes couvertes des plus belles forêts; les premières sont des dépôts d'anciens glaciers, au sol froid et peu propre à la culture suivie; à Günsbach, derrière les belles fabriques de M. Jean Kiener, souche principale de la maison, nous avons vu surgir un groupe de rochers couverts de mousses grises et de broussailles; c'est le granit mis à nu, dont la décomposition lente ne nourrit que des plantes exceptionnelles; ces rochers se

dressent en pentes raides et accidentées, surmontées de hauteurs aux versants rocailleux et arides, n'offrant que peu de ressources à la culture. Il y a cependant des parties qui produisent du seigle et des pommes de terre; on y voit aussi des espaces plantés de forêts. Ça et là, quelques emplacements exposés au sud, admettent la culture de la vigne qui, à 2 kilomètres en amont, va complètement cesser à cause du voisinage de la région des neiges. Le fond de la vallée est tout à fait envahi par des prairies où dominent le saule et l'aulne. Vous respirez déjà un air plus vif et plus frais; c'est l'air des Hautes Vosges qui se fait sentir et qui, à mesure que vous avancez vers le fond, va prendre le dessus sur l'air plus doux de la plaine qui nous a suivis jusqu'aux environs de Soultzbach. Nous nous trouvons ici à une altitude de 350 mètres. La voie ferrée qui longe la base du Schwartzenbourg exposée au nord, vous permet d'en entrevoir le sol couvert de mousses touffues et ses sombres sapins. La ligne passe devant le grand bâtiment du Badische-Hof, où sont logés une partie des ouvriers de MM. Hartmann et fils. La filature, avec tout le développement de sa façade imposante, est située en face de cette construction. De ce point, la ligne ferrée s'élève brusquement sur des remblais considérables pour passer en quelques secondes devant l'entrée sud de la ville de Munster. Là elle traverse la rivière de la grande vallée sur un

pont à tablier de fer et de fonte, sous lequel la rivière roule ses eaux écumantes, et aboutit à un vaste emplacement naguère occupé par la prairie de la Pfistermatt, située à l'ouest de la ville. Le niveau primitif du sol de cette prairie a été exhaussé de quelques mètres par des remblais provenant de la montagne du Mœnchberg, située à quelque distance de ce point vers la vallée.

En sortant de la gare et en promenant vos regards autour de vous, vous êtes frappé de vous voir jeté tout d'un coup au milieu d'une masse de montagnes, partout couvertes d'arbres et de maisons d'habitation aux couleurs blanches, et qui vous entourent de tout côtés comme les remparts d'une forteresse de géants. Ce qui vous saisit tout d'abord, ce sont les formes lourdes du Solberg, faisant contrefort au Kahlenwasen qui dresse derrière lui sa cime verte. La montagne du Solberg s'élève au sud, à proximité de la station, à une altitude de 900 mètres; elle est baignée par la rivière de la grande vallée. Tout son versant nord est couvert de forêts entrecoupées, de prés nivelés et de pâturages, et parsemé de chalets et de maisons d'habitation. L'ensemble est d'un très-bel effet et rappelle les belles parties du Hauenstein. En regardant vers l'est, vous voyez la montagne du Dumbühl, dominée par le rebord boisé du Schwartzenbourg, et, du côté opposé, par la montagne du Galgenberg, surplombée par le Frauenackerkopf.

Ces diverses hauteurs semblent *réserver* et fermer la vallée extérieure. Il vous semble aussi que vous vous trouvez dans un immense entonnoir, dont les bords apparaissent à l'extrême horizon vers l'ouest, formant la crète centrale des Vosges, décrivant un demi-cercle d'environ 60 kilomètres et formant les extrêmes limites de l'Alsace vers la France, couronnées par les cimes du Kahlenwasen, du Rotabac, du Hohneck, du Thanet et du Riesberg, dont les altitudes varient de 1190 à 1366 mètres. A partir des deux extrémités de cette crête, les Vosges descendent subitement à des altitudes de 700 à 800 mètres et au-dessous; elles constituent les montagnes des deux côtés de la vallée qui s'allongent vers la plaine. La masse des montagnes comprise entre le Kahlenwasen et le Riesberg constitue la zône alpestre vosgienne, couverte de neiges pendant huit mois de l'année. Cette zône est habitée, durant la belle saison, par les marcaires et leurs troupeaux de bêtes à cornes, logés dans les nombreux chalets dont elle est peuplée, et qui produisent en abondance du beurre et des fromages. Ces troupeaux se nourrissent des plantes aromatiques et de toutes les sortes de graminées que produisent en abondance les vastes pâturages qui se développent à perte de vue sur ces hauteurs.

Les montagnes secondaires dont les altitudes varient de 500 à 900 mètres et qui s'adossent en

arcsboutants et comme contreforts aux hauteurs, sont en majeure partie couvertes de forêts, de sapin, de chêne et de hêtre. Elles sont giboyeuses: on y trouve surtout le chevreuil et le sanglier. Ces forêts fournissent en général de bons bois de construction et de chauffage qui forment les seuls revenus des communes rurales de la vallée.

Depuis le grand Hohneck qui, à 1366 mètres d'altitude, occupe le point culminant des Hautes Vosges, vous voyez descendre la montagne du Næchsenbühl aux pentes raides couvertes d'un gazon vert d'eau; à sa base se dresse la cime boisée du Gaschnei; puis le Risæckerkopf aux jeunes taillis de chênes, et enfin le Mœnchberg aux belles plantations d'essences mêlées. Toutes ces montagnes forment dans leur ensemble cet escalier de titans aux marches de granit si hardiment jetées dans le milieu de la vallée de Munster; à son pied droit, vers le nord, s'ouvre la petite vallée, où se cachent les villages de Hohroth, de Stosswihr et de Soultzeren, avec une population de 4500 habitants. Du côté sud, entre les bases du Mœnchberg et du Solberg, s'ouvre la grande vallée avec les villages de Luttenbach, de Breitenbach, de Mühlbach, de Metzeral et de Sondernach, où vit une population de 6500 habitants, dont les types et les mœurs conservent un cachet tout particulier. La ville de Munster, l'ancienne cité libre impériale, est située au milieu de ce charmant amphithéâtre, qui se déroule autour d'elle

en forme d'éventail. Derrière la ville, en droite ligne, à 15 kilomètres vers l'ouest, se trouve la cime du Hohneck; à 15 kilomètres environ de ce point et vers le nord-ouest, s'élève le Riesberg, et à la même distance vers le sud-est, se dresse le Kahlenwasen. La disposition de ces montagnes placées sur les extrêmes limites de la zône alpestre, peut fournir des points d'orientation au touriste qui visite pour la première fois la vallée de Munster.



X.

Histoire sommaire de la ville et de la vallée de Munster.

Nous nous trouvons maintenant au beau milieu du territoire de l'ancienne abbaye de Munster. L'abbaye ayant colonisé toute cette vaste contrée, son histoire, pendant des siècles, est celle de la ville et des communes rurales disséminées autour d'elle dans les deux vallées.

Nous allons essayer d'en retracer dans leur ensemble, d'une manière sommaire, les faits historiques les plus importants en donnant pour commencer, une idée de l'organisation politique exceptionnelle des dix communes, autrefois indivises, du val de Saint-Grégoire.

La ville de Munster, avec les neuf villages de son rayon, fut d'abord placée sous la tutelle exclusive de l'abbé, puis, devenue plus puissante, elle parvint à se soustraire peu à peu à cette autorité prépondérante. Plus tard enfin, l'extension de la cité, secondée par les violentes commotions qui déchi-

rèrent l'empire d'Allemagne au moyen-âge, lui permit d'atteindre à la plénitude des droits de l'autonomie.

L'organisation de la commune, à la suite de cette conquête de la liberté politique, s'étendit à tous les bourgs et villages, dont la réunion formait jadis la ville ou plutôt la cité libre et impériale de Munster. Durant la période allemande, cette Décapole était administrée par un conseil composé de 16 membres perpétuels, dont neuf étaient élus par la ville et les sept autres par les villages ; ce conseil était présidé par le lieutenant du Reichsvogt de Haguenau qui résidait à Kaysersberg, et sous le régime français par un prêteur royal. Tous les habitants du val se disaient originaires de la ville de Munster, où ils possédaient le droit de bourgeoisie. On désignait alors ce droit, dans les actes officiels, par la formule de *Bürger der Stadt und des Thals zu Münster*.

Après la révolution de 1789, les dix communes indivises furent moralement divisées et érigées en communes distinctes, ayant chacune son maire et son conseil municipal, dont le maire de Munster était le président; mais les biens communaux consistant en immeubles divers (forêts, pâturages et terrains vagues), formant le patrimoine commun, restèrent indivis. Cette organisation exceptionnelle et cet état de choses unique dans son genre, rappelant les constitutions des républiques fédérales,

furent signalés, en 1833, au gouvernement, qui ordonna le partage définitif.

Depuis l'année 1847, où ce partage eut lieu, les communes du val de Munster, devenues indépendantes les unes des autres, sont par conséquent entrées dans une nouvelle phase d'existence historique. Il serait désormais du devoir de chacune d'elles de considérer cette date comme une nouvelle ère; c'est en effet à partir de cette époque que chacune de ces communes a son histoire spéciale, et que l'existence individuelle remplace la communauté d'intérêts et la confraternité vraiment démocratique qui les avaient unies pendant douze siècles.

Au commencement du septième siècle, la vallée de Munster n'était qu'une vaste solitude, habitée par des bêtes sauvages qui y attiraient de temps à autre un chasseur intrépide (*), lorsque vers l'an de grâce 634, trois moines venus directement de Rome, se hasardèrent à y élire domicile. Ces hommes courageux, véritables initiateurs d'une nouvelle civilisation, commencèrent par défricher un petit emplacement dans le canton de Schwinsbach, dépendance actuelle de la commune de Stosswihr.

Installés d'abord dans des huttes couvertes de

(*) La légende rapporte que Jules César chassait dans la vallée de Munster.

chaume, ils élevèrent bientôt une maison et une chapelle.

Plus tard, vers l'an 660, trouvant leur établissement trop à l'écart et surtout mal situé à cause du voisinage des Hautes Vosges, couvertes de neiges pendant une grande partie de l'année, ils se décidèrent, sous la conduite de leur chef Ansoald, à s'établir au confluent des deux rivières de la grande et de la petite vallée. Ils s'y construisirent un petit couvent qu'ils dédièrent à leur ancien maître, le pape Saint-Grégoire nom qui s'étendit à toute la vallée. S'étant dès ce moment constitués en communauté cénobitique, ils adoptèrent la règle de Saint-Benoît.

Le roi austrasien, Childéric II, résidant dans son château de Marlenheim, vint à plusieurs reprises, en faisant ses parties de chasses, réclamer l'hospitalité des Bénédictins de Saint-Grégoire. Edifié de leur vie laborieuse et charmé de leurs mœurs austères, il les favorisa beaucoup et, sur les recommandations de la reine Emhild, leur fit des donations importantes, consistant en immeubles situés dans la plaine à Ohnenheim et à Muntzenheim ; il leur concéda aussi une grande partie des terrains, montagnes et forêts situés dans la vallée, autour du couvent, jusqu'à la zône de la fonte des neiges.

Ces donations du roi Childéric furent confirmées par les rois ses successeurs, notamment par Dagobert II. En 823, Louis-le-Débonnaire y

ajouta la possession d'une ferme sise à Météral (Metzeral), avec tous les domaines qui appartenaient encore au fisc royal dans la vallée.

Plus tard enfin le couvent de Munster s'éleva au rang d'abbaye en prenant le titre de *Monasterium ad confluentes in Gregorias valles.*

Les premières illustrations du couvent de Munster furent les abbés Ansoald en 693, Juste en 710, Maximin en 712, Heddon en 714, Remy en 776 et Rachion en 783, qui allèrent successivement occuper le siége épiscopal de Strasbourg.

Depuis la fin du 7[me] siècle jusqu'au commencement du 13[me], c'est-à-dire durant cinq siècles, les abbés de Munster purent conserver intact dans leurs mains le pouvoir temporel et spirituel de la vallée.

Pendant la durée de cette longue époque, une série de trente-huit abbés, dont l'abbé Bernard fut le dernier, avaient administré l'abbaye, et ce fut pendant ce temps que tous les bas-fonds de la vallée furent cultivés. Partout où l'irrigation put être pratiquée, on convertit les terrains en prairies, ce qui convenait le mieux au sol froid et pierreux de la vallée.

L'abbaye ayant en même temps offert de précieux avantages à tous les colons qui venaient s'établir sur son territoire, y vit affluer bientôt en grand nombre, venant de la plaine et des pays voisins où les guerres de cette époque exerçaient leurs ravages,

des artisans et des cultivateurs qui vinrent y chercher un refuge. Elle assignait alors à chaque famille un terrain propre à son exploitation, en ayant soin de grouper les artisans dans le voisinage des bâtiments du couvent: ce noyau forma bientôt une population d'une certaine importance; telle fut l'origine de la ville de Munster. Les familles des cultivateurs se dirigèrent sur d'autres points du territoire des deux vallées : on y vit surgir peu à peu, ayant pour berceau une ferme ou une cense primitive, les neuf villages qui rayonnent autour de la ville.

Cette dernière et tous les villages ne formaient de tout temps qu'une seule et unique commune fédérative, car tous les habitants de la vallée avaient droit de cité dans la métropole de Munster, sous la juridiction suprême de l'abbé et ne payaient contribution qu'à lui et à l'empereur. Ces contributions consistaient en majeure partie pour le couvent en redevances en nature (dîmes) et en prestations (corvées).

Grâce à l'accroissement de la population, la culture envahit bientôt les points les mieux exposés; et comme les prairies y entraient pour une grande partie, l'élève du bétail, pratiquée sur une grande échelle, vint se combiner avec l'agriculture. Cette double exploitation eut pour résultat la production d'une grande quantité de lait qu'il fallut utiliser; cela donna naissance à l'industrie la plus

ancienne de la vallée, la fabrication du fromage et du beurre, industrie qui depuis les temps les plus reculés constitua, avec la vente du bétail superflu, l'unique ressource des habitants de la vallée. Nous ne possédons relativement à l'histoire de la vallée, pendant cette période reculée qui fut marquée par les guerres qui désolèrent l'Europe, que des données assez rares, si ce n'est quelques documents sur la construction de l'église de Muhlbach, en 1084, et sur l'incendie de l'Abbaye, qui eut lieu le 4 mars 1182. C'est dans ce sinistre qu'elle perdit tous ses anciens titres et ses documents les plus précieux.

Le grand mouvement qui électrisa la France et l'Allemagne pendant le temps des croisades, correspond à l'époque de la colonisation du val de Munster. Mais ce mouvement général ne causa aucun trouble dans les habitudes paisibles des pâtres de cette contrée reculée, où leurs nombreux troupeaux paissaient paisiblement. Le manant y payait la dîme et s'acquittait de la corvée envers le seigneur abbé, se conformant sans murmures à des habitudes séculaires. Néanmoins un grand principe d'équité avait été proclamé dans ce mouvement général de ferveur religieuse : le principe de l'affranchissement du serf attaché à la glèbe. Ces idées d'émancipation, pénétrant dans les vallées des Vosges, s'emparèrent tellement de l'esprit de la population du val de Saint-Grégoire que, dès cette époque, elle fit opposition aux vieilles institutions du couvent, afin de con-

quérir l'indépendance vis-à-vis de son seigneur, l'abbé de Munster.

La première concession faite aux exigences d'une population vigoureuse et brave qui aspirait à la liberté, remonte à l'année 1235 et est due à l'abbé Frédéric, qui avait reçu intact des mains de ses prédécesseurs tout le pouvoir que l'Abbaye avait pu amasser depuis cinq siècles.

L'empereur Frédéric II, petit-fils du grand Barberousse, secondé en Alsace par son Reichsvogt Wœlfel, avait favorisé le mouvement des villes de l'empire qui aspiraient à la conquête des libertés civiles, afin de trouver peu à peu, dans l'indépendance de ce Tiers-Etat, un contre-poids aux tendances d'une noblesse devenue menaçante pour le pouvoir impérial.

L'empereur ne possédait à cette époque que le tiers de la juridiction et des levées de deniers dans le val de Munster; les deux autres tiers revenaient à l'abbé. Celui-ci, sommé d'un côté par les habitants, et de l'autre par l'autorité impériale, finit par céder à l'empereur les deux tiers qui lui appartenaient, sous l'humble réserve de ses maisons franches et de ses censes. L'empereur les octroya aussitôt à la ville de Munster qui, dès ce moment, se déclara immédiate et se constitua d'abord en ville libre, et par la suite en ville libre impériale. Elle eût donc son sénat, et pût se ranger aussitôt dans la confédétion des autres villes libres de l'Alsace.

Un diplôme impérial lui ayant assuré les droits et priviléges que possédaient les villes de Colmar et de Schlestadt, elle eut ses lois, votées par elle-même, et sa cour de justice; armée de toutes ces libertés déjà importantes, elle fit une guerre incessante à son abbé, afin de les compléter peu à peu et de se soustraire entièrement à son autorité. La ville figura donc avec avantage dans la ligue des dix villes impériales d'Alsace et ne cessa d'en faire partie pendant trois siècles, en partageant leur bonne et leur mauvaise fortune.

C'est en 1354, que l'empereur Charles IV éleva la cité de Munster au rang de ville et lui octroya une charte composée de quarante six articles. Cette charte est mentionnée aux archives de la ville de Munster consignées dans le *Rothe Buch*.

Dans la suite, à l'avénement de chaque empereur, la ville de Munster ne manqua jamais de faire confirmer ses droits et priviléges; depuis l'an 1400 jusqu'à l'an 1521, ses archives conservent encore les diplômes impériaux qui lui garantissent ses libertés. Nous ne citerons que la charte de Maximilien Ier, de 1516, datée de Constance, qui octroya à la ville de Munster les quatre foires qui existent encore de nos jours.

C'est à partir de l'époque où la ville de Munster s'est constituée ville libre impériale que commence cette longue série de luttes entre elle et l'abbaye,

luttes qui ne finirent qu'à la révolution de 1789 (*).

Nous n'avons pas l'intention de suivre dans tous leurs détails, souvent très-intéressants, les phases de ces luttes où la cité, jalouse de ses libertés, ne cessait d'empiéter sur les droits de l'Abbaye, qui, de son côté, résista avec toute l'énergie qui restait encore à un pouvoir en décadence. Enfin la ville sortit triomphante de la lutte et couronna l'œuvre de sa complète émancipation en se convertissant en masse au luthéranisme pendant la réformation.

Cependant cette longue série de succès éclatants ne fut pas exempte de malheurs et de deuil pour les citoyens de cette petite république. Déjà en 1273, le comte Rodolphe de Habsbourg avait ravagé la vallée pour se venger d'une querelle qu'il avait eue, avec l'évêque de Bâle, dans le diocèse duquel se trouvait Munster. Vingt années après, les habitants de Munster, servant les intérêts de l'empereur Adolphe de Nassau, marchèrent contre Colmar et le seigneur de Ribeaupierre. Arrivés à Wihr, ils forcèrent les caves et s'emparèrent des vins. Les Colmariens, bien qu'assiégés à ce moment, parvinrent à envoyer une vingtaine des leurs au secours de Wihr. Les bourgeois de Munster, atta-

(*) Archives de Munster, consignées dans le *Rothe Buch*. Traité entre la ville et l'abbé Marquart de l'an 1339. — Traité de Flickenstein, de l'an 1549, qui ne fut sanctionné qu'en 1575, par l'arbitrage de Lazare de Schwendi, seigneur du Hohlandsberg.

qués à l'improviste, furent surpris et en partie tués par ceux de Wihr et de Colmar.

En 1354, un incendie qui éclata la veille du dimanche des Rameaux consuma toute la ville, l'abbaye et les deux églises. Dix années plus tard, le 29 septembre 1364, un nouvel incendie détruisit la moitié de la ville. Ce second sinistre éclata à la porte haute dans la maison de Jean Matter.

En 1465, les seigneurs Bock de Stauffenberg, possesseurs du château de Jungholtz, les Hattstadt, les Huss, les Réguisheim, les Stoerr et autres gentilshommes armés, s'en revenaient par la vallée de Munster, chargés du butin qu'ils avaient fait en Lorraine. Les habitants de Munster, pour satisfaire aux engagements qu'ils avaient contractés avec le duc de Lorraine, les attaquèrent. Mais ils succombèrent dans la lutte et perdirent leur drapeau. Le noble Thiébaut Stoerr tomba dans cette rencontre, percé d'une flèche.

L'année suivante, en 1466, pour se venger d'une injure faite à la ville de Turckheim par le comte de Lupfen, les Munstériens assiégèrent et brûlèrent le château de Hoch-Hattstadt.

Depuis le 25 juillet 1582 jusqu'en février 1583, la peste sévit dans la vallée de Munster et notamment dans les localités de Günsbach, Sultzeren et Munster et coûta la vie à plus de 500 personnes.

La Réforme, qui compta dans la vallée de Munster ses plus fermes adhérents, fut introduite dès l'année

1530. Elle y fut d'abord prêchée dans l'église de Mühlbach par les curés Beger et Weil. La ville, de son côté, se lança dans le mouvement avec la conviction la plus ardente à la suite de son abbé Burghart Nagel, qui se maria à l'exemple de Luther, après avoir abjuré publiquement la religion catholique à Mulhouse.

En 1569, pour s'opposer à la réaction catholique, que l'abbé Henri de Jestetten, appuyé des édits de l'empereur Ferdinand I, se flattait de faire prévaloir, les habitants de la ville s'emparèrent de vive force de l'église paroissiale de Saint-Léger, fermée au nouveau culte, en chassèrent les catholiques et y portèrent en triomphe, au son de toutes les cloches, leur pasteur Paul Leckteig, qui fut obligé, séance tenante, d'expliquer à la foule qui remplissait l'enceinte du temple, le vrai sens de l'Evangile.

Pendant la guerre de Trente ans, et surtout après la reddition de la ville de Colmar au général Horn, en 1632, la vallée de Munster fut occupée par trois régiments de cavalerie suédoise (*). Cette soldatesque s'y livra aux excès les plus déplorables. Après le pillage de l'abbaye et de la ville, elle ravit aux paysans tout leur bétail, leur unique ressource ; ce fut pour la vallée une perte immense, que l'on peut évaluer à plus de 100,000 florins.

(*) Ce furent les régiments de Nassau, de Kahlenbach et de Pfüllbusch.

Après le traité de Westphalie, en 1648, par lequel, l'Alsace échut à la couronne de France, et pendant les grandes guerres où cette dernière puissance et l'empire d'Allemagne se disputèrent la possession définitive de cette belle province, la vallée de Munster fut encore, à plusieurs reprises, occupée militairement et réduite à la dernière extrémité par les invasions successives de ses alliés les Lorrains, les Brandebourgeois, et principalement par celles des Français, pendant la campagne de Turenne en 1673 et 1674.

Toutes ces calamités finirent par appauvrir les bons paysans de la vallée de Munster, qui, réduits à un état voisin de la misère, ne supportaient qu'avec peine la domination française, car loin d'apporter aucun remède à leurs souffrances, elle leur avait retiré successivement toutes les libertés et tous les priviléges dont ils jouissaient sous les empereurs d'Allemagne, auxquels d'ailleurs les rattachaient encore des relations amicales et suivies.

Le grand roi promettait toujours et beaucoup à ses nouveaux sujets, mais sans que ses promesses aboutissent à aucun résultat. Si l'on tient compte de cette douloureuse situation, l'on pourra bien pardonner aux habitants de la vallée l'aversion qu'ils éprouvèrent au commencement pour la France, leur nouvelle patrie. Ils voyaient arriver la fin du 17me siècle, grosse de nuages, et ne laissant entrevoir aucune perspective d'un sort meilleur à des hommes

appauvris et dépouillés de leur gloire et de leurs libertés.

Pendant le cours du 18me siècle, la vallée de Munster, grâce à de longues années de paix, parvint enfin à cicatriser les plaies profondes que lui avaient faites les guerres du siècle précédent, et à s'accommoder un peu de la domination française. Les paysans adoptèrent dès l'année 1720 le costume français et s'habillèrent à la façon du siècle de Louis XV; les habitants de la vallée ont conservé jusqu'à ce jour leur costume, bien qu'il ait subi quelques altérations; les anciennes modes tendent cependant à disparaître. Cette transformation fut principalement provoquée par le clergé français, qui déployait une grande pompe et reprenait son antique splendeur. Dom Charles Marchand, qui fut le premier abbé français, prit possession du couvent en 1657. Voulant relever l'abbaye déchue et tombée en ruines, il avait dressé des plans d'après lesquels elle dut être reconstruite à neuf et agrandie considérablement. Cette restauration communiqua une nouvelle vie aux transactions commerciales de la vallée avec le dehors, et les habitants en profitèrent largement. Dom Charles Marchand mourut en 1681. Son successeur, Dom Louis de la Grange, continua son œuvre de rénovation. Déjà les nouveaux bâtiments de l'abbaye s'élevaient dans toute leur splendeur au milieu de vastes et beaux jardins à l'entrée de la ville; on avait reculé les constructions au-delà des

anciens murs d'enceinte, démolis en 1673 par ordre du roi Louis XIV, le palais abbatial, qui devait faire l'ornement de la place publique de la ville, était encore en voie de construction, et son achèvement très-prochain, lorsqu'un cri d'émancipation universelle, parti des bords de la Seine, retentit jusque dans les gorges profondes de Munster, annonçant une ère de liberté : la révolution de 1789 venait d'éclater!

La nouvelle de la prise de la Bastille arriva à Munster le 25 juillet 1789, et y provoqua un soulèvement des habitants de Sondernach, qui se croyaient tout particulièrement lésés dans leurs intérêts par l'exploitation des forêts communales, exploitation qui avait été réglée par un arrêté royal de 1770 et qui dès cette époque, avait suscité des troubles. Ils vinrent à Munster, armés de faulx, de fourches et de gourdins, pour se venger du magistrat, qui avait provoqué l'arrêté fatal de 1770. En l'absence du prêteur royal de Barth, ils tombèrent sur les bourguemestres et les maltraitèrent grièvement. Ce ne fut que grâce à l'intervention de quelques bons citoyens de la ville, que ceux-ci purent se retirer à Colmar. La ville et la vallée furent alors sans administrateurs, et il devint urgent d'y établir un conseil municipal. A cet effet, les députés des villages et ceux de la ville s'assemblèrent à Munster pour confirmer en partie le pacte de leur ancienne union. Les habitants de Sondernach furent les seuls qui ne voulurent pas y accéder ; cela n'empêcha pas que

l'on procéda, sans eux, à l'élection d'une municipalité provisoire, en présence de M. de Wittinghofen, maréchal de camp du roi Louis XVI, qui avait été envoyé pour rétablir l'ordre.

L'époque de la première République et du premier Empire avait fini par rallier complétement les habitants du val de Munster aux intérêts français : la République une et indivisible y avait ses sans-culottes, ses jacobins et ses terroristes, comme le grand Empire y recruta de vaillants soldats, qui versèrent leur sang sur les champs de bataille, et dans les rangs des guerriers de Napoléon Ier, parcoururent en vainqueurs l'Europe entière.

Mais de nouvelles tribulations et des temps d'angoisses étaient réservés aux habitants du val de Munster. Lors de la première invasion, le 4 janvier 1814, dans l'après-midi, un détachement d'infanterie bavaroise, fort de cent cinquante hommes, vint occuper la ville de Munster, le lendemain, la ville recevait du quartier général de l'ennemi établi à Colmar, l'ordre de verser une somme de 30,000 francs. Les autorités eurent l'idée de s'adresser, pour obtenir une réduction, au quartier général russe, qui était à Bâle. Deux citoyens notables furent délégués à cet effet. Ils allèrent trouver à Bâle le grand-duc Constantin qui, de son autorité, réduisit cette contribution de guerre ; mais cela n'empêcha pas les chevau-légers bavarois d'apporter chaque jour l'ordre de fournitures nouvelles à l'autorité municipale qui

siégeait en permanence. Cette dernière avait alors beaucoup de peine à battre monnaie; c'est à cette occasion que l'on vendit les chênes séculaires qui dataient de l'époque des rois mérovingiens, et qui ornaient encore les cimes du Galgenberg et du Mœnchberg: le produit de cette vente couvrit en partie les contributions de guerre.

La seconde invasion, après le désastre de Waterloo, jeta dans le val de Munster des détachements de l'armée autrichienne, cantonnée à Colmar sous les ordres du maréchal de Frimont qui bientôt passa lui-même à Munster, avec une partie de son état-major. On n'eut en général pas beaucoup à se plaindre de ces troupes d'occupation, qui campèrent sur la Pfistermatt, où les habitants furent tenus de leur transporter les vivres, défense ayant été faite aux soldats de circuler en ville.

La restauration fut, pour la vallée de Munster, un temps de gloire et de prospérité. L'industrie des toiles peintes, introduite dès l'année 1775, y avait pris un développement très considérable. Cette industrie et celle de la filature de coton y amenèrent des étrangers, dont le contact avec les gens de la vallée ne contribua pas peu à polir leurs mœurs rudes et primitives. Les habitants, isolés depuis des siècles, surent tirer parti de ces relations qui servaient à la fois leurs intérêts et les initiaient à une civilisation plus avancée.

La révolution de 1830, dont la nouvelle était arrivée

à Munster le dimanche 31 juillet, y fut accueillie avec enthousiasme. Le drapeau tricolore, hissé le lendemain sur la tour de l'ancienne abbaye et sur l'hôtel-de-ville, fut salué au son des cloches et au bruit des pétards lancés par l'artillerie locale; les fleurs de lis des «rois par la grâce de Dieu», qui ornaient le pignon de l'hôtel-de-ville furent arrachées et jetées dans la boue avec le buste du roi Charles X, dont les débris furent piétinés avec fureur par les patriotes. Après cet auto-da-fé de la légitimité, les bourgeois et les nombreux ouvriers de l'endroit parcoururent en colonnes serrées les rues de la ville, musique en tête et chantant des chansons patriotiques, non sans faire de nombreuses haltes dans les cabarets, afin de rafraîchir leurs gosiers désséchés par leurs cris et par une chaleur caniculaire.

Peu de jours après, la garde nationale fut organisée. Les habitants de la vallée déployèrent dans l'accomplissement du service que l'on exigeait d'eux le zèle et l'empressement le plus louable; ils avaient salué avec joie l'avènement de la «meilleure des républiques», inaugurée sous les auspices de Lafayette, et la réalisation si soudaine d'une forme de gouvernement que leurs ancêtres appelaient de tous leurs vœux depuis les temps les plus reculés.

La ville de Munster est la patrie de quelques hommes éminents soit par leurs travaux, soit par leurs talents:

André Lamey (1726—1802) fils d'un tonnelier,

historien distingué et secrétaire intime du prince palatin de Birckenfeld, élève et collaborateur de Schœpflin, auteur de l'*Alsatia diplomatica.* (*)

Le pasteur Lersé, mort en 1808, desservit pendant de longues années la communauté protestante de Munster, où sa mémoire est restée chère. Il est l'auteur d'un traité sur l'éducation des vers-à-soie; il fut professeur à l'école militaire du poëte Pfeffel, de Colmar.

Charles Bartholdi (1762—1846) né à Oberbronn, professeur à l'école centrale de Colmar, habita la ville de Munster depuis 1808. Gendre du pasteur Lersé, attaché comme chimiste à l'établissement de MM. Hartmann, maire de Munster de 1818 à 1830, il exerça une heureuse influence; il fit beaucoup pour les écoles primaires de la localité, dans lesquelles on avait conservé l'ancien système d'instruction biblique. Il est l'auteur d'une notice historique sur la vallée de Munster.

André Hartmann (1743—1837) né à Colmar, établi à Munster depuis 1785 comme fabricant de toiles peintes, fut le premier maire de la ville de Munster, lors de l'inauguration du régime municipal.

Frédéric Hartmann (1772—1862), fils aîné du précédent, grand fabricant de toiles peintes, formé à l'école de son père, dans l'établissement duquel il

(*) Voyez la vie de ce savant. *Elsässiches Taschenbuch*, de 1807, où dans une notice qui respire le patriotisme le plus ardent, le pasteur Lersé de Munster, retrace la vie de son compatriote.

dirigeait surtout les branches du dessin et de la gravure. Il fut député du Haut-Rhin en 1828, chevalier de la légion d'honneur et pair de France sous Louis-Philippe.

Jacques Hartmann (1774—1839), frère du précédent, fut d'abord fabricant de toiles peintes, puis filateur de coton. C'est lui qui, en 1818, introduisit cette branche d'industrie dans le val de Munster, par la fondation d'un établissement qui fut l'un des premiers de ce genre en Alsace ; homme pratique et d'une énergie peu commune. Il mourut sans postérité directe comme son frère aîné.

Henri Hartmann, frère cadet des deux premiers, naquit en 1782 et mourut en 1856. Habile fabricant de toiles peintes, industrie dont il dirigeait la partie technique et chimique ; capitaine des lanciers volontaires en 1815, commandant de la garde nationale en 1830 ; cœur droit et homme bienfaisant, doué d'une grande énergie, il a laissé une mémoire vénérée. C'est le seul des Hartmann qui ait des héritiers de son nom.

Henri Lœwel (1790—1856), chimiste de premier ordre, ancien élève de Chevreul, attaché à l'établissement de Munster depuis 1820, maire de Munster en 1848 sous le gouvernement provisoire; il est le fondateur du nouvel hospice civil de Munster, auquel il légua toute sa fortune.

Henri Lebert (1794—1862), né à Thann, attaché dès son enfance à l'établissement des Hartmann

comme peintre industriel, envoya à l'exposition de 1822 un magnifique tableau de fleurs où se révélait un grand talent et qui fut très-remarqué ; musicien et poëte, ce fut en même temps un homme très laborieux et un collectionneur infatigable de curiosités historiques. Il a écrit un journal très-remarquable où les générations futures pourront puiser des renseignements très-précieux. (Biographie par Louis Spach. *Biographies alsaciennes*, page 445.)

L'abbaye a aussi fourni quelques hommes distingués :

Bobelanus y rédigea au 8[e] siècle la vie de Saint-Germain, abbé de Moustier et de Grandval.

Dom Léopold Durand (1666—1749), fut un habile architecte et un savant mathématicien ; il dirigea la construction des nouveaux bâtiments de l'abbaye dès l'an 1681.

Dom Calmet (1672—1757), fut sous-prieur de l'abbaye de Munster. Il écrivit l'histoire de l'abbaye ; une copie du manuscrit existe à la bibliothèque de Colmar.

Dom Benoît Sinssart (1696—1776), est l'auteur de la défense du dogme catholique relatif à l'éternité des peines de l'enfer, dédié au cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.



XI.

La ville de Munster.

La ville de Munster est située à 19 kilomètres au sud-ouest de Colmar. Aujourd'hui chef-lieu du canton du même nom, elle compte une population de 5,000 habitants. Le canton de Munster comprend les dix communes situées sur le territoire de l'ancienne abbaye, les trois villages de Günsbach, de Griesbach et de Wasserbourg ayant appartenu autrefois au bailliage de Wihr-au-Val, et la petite ville de Soultzbach qui relevait jadis des ducs de Lorraine. Les quatorze communes réunies ont une superficie de 1,748 hectares, avec une population de 17,940 habitants, dont 11,200 luthériens et 6,740 catholiques.

Il y a à Munster deux bonnes auberges : celle de la *Cigogne*, tenue par M. Dietz, avec café et casino, et celle des *Deux Clefs*, tenue par M. Leicht, avec café et beau jardin ; table d'hôte tous les jours à midi, le soir souper à la carte. Ces auberges se trouvent sur

la grande place de la ville. Celle de M. Hummel, *A la Couronne*, est située au haut de la ville.

La position qu'occupe la ville est une des plus belles de la vallée. Elle s'étend au pied du Mœnchberg à l'entrée des deux vallées supérieures, à une altitude de 400 mètres. Elle est baignée par les deux torrents qui s'y jettent et qui, après avoir passé l'un au sud et l'autre au nord de la ville, se réunissent à l'est, formant ainsi un vaste delta composé des alluvions cailloutées qu'ils y ont déposées depuis des siècles. L'air y est très-pur et constamment renouvelé par les courants et par les forêts de sapins qui l'entourent de tous côtés ; les environs surtout sont très-remarquables et méritent une attention particulière ; ils se prêtent à une longue série de promenades agréables et offrent sur tous les points les sites les plus pittoresques et les vues les plus variées.

L'intérieur de la ville, qui se trouve aujourd'hui en pleine voie de remaniement et de rénovation, n'offre pour le moment rien de particulier qui puisse captiver l'attention du visiteur ; les rues et les ruelles mal alignées où, comme à Turckheim, les maisons présentent souvent leurs pignons de face, datent en majeure partie du moyen-âge. Restaurées et repeintes à plusieurs reprises, ces maisons sont en général d'un style difficile à définir ; la plupart d'entre elles sont d'une construction très-modeste. Il y a cependant des ébauches de nouvelles rues tirées au cordeau, avec des constructions de style moderne,

mais en petit nombre. — Que cette vue ne vous décourage pas ! la ville de Munster doit, dans un avenir prochain, s'embellir et se dépouiller de son vieux manteau, pour devenir une jolie petite ville de province, grâce aux soins et à l'énergie déployés par M. Frédéric Hartmann-Sanson, son maire actuel.

En attendant que les plans et les projets nouvellement élaborés soient mis à exécution, nous allons faire notre entrée dans la ville pour en visiter les constructions tant anciennes que modernes et recueillir les souvenirs historiques qui peuvent s'y rattacher. Le promeneur peut encore facilement retrouver les limites de l'ancienne cité libre, qu'entouraient jadis des fossés et un double mur d'enceinte, exécutés d'après les plans adoptés en 1308. Cette enceinte comprenait l'espace situé entre l'église paroissiale et l'ancienne auberge du *Cheval blanc*, et touchait aux points occupés par la maison Steinbrenner et la maison Hummel, qui étaient adossées intérieurement contre les murs. Ces murs touchaient du côté sud aux bâtiments de l'abbaye et longeaient du côté nord la Pfistermatt et la rue du Graben, décrivant dans leur périmètre une espèce de losange; ils étaient flanqués de tours vers la vallée et garantis vers la plaine par la jonction des deux rivières. Les deux portes qui donnaient accès dans la ville et qui furent démolies en 1802, étaient au haut et au bas de la ville; elles communiquaient par une rue principale

qui traversait un groupe compact de maisons. Déjà avant la démolition des murs d'enceinte en 1673, la ville s'était accrue de deux faubourgs, dont l'un, celui du Bircken, fut construit peu à peu par les protestants, hors de la porte supérieure, sur l'emplacement d'une ancienne forêt de bouleaux. Le faubourg qui s'élevait à la porte inférieure, appelé l'Elm (corruption du mot allemand *Allmend*, terre vague), fut principalement construit par les catholiques qui, après les troubles de la Réformation, affectaient de fuir le voisinage des hérétiques pour s'établir sous les fenêtres même de l'abbaye.

Le gros des bâtiments de l'abbaye, qui domine encore les autres maisons du centre de la ville, se reconnaît facilement, malgré les nombreuses mutilations qu'il a subies. Ces bâtiments furent construits de 1681 à 1770, d'après les plans de l'abbé Dom Charles Marchand, par son successeur, l'abbé Dom Louis de Grange et l'architecte Léopold Durand, sur l'emplacement même de l'abbaye primitive, délabrée et tombée en ruines par suite d'incendies et du sac des Suédois. L'ensemble de ces nouvelles constructions formait un vaste carré, entouré de jardins magnifiques, comprenant tout l'espace laissé libre derrière l'église abbatiale. Il se composait d'un rez de chaussée très-élevé, surmonté d'un entre-sol et d'un étage supérieur s'appuyant intérieurement sur une rangée d'arcades construites en pierres de taille et permettant une libre circula-

tion. Le rez-de-chaussée était destiné aux réfectoires et aux cuisines, l'entre-sol aux cellules des moines et l'étage supérieur aux divers besoins de l'économie intérieure, aux logements des abbés et à la bibliothèque. Tous ces bâtiments, reposant sur de vastes caves voûtées, étaient couverts d'une vaste toiture; on y reconnaît facilement le style de caserne adopté par Vauban dans ses forteresses.

Tous les bâtiments de l'abbaye avec leurs dépendances furent vendus par lots en 1793, et les nouveaux propriétaires s'y installèrent chacun à sa convenance, en leur faisant subir les diverses mutilations dont on voit encore les traces. En 1796, une partie de ces bâtiments furent convertis en hôpital pour servir de succursale aux armées de Rhin et Moselle. L'église, construite dans le beau style du quatorzième siècle, servit aux réunions des sans-culottes et des jacobins munstériens et fut enfin vendue et démolie; ses matériaux furent employés pour la construction d'une maison particulière (la maison Christmann-Lucé). Il y eut bien à Munster quelques tentatives pour la conservation de ce vieux monument; mais la population catholique n'ayant pas voulu renoncer à ses droits sur l'église de Saint-Léger en faveur des protestants, qui voulaient y transporter leur culte, le différend ne put se terminer à l'amiable et la démolition fut résolue. Une seule tour fut sauvée, mais il fallut la démolir en 1865 parce qu'elle menaçait ruine. On y avait con-

servé la plus grande cloche du couvent, fondue en 1519 par l'abbé Burgard Nagel et qui, depuis 80 ans, sonnait lors des grandes fêtes et à l'heure de midi. Par le caprice des événements, elle est destinée à prendre place prochainement dans le nouveau temple protestant actuellement en construction.

Pour examiner de plus près les constructions qui restent encore de l'abbaye de Munster, nous commencerons par le palais abbatial, qui forme un des côtés de la place publique ; l'aile gauche de ce bâtiment (maison Eccard) a conservé sa façade primitive ; l'aile droite (maison Henri Hartmann) a été modifiée d'après les vues du propriétaire. Ce bâtiment s'appuyait jadis contre la tour de l'église ; la grande porte cintrée qui se trouve au milieu donne accès dans les dépendances de l'abbaye. Après l'avoir franchie et en suivant la ruelle une vingtaine de pas, on prend à gauche un passage pratiqué dans les bâtiments de l'abbaye même et aboutissant à la grande cour carrée du couvent, qui est en partie enclose de murs fermant des propriétés diverses. Les bâtiments qui l'entourent sont généralement défigurés, ayant été pour la plupart convertis en logements. La partie encore intacte est celle qui appartient à Mme Heitzmann et qui était occupée autrefois par la gendarmerie ; on y voit encore un très-bel escalier construit en pierres de taille. Le bâtiment qui longeait la propriété de M. Henri Hartmann et qui contenait la bibliothèque, a été

démoli en 1844. Le côté Sud, mutilé vers la cour, a conservé sa façade extérieure ; la partie Est, donnant sur l'entrée de la ville, a été le plus maltraitée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. A côté de nombreux logements d'ouvriers, on y a installé une brasserie et une salle de spectacle, servant aussi aux bals publics. Dans cette salle où se trouvait jadis le réfectoire des Bénédictins, on peut encore voir une tribune faisant face à la scène et ornée comme celle-ci de vieux fragments de bois sculpté qui proviennent de l'église abbatiale et méritent d'être vus. La partie du couvent qui se trouve entre l'auberge des Deux Clefs, partie ouverte à la circulation, et la maison Henri Hartmann en est une dépendance actuellement envahie par des basses-cours et des écuries ; elle couvre l'emplacement où se trouvait l'église reconstruite en style gothique, après l'incendie de 1354, par les abbés Rodolphe de Laubgassen et Christophe de Montjustin. Outre des pierres tumulaires et quelques autres ornements, elle renfermait les tombeaux de ces deux illustres prélats.

Les bâtiments de l'abbaye inspectés, revenons sur nos pas et reprenons la ruelle qui conduit en ligne droite du palais abbatial aux dépendances du couvent qui appartiennent aujourd'hui à MM. Hartmann et fils.

Ici l'industrie du tissage s'est emparée du terrain : elle y a élevé de grands et magnifiques bâtiments à étages superposés, destinés à la confection des toiles

de coton. La force de la vapeur se combine à celle de l'eau et met en mouvement tous les rouages. Le bruit cadencé des métiers, le cliquetis des fers et de plusieurs milliers de navettes rompent le silence de ce lieu retiré, fermé à la circulation du public. Ce fracas monotone va expirer contre les vieux murs du cloître, dont l'extrême aile Sud, désignée sous le nom de bâtiment du prélat, est occupée par les bureaux des tissages. De tout ce qui subsiste encore de l'ancienne abbaye de Munster, c'est ce qu'il y a de mieux conservé.

Sortis des dépendances du couvent, nous suivons entre l'Abbatial et la nouvelle église en construction, la ruelle de la Hintergass, qui longeait autrefois les murs d'enceinte jusqu'à la Porte Haute. Cette ruelle, aussi connue sous le nom de Frommgass, aboutit à la rue de Sébastopol. De création récente, elle traverse la Pfistermatt dans toute sa longueur et court vers la grande vallée, en formant un angle droit avec la rue Rapp, qui coupe la prairie transversalement vers la rue du Leimel et contre le Solberg. C'est sur ce vaste emplacement que doit s'élever, dans un avenir très-prochain, la ville moderne de Munster, dont les constructions se grouperont coquettement autour de la gare du chemin de fer et dans le voisinage de la nouvelle maison d'école et des bâtiments des salles d'asile qui se trouvent à notre droite. C'est là que seront établies de belles promenades ornées de squares magnifiques,

ainsi que d'un kiosque élégant et de fontaines aux eaux jaillissantes; là aussi doit s'élever un excellent hôtel, offrant aux voyageurs tout le comfort imaginable, au milieu du magnifique panorama que présentent les deux vallées supérieures.

En nous dirigeant d'ici vers le faubourg du Birken, nous verrons en passant la maison d'école. Commencée en 1852 et inaugurée en 1858, elle doit en grande partie son existence à la libéralité de M. Frédéric Hartmann-Metzger, qui fit don à la ville d'une somme de 125,000 francs. La façade de ce beau bâtiment est tournée vers la ville. Surmontée d'un fronton qui porte une horloge de Schwilgué aux sonneries harmonieuses, elle est flanquée de deux ailes affectées aux écoles supérieures et formant avec le bâtiment principal une vaste cour fermée par une grille, qui longe la nouvelle rue. Cet édifice donne sur la rue de l'Ecole, nouvellement percée et qui débouche dans la grande rue, que nous suivons pour prendre, à notre droite, au bout de quelques minutes, la rue de Hohroth, afin de visiter les anciennes manufactures de toiles peintes de M. Hartmann, converties aujourd'hui en tissages de toiles de coton et en ateliers de blanchissage. Les anciens bâtiments de l'imprimerie sur étoffes se trouvent dans la partie nord-ouest de la ville, dans la section dite le Graben. Ils se composaient autrefois d'une imprimerie à la main, d'une imprimerie au rouleau, d'un atelier de de gravure pour les deux genres d'impression, d'un

atelier de teinture, d'un séchoir et d'un atelier d'apprêtage avec tous les accessoires indispensables à cette branche d'industrie. Fermée en 1857, après avoir occupé constamment quelques milliers d'ouvriers, cette fabrique avait prospéré pendant une série de 80 années; elle avait été fondée vers 1775 par MM. Rigué et Herbster, qui avaient fait dans une maison particulière de la ville leurs premiers essais dans cette branche d'industrie, alors nouvelle. Nous voyons, en 1790, cet établissement devenu la propriété de M. André Hartmann de Colmar, teinturier en rouge de garance et en bleu d'indigo. Cet habile fabricant est généralement reconnu comme le fondateur de l'industrie dans la vallée de Munster. Dès qu'il eut pris la direction du nouvel établissement, il lui imprima un élan tout particulier par la production des indiennes perses haute nouveauté, des dessins Pompadour et des meubles riches et de camayeux imprimés à la main et à la planche plate, dont les dessins, composés avec le goût le plus exquis, rivalisèrent avec tout ce qui se produisait ailleurs dans ce genre relevé de fabrication. Depuis 1790 jusqu'en 1815, époque pendant laquelle M. André Hartmann devint l'unique propriétaire de l'établissement, il ne cessa de l'exploiter avec ses deux fils aînés, Frédéric et Jacques. La maison avait déjà fait fortune alors. En 1818, M. Jacques Hartmann s'étant séparé de la maison de son père, la fabrication des indiennes reçut une impulsion nou-

velle sous la conduite de Henri Hartmann, fils cadet d'André Hartmann, qui, conjointement avec son frère aîné, avait pris la haute direction de l'établissement. Les deux frères mirent à profit les connaissances chimiques de M. Henri Lœwel, qui se distingua dans cette partie par quelques inventions importantes. C'est aussi à partir de ce moment que l'établissement se lança surtout dans la production des hautes nouveautés, consistant en jaconas et en mousselines ouvragées. Remarquables par les beaux dessins de M. Henri Lebert, leurs produits ne cessèrent de rivaliser avec avantage sous le rapport du goût et du fini de l'exécution, avec les produits similaires de tous les établissements d'Alsace, sur les grands marchés de Paris, de Lyon et de Beaucaire.

Après l'inspection de ce quartier de la ville, siége de l'industrie, nous prendrons la rue du Graben, qui nous conduira à la rue de l'Hôpital. Celle-ci débouche sur la grande place publique, à l'angle de de laquelle se trouve l'Hôtel de ville, construit en 1550 par la ville libre impériale, en souvenir de son indépendance conquise sur la suprématie du couvent. Ce bâtiment, dont le pignon est aussi tourné du côté de la rue, est remarquable surtout par la solidité de sa construction; il est orné d'une rangée de croisées étroites, éclairant l'ancienne salle des délibérations du sénat munstérien, devenu aujourd'hui la salle de la mairie. L'aigle impériale napoléonienne, qui est placée au haut du pignon dans un

écusson en pierre de taille, recouvre de ses couleurs éclatantes la vieille aigle à double tête des empereurs d'Allemagne, qui secondèrent l'œuvre de l'émancipation de la cité de Munster.

De la grande place, dirigeons-nous vers l'église paroissiale de Saint-Léger, dont la construction remonte au-delà du 12me siècle. En 1260, l'abbé Gérard adressa une supplique au pape Alexandre IV, pour obtenir que la paroisse de Saint-Léger, qui n'était éloignée de la ville que d'un jet de pierre, fût incorporée à l'abbaye. Cette réunion fut opérée en 1265 par l'évêque de Bâle Henri II. Dévorée par l'incendie de 1354, l'église fut reconstruite dans le cours du 14me siècle, mais ce ne fut qu'en 1590 que la première pierre de la tour actuelle fut posée par Paul Leckteig, pasteur protestant de la commune, en présence du sénat de la ville (*). Agrandie et restaurée vers la fin du 17me siècle, elle sert, depuis 1686, en commun aux deux cultes, catholique et protestant. Agrandie de nouveau et restaurée de fond en comble (1864 - 1866), elle a été affectée définitivement au culte catholique; mais jusqu'à ce que les protestants aient achevé leur nouveau temple, qui lui fera face, ses cloches continuent d'appeler les fidèles des deux cultes aux offices du dimanche.

Au-delà de l'église paroissiale, on passe dans le

(*) Archives de la ville, où se trouve la relation de cette solennité.

faubourg inférieur de la ville, appelé l'Elm. A l'extrémité de ce faubourg, vers le sud, un pont en pierres de taille, jeté sur la rivière de la grande vallée, communique avec la route départementale et forme l'entrée principale de la ville. Avant de le franchir pour quitter la ville, il nous reste à visiter la demeure du maire actuel de Munster, M. Frédéric Hartmann.

Cette maison, d'une architecture très-modeste, fut élevée vers 1780 par l'ancien préteur royal de Barth. La demeure du haut fonctionnaire de l'ancien régime a, depuis lors, conservé le privilége d'offrir l'hospitalité à tous les hommes distingués qui visitèrent la ville de Munster; car M. Jacques Hartmann, qui en devint propriétaire au commencement de ce siècle, s'était imposé l'honneur d'ouvrir sa maison à tous les voyageurs célèbres soit par leur position, soit par leurs talents; d'illustres généraux, de grands orateurs, des évêques, les sommités de l'art musical, compositeurs ou artistes, des poëtes et même l'empereur Napoléon III ont franchi le seuil de cette maison et y ont reçu un accueil sympathique du grand filateur Jacques Hartmann ou de son frère le pair de France qui, après la mort de Jacques Hartmann et au déclin de sa vie, avait fait de cette illustre demeure son séjour habituel. M. Jacques Hartmann, après en avoir agrandi les alentours, l'avait ornée d'un beau parc, où les arbres, les fleurs rares et des arbrisseaux de toutes latitudes semblaient

s'être donné rendez-vous. On y remarquait un beau temple en style byzantin, dédié aux gloires de l'art musical. A l'intérieur, les murs étaient ornés de médaillons peints où étaient inscrits leurs noms. Un piano viennois et toutes sortes d'instruments de musique s'y trouvaient à la disposition des artistes, et plus d'une célébrité de cette époque y avait fait résonner son instrument favori. M. Jacques Hartmann, lui-même, grand admirateur de la musique classique, était de plus un artiste distingué. Il aimait et encourageait les beaux-arts; les pelouses et les bosquets de son parc étaient décorés de belles statues représentant les bergers et les bergères de l'Idylle, les dieux de la Mythologie et les animaux de la Fable; deux lions énormes, sculptés de main de maître, ornaient l'entrée du temple de la musique; sur les pièces d'eau nageaient des cygnes blancs, et des paons étalaient leur plumage doré sur des pelouses verdoyantes et émaillées de fleurs. L'ancien pair de France, en occupant ce charmant séjour, en avait conservé l'ornementation; il avait même agrandi la maison et les dépendances et construit des écuries modèles, ainsi que des serres chaudes très-vastes pour la culture des plantes exotiques. Il avait donné de plus amples proportions au parc, ajouté de nouvelles statues aux anciennes et fait repeindre par des artistes de la capitale le temple dédié aux compositeurs, afin de léguer le tout à son neveu, l'héritier principal de sa fortune. Celui-ci,

plus positif, a fait disparaître cet étalage un peu suranné, pour ne laisser subsister que les beautés de la nature, seules toujours riches et toujours admirables.

Dirigeons-nous maintenant vers la grande filature de MM. Hartmann et fils, qui se trouve à 500 mètres en aval du pont, sur la route départementale.

Ce grand et bel établissement, tel qu'on le voit, sauf quelques annexes modernes, fut fondé en 1818 par M. Jacques Hartmann, second fils du fondateur de l'industrie dans la vallée de Munster. Homme énergique et doté du génie industriel, il dota la vallée d'un établissement qui fut bientôt un des premiers du genre en Alsace. Infatigable dans sa tâche, il ne tarda pas à devenir lui-même un des premiers filateurs de France. Ses produits, recherchés partout, firent échec à ceux de l'Angleterre. Lors de l'exposition de 1834, décoré et honoré de la médaille d'or, il préludait par cette distinction méritée à de nouveaux triomphes, lorsque la mort vint briser sa carrière si bien remplie, le 24 mars 1839.

La filature, dont l'aménagement intérieur primitif consistait en métiers à filer construits en bois, fut renouvelée par M. Jacques Hartmann. Le nouveau matériel composé de métiers montés en fer et en fonte fut construit, d'après un plan conçu par lui, dans ses propres ateliers. Le nombre des broches s'élevait à 65 mille. Tout le mécanisme était mû par deux roues hydrauliques colossales, également montées en fer. Ces roues recevaient les eaux des

deux rivières de la vallée, puisées près de leur confluent et amenées dans un canal qui se divisait en deux branches derrière le bâtiment, et les conduisait sur un système d'aqueducs, monté sur un voûtage très-solide, pour les déverser dans un canal de décharge établi à 12 mètres de profondeur. Ce mouvement hydraulique fut abandonné (1852-1855) par les héritiers de Jacques Hartmann et remplacé par un système de turbines qui exigèrent des travaux d'art gigantesques. Une voie de décharge pour les eaux, d'une profondeur considérable, étant de première nécessité, un nouveau canal fut creusé et voûté pour amener les eaux à une distance de 2 kilomètres en aval du mouvement, et on le fit passer sous le lit même de la rivière de la Fecht. Ce second système, ne donnant pas non plus complètement les résultats qu'on en attendait (il fallait obvier à la déperdition de forces que la sécheresse causait pendant l'été) fut renforcé par une pompe de la force de 300 chevaux, sortie des ateliers de MM. André Kœchlin et Cie de Mulhouse, et qui surpasse tout ce que l'industrie moderne a produit de plus étonnant. Combinée avec l'eau, cette pompe fait marcher l'établissement en toute saison.

L'ensemble des bâtiments de la filature présente du côté de la vallée un front de sept étages superposés avec mansardes, recevant le jour par environ 500 croisées sur les deux faces. L'illumination au gaz de ces bâtiments est d'un effet saisissant, surtout

par une belle nuit d'hiver, lorsque toute la vallée et les montagnes voisines sont couvertes de neige; tout resplendit alors d'une clarté magique et l'on croirait approcher d'un palais des Mille et une Nuits habitée par des fées. Une horloge de Schwilgué orne le milieu de la façade; son timbre argentin, qui se fait entendre à chaque quart-d'heure, annonce la marche du temps au passant, qui contemple avec admiration les œuvres enfantées par le génie de l'industrie. Les autres bâtiments accessoires, consistant en magasins, logements, bureaux et ateliers de construction, sont groupés à distance autour du bâtiment principal et séparés par des cours spacieuses emplantées de platanes; le tout est d'une construction très-forte, car le fondateur, qui visait surtout à la solidité, a employé à profusion la pierre de taille des carrières du grand Hohnack. Le général Foy visita cette filature en 1821; à la vue des travaux déjà exécutés et des plans de ce qui restait à accomplir, il embrassa M. Jacques Hartmann en s'écriant: « Tout cela est digne d'un grand citoyen. » Paroles bien senties, prononcées par un grand citoyen, démocrate sincère, adressées à un homme que recommandaient aussi son génie et ses vertus civiques.

La situation de cette fabrique, à l'entrée de la ville de Munster, est très-belle. Devant elle s'élève le Schwartzenbourg avec la ruine qui le couronne; derrière elle se dresse la montagne du Galgenberg,

au pied de laquelle les eaux réunies des deux rivières de la vallée vont se briser contre les murs solides qui garantissent les terrains de la filature et contre un barrage hérissé de blocs de granit. Un pont jeté sur la rivière sert de communication entre cet établissement et le chemin de Günsbach à Munster. Un autre chemin, aboutissant également à la route départementale, passe devant la façade des bâtiments; un troisième chemin, longeant les rives du canal d'alimentation, communique avec la ville, ainsi qu'avec la maison d'habitation et le parc magnifique du propriétaire, par un pont jeté sur la Fecht.



XII.

Promenade au Schlosswald.

Notre première promenade en partant du centre d'excursions que nous avons établi à Munster, est celle du Schlosswald, qui se fait aisément en une demi-journée. Nous conseillerons aux amateurs d'y consacrer une matinée favorisée d'un beau soleil. A cette partie de plaisir, qui offre bien des beautés naturelles, on peut joindre la visite de la filature Hartmann, où l'on admirera en passant les merveilles de l'industrie.

Après avoir eu le soin préalable de nous munir d'une permission écrite de M. ou de Mme Hartmann, permission que le concierge de la maison se chargera de nous procurer, nous nous dirigerons vers l'Est. Pour aborder le Schlosswald, nous ne prendrons pas le chemin ordinaire, c'est-à-dire la grande route qui s'en détache près du Badische-Hof pour monter par le Himbelgut ; nous suivrons de préférence le chemin qui, près du pont placé à l'entrée de la ville,

passe sous la voûte du chemin de fer pour aller vers la brasserie Klehm et longe, derrière ce bâtiment, la montagne de Dumbühl au-dessous du Pavillon de tir des francs-tireurs Munstériens, dans la direction de l'Est. Ce chemin qui traverse les champs cultivés et domine la ligne ferrée depuis la ville jusqu'au-dessus du Badische-Hof, nous mènera sur tout le parcours à des points de vue charmants sur la vallée. Au-dessus même du Badische-Hof, notre chemin tourne brusquement vers le sud pour aboutir à un petit vallon couvert de prairies et dominé par deux fermes d'un aspect riant. Le sentier descend un peu sur le flanc du Dumbühl et traverse à mi-hauteur cette prairie; puis il gagne le côté droit du vallon, où il longe une haie vive au-dessous de la magnifique forêt du Geisben, faisant suite au Schlosswald, dont vous apercevez devant vous, vers l'Est, le rempart boisé, visible depuis la gare de Munster. Au coin formé par les montagnes du Schlosswald et du Geisben, le sentier tourne vers le Nord pour gagner le flanc nord de la la montagne, qui descend dans la vallée principale, où il aboutit bientôt à la route carrossable. Suivez cette route qui va en montant; elle contourne un parterre en forme de rond-point encadré par des blocs bruts de grès vosgien du Hohnack du plus bel effet et dans lequel les fragments de quartz, roulés par les vagues d'un océan antédiluvien, sont empâtés comme des fruits dans un

gâteau de patisserie. Autour de ce rond-point emplanté de fleurs, vous pourrez admirer la belle végétation du bas Schlosswald. De ce point, le chemin monte directement vers la ferme, où vous arrivez au bout de quelques minutes. Là, vous vous adressez à la première personne qui vous conduira chez M. Jæger, l'économe du Schlosswald, auquel vous remettrez votre permission écrite. Si M. Jæger peut disposer d'une heure, il se fera un plaisir de vous accompagner dans votre tournée ; si un empêchement quelconque ne lui permettait pas de vous servir de cicerone, nous nous chargerons de cet office, suivant notre habitude.

Dans la cour vaste et proprement entretenue où vous venez d'entrer, vous voyez une maison de campagne bâtie en style suisse très-élégant et qui a aussi ses tablettes historiques. D'autres constructions servant de magasins, de granges et d'étables sont à proximité.

Les entours de la maison sont formés par un enfoncement du terrain qui se déploie sur le flanc d'un contrefort du haut Schlosswald. Encadrés par la forêt, ils offrent une prairie qui descend jusqu'au fond de la vallée et que longe la ligne ferrée; on y jouit d'une belle vue sur les montagnes situées de l'autre côté de la vallée, sur le Kalben et sur la propriété de M. Maurer, au Kalbenstein. La partie haute de la prairie, s'élevant en amphithéâtre, est également encadrée par la forêt et figure un

demi-cercle. Vers l'est, une large clairière y est pratiquée pour ménager une vue sur le château, situé à un kilomètre plus haut. Tout le reste de ce vaste enclos est transformé en un jardin anglais où les arbres, les fleurs et les arbustes sont groupés et arrangés avec le goût le plus parfait. Un réseau de chemins et de sentiers tracés dans le gazon moëlleux vous conduit soit dans un bosquet, soit à un lieu de repos d'où la vue plonge sur l'un des beaux sites de la vallée. C'est dans ce réduit délicieux, baigné d'un air embaumé par les fleurs et rafraîchi par les ombres de la soirée, que, pendant la belle saison, le créateur de ce jardin, M. Frédéric Hartmann-Metzger, l'ancien pair de France, accompagné de son épouse, venait chaque soir se reposer de ses fatigues, après avoir consacré la journée à la direction de ses établissements industriels. A plusieurs reprises aussi, surtout pendant la Restauration, ce jardin et la forêt se virent transformés comme par enchantement en une immense salle de fête, où les lanternes chinoises, les lampions et les feux de Bengale semblaient rivaliser pour produire des effets féeriques. La première grande illumination du Schlosswald eut lieu le 2 septembre 1821, en l'honneur du général Foy (*), dont l'éloquence était alors admirée de

(*) Depuis l'année 1796, où il s'était trouvé en garnison à Munster en qualité de capitaine d'artillerie, le futur général Foy était devenu l'ami de la maison Hartmann.

toute la France libérale. Le général Foy arriva à Munster le 30 août. Il venait de Strasbourg et était accompagné de M. Jacques Kœchlin, son collègue à la Chambre, et du célèbre poëte patriotique, M. Ehrenfried Stœber. C'est en l'honneur de ces trois illustrations que la famille Hartmann organisait cette grande fête publique au Schlosswald. La maison de campagne, ce jour là, était toute couverte de fleurs et de guirlandes ; à la nuit elle fut éclairée de lanternes transparentes portant des inscriptions à la gloire du général et de ses compagnons, et subitement inondée de lumière par des feux qu'on avait allumés sur les murs du château de Schwartzenbourg pendant que les héros de la fête et les nombreux invités étaient réunis à un banquet splendide, où se succédaient les discours les plus chaleureux et les toasts les plus patriotiques. Un orchestre choisi, installé au dehors, faisait entendre les plus brillantes symphonies ; les pétards et les fusées éclataient aux acclamations bruyantes d'une foule de spectateurs qui se pressaient dans les cours et aux environs. A ce banquet assistaient deux jeunes gens très-modestes et encore peu connus, dont les noms honorent aujourd'hui l'Alsace : l'un était le poëte Louis Spach, depuis archiviste du Bas-Rhin, historien alsacien très-distingué, l'autre Henri Lebert, peintre industriel de grand mérite, musicien et poëte. C'est là que ces deux hommes, qui ne se connaissaient alors que depuis peu, se lièrent d'une

amitié étroite que la mort seule a pu rompre. M. Louis Spach, inspiré par l'éclat de cette fête, improvisa quelques strophes allemandes adressées au général Foy qui en était le principal héros et auquel le lendemain M. Lebert se chargea de les traduire pendant une excursion à la Schlucht qui termina dignement la fête du Schlosswald. La seconde illumination de la forêt et de la maison, qui ne le céda sous aucun rapport à celle de 1821, eut lieu en 1829 en l'honneur du grand orateur de l'opposition, M. Benjamin Constant, qui à plusieurs reprises visita la ville de Munster, ainsi que ses amis les fils Hartmann. L'aîné, le futur pair de France, était devenu son collègue dans cette chambre où la voix du général Foy, mort depuis quatre ans, était remplacée par celle du héros de cette seconde fête. Les énergiques manifestations libérales de cette époque aboutirent à la révolution de 1830; depuis lors le Schlosswald n'a plus vu de fêtes aussi brillantes, car celui qui en était le principal organisateur, M. F. Hartmann, était arrivé lui-même aux honneurs de la représentation auxquels il aspirait depuis dix ans et qu'il conserva pendant tout le règne de Louis-Philippe. Arrivé à un âge avancé, il avait depuis 1848 renoncé aux orages de la vie politique et ne recherchait que la tranquillité. N'a-t-il pas dû souvent, dans ses promenades dans ces lieux charmants, penser aux beaux jours des temps passés et voir surgir devant ses yeux les images de ses

hôtes illustres, qui tous l'avaient précédé au tombeau. N'a-t-il pas dû souvent se dire tout bas, en songeant aux vicissitudes des choses humaines : « Rien n'est stable ici-bas, Vanité, tout est Vanité, rien que Vanité ! » . . . .

Plusieurs chemins, partant de la maison de campagne, conduisent vers la ruine du château. La route carrossable qui monte jusqu'au point culminant, aboutit à la place Napoléon; bien qu'un peu longue, c'est toujours celle qu'on préfère; elle offre de beaux points de vue sur la vallée et touche à chaque instant aux plus belles parties de la forêt. Chemin faisant on respire avec délices un air embaumé et on admire les beaux arbres qui bordent les deux côtés de la route. Là se trouvent toutes les essences forestières, et les conifères d'une belle venue, avec leurs longues branches garnies de mousses grises, captiveront surtout votre attention.

Le sentier direct, qui s'élève en zig-zag et croise en plusieurs points la route, longe en quelque sorte une clairière qui nous ménage une vue sur la ruine. Il ne laisse pas d'avoir un charme particulier pour un bon marcheur; mais il est raide et un peu pénible. Nous suivrons donc de préférence le chemin très-agréable qui part du même point que le sentier, mais s'en détache après une trentaine de pas pour longer une belle rangée de mélèzes, plantés au-dessus d'un ravin qui se prolonge à l'Est de la maison vers la forêt, au-dessus de la grande cabane. Ce chemin vous

conduit au bout de quelques minutes à travers la forêt qui, de ce côté, est d'une vigueur extraordinaire et affecte une certaine sévérité (caractère des forêts exposées au nord de la vallée.) Le sapin noir et le hêtre y dominent sur les autres essences; leurs troncs élancés et leurs couronnes touffues semblent être les soutiens de voûte d'un temple immense; l'épais feuillage intercepte en partie les rayons solaires et forme une espèce de crépuscule qui vous rappelle le demi-jour des antiques cathédrales. Le silence qui règne dans ces solitudes n'est interrompu que par le chant de la mésange qui prend ses joyeux ébats.

Après un demi-kilomètre de marche, en montant insensiblement, vous arriverez au milieu d'un groupe d'arbres majestueux, abritant une station construite en forme de balcon et encadrée de blocs de rochers formant balustrade. Ce balcon rustique, appelé *Place de Caroline*, en l'honneur de la mère du propriétaire, est adossé au pan de la montagne qui fait face à la vallée extérieure et qui descend à pic depuis le château sur une étendue de 100 mètres. Des bancs placés en ce lieu de repos vous engagent à vous asseoir un moment et à contempler le beau panorama qui se déroule sous vos yeux et qui embrasse toute la contrée depuis le Schlosswald jusqu'au château de Plixbourg, paysage ravissant et qui offre le pendant de celui qu'on a sur ce dernier château vu du côté opposé. Si vous voyez tout cela

par une belle matinée de printemps, tout est frais et vivant; et les contrastes de la lumière et de l'ombre dans ce grand tableau naturel sont saisissants. Dominant à 100 mètres la base orientale de la montagne, vous voyez à vos pieds une masse de groupes d'arbres parmi lesquels vous remarquez surtout les jeunes sapins en forme de flèches élancées. Le chant des oiseaux, avec l'infinie variété de leur ramage, offre un attrait tout particulier: vous entendez le merle, le pinson et la grive qui semblent se disputer la couronne décernée au chantre le plus harmonieux; à leur gazouillement se mêlent les notes railleuses du geai vagabond et le cri de l'invisible coucou.

La route de la vallée, qui allait droit devant vous vers Colmar, a été rejetée vers la gauche et remplacée par la ligne du chemin de fer. Vous voyez le monstre flamboyant arriver depuis Soultzbach; il s'arrête pour repartir de la gare de Gunsbach; le roulement sourd de ces wagons arrive jusqu'à vous comme l'écho d'un tonnerre lointain et va se perdre un instant après derrière la montagne. Après une halte d'un quart-d'heure que l'on pourrait consacrer à un petit déjeûner (il est bon de se munir de quelques provisions quand on part de Munster), nous reprenons notre chemin qui, de ce point, fait volte-face pour aller vers le côté de la vallée, c'est-à-dire vers l'ouest, et s'élève toujours sous le château, dont on voit déjà les débris joncher le sol moussu de la forêt.

Après un quart-d'heure de marche, on débouche sur un rond-point entouré d'une haie vive, dont le centre est occupé par un superbe platane. Ce rond-point domine la clairière tracée dans la forêt (dont nous avons déjà fait mention), et par conséquent la maison de campagne ainsi qu'une partie du jardin anglais. Nous sommes ici à 520 mètres d'altitude, et nous avons devant nous tout le panorama de la petite vallée (reproduit par une magnifique photographie de M. Braun de Dornach.)

Vous voyez au premier plan la grande filature Hartmann; derrière elle la ville de Munster et toute la petite vallée jusqu'à Stosswihr avec la filature Fritz Kœchlin; au fond, derrière ce village, vous apercevez l'église avec sa tour élancée, puis au-dessus la dépendance de Sultzeren, le hameau du Eck, dont ses maisons blanches sont entourées d'arbres verts formant les groupes les plus gracieux. Vous découvrez aussi les Hautes Vosges à votre gauche, le Hohneck, la Schlucht, le Wurtzelstein, le Montabey, dont vous distinguez les chalets, et le Fanet jusqu'au Riesberg, qui occupe la droite de ce grand tableau.

En vous tournant de nouveau vers l'est, vous apercevrez la ruine du Schwarzenbourg qui occupe, à une distance de trente pas, le sommet d'une roche granitique, mise à nu par la main de l'homme. L'ensemble de ce château ne présente plus qu'un amas confus de moëllons; on distingue cependant encore

les bases de deux tours rondes, en avant d'un mur situé plus haut, qui est écroulé. Ce mur est percé d'une porte cintrée très-basse, qui, à l'extrémité d'un sentier couvert de débris, donne accès dans ce manoir de la féodalité. A l'intérieur, les arbres, les ronces et les broussailles se sont partagé le terrain et y règnent en maîtres. Vers l'est, là où la muraille est soudée à la roche qui descend à pic à une profondeur de 100 mètres, se trouve un point où l'on peut escalader le mur écroulé, mais en usant d'une prudence extrême. Ce mur semble avoir soutenu le plancher d'un second étage. Arrivé sur le haut et en regardant vers l'Ouest, on voit dans un coin à gauche une fenêtre ogivale et quelques traces d'une fresque représentant les formes indécises d'une vierge et d'un ange et provenant des débris de la chapelle du château. De cette hauteur on domine l'avant-plan du château, qui descend à une profondeur considérable. Je conseillerai aux touristes de ne pas trop s'approcher du bord de la muraille, car tout menace ruine et vous pourriez rouler dans l'abîme. Reprenez avec précaution le chemin par lequel vous êtes venu et opérez lentement la descente (qui offre plus de danger que la montée), en vous laissant glisser sur le ventre et en vous cramponnant solidement aux pierres qui font saillie dans le mur. Pour sortir du château, il y a un autre chemin qui descend sur le mur extérieur, vers le nord-ouest.

Nous allons raconter brièvement les faits histo-

riques qui se rattachent à ce château et qui n'ont d'ailleurs que peu d'importance dans les annales de notre Alsace.

Pendant le fameux interrègne des Hohenstauffen et des Habsbourg, l'empire d'Allemagne étant livré à l'arnachie et ne connaissant plus que le droit du plus fort, un des plus dignes représentants de ces temps où la naissance donnait le privilége de piller impunément, le sire de Gerolseck, voulant acquérir des domaines aux dépens d'autrui, s'avisa d'attaquer les dépendances de l'abbaye de Munster, et de lui enlever une partie de territoire qu'elle tenait des rois mérovingiens. Posté sur une montagne aux porte du couvent, il la déclara sa propriété, avec jouissance des droits de chasse dans les forêts et de pêche dans les eaux de la Fecht, ajoutant que si le Père abbé avait des réclamations à élever, il vînt les soutenir. Pour assurer cet acte de spoliation, il se bâtit un château-fort, espèce de retraite de bête fauve, épiant le moment de se déclarer au lieu et place de l'abbé, seigneur de la vallée toute entière en prenant la qualité de comte du val de Saint-Grégoire, ou toute autre marquant son indépendance. Et c'est ainsi que cette spoliation, consommée au détriment de l'abbaye de Munster, fut maintenue en dépit des réclamations énergiques et réitérées de l'abbé, grâce surtout à la prescription, par laquelle le droit de propriété échut définitivement au comte.

Trente années plus tard, en 1293, l'évêque de

Bâle fit enfermer dans un cachot de ce même château, du consentement du seigneur, le vaillant prévôt de Colmar, Walther Rœsselmann, qui, dans le soulèvement général de l'Alsace, avait pris parti pour le malheureux empereur Adolphe de Nassau, tué à la bataille de Gœllheim. Rœsselmann s'enfuyait du côté de Rouffach lorsqu'il fut fait prisonnier par les troupes de l'évêque. Conduit au château comme perturbateur de la paix publique, il y mourut après une longue captivité. Le château, après être resté pendant de longues années la propriété des Gerolseck, changea de maîtres à plusieurs reprises et devint, en 1402, la propriété d'un noble nommé Beger de Geisbolsheim, qui le fit restaurer et agrandir à grands frais. Le chroniqueur de Rouffach, Materne Berler, déclare avoir vu, dans la chapelle du château de Schwartzenbourg, une pierre tumulaire avec une inscription latine relatant cet événement, ainsi que le trépas de ce chevalier.

Après la guerre de Trente ans, l'Alsace, devenue province française, ceux de ses domaines qui appartenaient à des nobles allemands émigrés servirent à doter les serviteurs du grand roi. C'est ainsi que la propriété du Schwartzenbourg passa entre les mains de deux bourgeois nommés Pierre Schœr ou Stœr et Gaulthier, tous deux délégués au Conseil souverain d'Alsace. Leur successeur étant mort sans laisser d'héritiers directs, l'abbaye de Munster parvint, en 1725, moyennant achat, à recouvrer ses

droits de propriétaire, dont elle avait été spoliée cinq siècles auparavant.

En 1793, le Schwartzenbourg fut vendu comme propriété nationale. Un bourgeois de Munster, M. Jean Schott, républicain sincère, devint l'acquéreur d'une grande partie de ce domaine. Au commencement de ce siècle, M. Frédéric Hartmann-Metzger l'acheta et convertit toute la forêt en un parc immense. Durant soixante années consécutives, cet amateur de la nature ne cessa de consacrer de grandes sommes à l'entretien de cette belle propriété, qu'il dota de nouvelles créations. Après l'avoir constamment embellie, il la légua, en 1862, à son neveu, M. Frédéric Hartmann-Sanson, maire actuel de la ville de Munster, qui depuis lors y a opéré de notables changements.

M. Henri Lebert a composé, il y a quarante ans, un vaste dessin des ruines du château de Schwartzenbourg, dessin que M. J. Rothmuller a reproduit dans une charmante lithographie publiée dans son Musée pittoresque de l'Alsace, et dont tout récemment M. Braun de Dornach a donné une magnifique photographie.

Les abords du château de Schwartzenbourg sont d'une beauté classique : un gazon fin, émaillé de fleurs, tapisse du côté du couchant, la base du rocher qui porte les ruines et que revêtent des plantes grimpantes entrelacées en tous sens. Vers la droite il est facile de reconnaître que l'on a creusé et enlevé

une partie de la montagne pour mettre en relief la roche couverte de terre ; ces excavations ont produit un ravin assez profond qui se voit encore aujourd'hui ; il est couvert d'une mousse très-épaisse de couleur olivâtre ; de beaux sapins de Lore et de sveltes bouleaux s'y dressent, encadrant de leur verte ramure les murs gris de la ruine. Un sentier très-coquet donne accès dans un enclos composé de champs, de vignes et de prairies. La base du ravin est converte d'énormes fragments de murs, qui se sont détachés du haut des tours rondes du château et ont roulé jusqu'en bas. Ces débris, que retient encore un ciment indestructible, sont dispersés sur un épais tapis de pervenches qui couvre la terre.

Le lierre, qui prend facilement racine dans ces blocs, les a tapissés d'une couche épaisse de feuilles d'un vert sombre et luisant ; on dirait que la nature s'est efforcée de couvrir d'un manteau de deuil ces pierres humides, contre lesquelles sont venus expirer les plaintes et les soupirs du malheureux Rœsselmann pendant sa longue captivité.

La légende populaire, qui retient toujours quelques traces du passé, a conservé un vague souvenir de la captivité de Rœsselmann enfermé dans le *Schwartzenthurm*. Elle a fait de ce nom *Pfaffenthurm*, qui signifie le lieu où l'on enfermait anciennement les moines récalcitrants du couvent. Un moine pécheur transformé par un charme quelconque en hibou monstrueux, rôderait nuitamment autour du Pfaffenthurm en at-

11

tendant qu'une jeune fille vierge vienne, par un baiser innocent, le délivrer de cette laide métamorphose (*). La dame blanche du Schwartzenbourg a été vue souvent, faisant ses rondes nocturnes autour du vieux château et condamnée à cette course éternelle pour une faute de jeunesse.

En revenant vers le rond-point à proximité du château vers le bord de la montagne, tâchons de découvrir, à notre gauche, un petit sentier caché par les broussailles et descendant à travers la forêt, pour gagner en quelques minutes la grande route du Schlosswald qui, de ce point, touche à la hauteur et longe le bord supérieur du ravin. Elle contourne le château et, tournant brusquement vers le couchant, vous conduit tout droit à la place Napoléon. La montagne, qui déploie ici une sorte de plateau, est aussi convertie en jardin anglais; vous ferez bien de de vous arrêter un instant dans cet endroit, car c'est l'un des plus charmants du Schlosswald. On y respire l'air le plus pur et on a devant soi les belles forêts de Griesbach, garnissant les hauteurs du village que l'on aperçoit au fond de la vallée. La place Napoléon, entourée d'arbres magnifiques, se trouve à l'issue d'une allée de ce jardin, faisant face à la vallée extérieure. Plusieurs chemins convergent à ce point culminant du Schlosswald. Garni de fauteuils rustiques pour la commodité du visiteur, cet endroit

(*) *Elsässisches Sagenbuch* par Aug. Stœber, page 60.

est plutôt une terrasse qu'une place. Il domine toute la vallée extérieure et vous voyez se dérouler sous vos yeux un des plus magnifiques panoramas de la vallée de Munster. Au premier plan vous apercevez les villages de Griesbach, de Wihr-au-Val, de Walbach et de vastes prairies couvertes d'arbres que sillonne la rivière de la Fecht; l'arrière-plan est occupé par les châteaux du Hohlandsberg et du Plixbourg couronnant les montagnes boisées, et par la ville de Turckheim que domine le vignoble. Dans le lointain vous découvrez les contours vagues et vaporeux du la Forêt-Noire, les bords du Rhin et la plaine de l'Alsace où, par un temps propice, vous voyez fuir une traînée de vapeur blanchâtre à peine visible: c'est la locomotive qui file d'une extrémité du pays à l'autre. Ce tableau est d'un effet splendide, surtout par un beau soir d'été, quand le soleil descend derrière vous vers les hauteurs du Tanet.

La place Napoléon tire son nom d'un cheval qui avait appartenu au grand empereur et que M. Hartmann, qui en était devenu l'acquéreur après les Cent Jours, y fit enterrer. Ce culte des chevaux ayant appartenu à des hommes historiques était le faible de M. Hartmann, qui devint successivement possesseur du cheval de bataille du général Rapp, son ami d'enfance, et d'un cheval blanc du général Foy; il le monta pendant plusieurs années et le fit empailler pour le conserver au Schlosswald, en souvenir de son ancien ami qu'il y avait fêté en 1821.

De la place Napoléon, un sentier qui se dirige vers la hauteur en contournant la belle vallée de Griesbach, vous conduit en une heure à Soultzbach, où vous pourriez arriver à temps pour le dîner. Mais nous ne pouvons qu'indiquer cette charmante partie, nous réservant le plaisir de vous conduire de ce même point sur la hauteur par la forêt du Geisben, afin de déboucher sur le sommet de la montagne du Dumbühl, pour revenir à Munster par la vallée d'Eschbach. Ce chemin s'ouvre sur le côté droit du fond de la place Napoléon et vous mène d'abord à un taillis de chênes, qui couvre la partie haute de la montagne pour se prolonger le long du versant nord ; puis il traverse la magnifique forêt de sapins noirs du Geisben et débouche au haut d'une prairie, près de la ferme de Jean Jedelé. Si maintenant une petite collation composée de beurre exquis, de miel, de lait et arrosée d'un bon verre de vin ou d'excellent kirsch pouvait vous tenter, je vous engage à entrer au chalet. Vous recevrez l'accueil le plus cordial de ses habitants qui, dans leur franchise et leur simplicité, présentent le type le plus pur des paysans de la vallée. La vue en ce point est encore charmante ; elle embrasse les montagnes qui ferment la vallée derrière Munster vers l'ouest. Vous descendez alors vers le Dumbühlkopf, en le contournant vers la gauche par un sentier rocailleux qui domine la belle vallée d'Eschbach et s'ouvre dans le voisinage de la ville. Cette vallée latérale, une des

plus pittoresques du territoire de l'ancienne abbaye, descend des hauteurs boisées en deçà du village de Wasserbourg, où vous arrivez également par un sentier qui, de la ferme, aboutit près du château de même nom et passe à travers les forêts de sapins.

Chemin faisant, votre œil plonge dans le village d'Eschbach, dont la population est essentiellement agricole. Aucune industrie n'y a encore pénétré, l'on n'y trouve que le métier à bras d'un tisserand qui y exerce son humble profession; nul bruit ne trouble ici le silence pendant les journées d'été où tous les bras valides sont employés aux travaux des champs, si ce n'est le chant du coq entouré de ses poules. Les pentes raides des montagnes qui bordent le vallon sont couvertes de maisons rustiques entourées de jardins potagers et de champs; tout y respire la paix et le bonheur. Sur les versants à l'est du Solberg, qui plongent avec leurs ravins couverts de jeunes taillis, vous voyez une des dépendances d'Eschbach: c'est le hameau du Erschlitt, où se sont établies quelques familles romanes, parlant le patois des Vosges, contraste singulier dans cette vallée où l'on ne parle que l'allemand alsacien.

Le chemin de descente, que nous suivons lentement, nous offre un peu plus bas une vue saisissante sur la ville de Munster. A notre droite nous voyons les hauteurs du Dumbühl, converties en champs fertiles où les habitants d'Eschbach, grâce à des soins exceptionnels, peuvent cultiver les céréales. Un

autre chemin qui, depuis le village, longe le versant de la montagne, est complétement ombragé par les arbres fruitiers qui le bordent ; nous le recommandons aux touristes. Descendant insensiblement vers le fond de la vallée, il vous permet de vous orienter facilement pour trouver les autres chemins qui vous mènent soit de ce côté, soit de l'autre, vers la ville que vous voyez toujours devant vous vers le nord ; vous y arriverez bientôt, satisfait de cette belle promenade qui ne vous aura pas coûté trop de fatigue.



XIII.

Promenade à Günsbach

Par le Galgenberg, pour revenir à Munster par le chemin de grande communication.

Notre seconde promenade comprendra les montagnes situées en avant de Munster, exposées au midi et faisant face au Schlosswald. Ces montagnes sont occupées en majeure partie dans leurs parties basses par un vignoble où l'on récolte d'assez bons vins; leurs sommets sont boisés, mais leur ensemble présente un caractère aride, et elles sont privées de cette végétation luxuriante qui distingue les montagnes du côté opposé; ces dernières sont en effet couvertes de magnifiques forêts et leur flore est composée d'autres éléments que de ce côté-ci.

Nous abordons ces montagnes par le Galgenberg; le chemin qui nous y conduira depuis la ville passe à côté de l'église Saint-Léger, pour franchir un pont en pierre de taille connu sous le nom de *Huenlesbruck*. Au-delà du pont le chemin passe

devant le vieux cimetière pour aller tout droit vers l'est et plus loin longe le nouveau cimetière, situé à l'entrée de la vallée du *Haidenbach*. Là nous franchissons le *Kappelbæchlein*, petit filet d'eau qui en débouche. En suivant pendant un instant la rive gauche de ce ruisseau, nous arrivons par un sentier rocailleux à la base du *Galgenberg*. Cette montagne doit son nom à l'instrument de supplice qui y avait été placé après l'occupation française, lorsque la potence fut substituée aux supplices du glaive et du bûcher, usités dans la vieille cité impériale. Au bout d'une petite marche, nous nous trouvons sur un mamelon couvert de bruyères et raviné par d'anciennes carrières de granit : c'est là qu'avait été dressé le sinistre engin. Nous possédons une relation de la solennité qui en accompagna la pose. C'était le 20 juin 1660. Il fut élevé en présence des deux prévôts de la ville, Zacharie Müller et Balthasar Schneider, des conseillers, du greffier et de trente bourgeois armés, précédés d'une bannière déployée. Le premier clou y fut enfoncé par Thiébaut Herzog, au nom du prévôt régnant; les autres clous, destinés à attacher le reste de la charpente, furent enfoncés par les charpentiers. *Fiat justitia, pereat mundus*, ajoute le témoin oculaire de cette solennité, le pasteur Jean Scheurer, à la relation duquel nous avons emprunté la citation ci-dessus, qui se trouve en marge dans son registre d'état civil.

A partir de ce point de sinistre mémoire, le chemin

un peu raide s'élève vers la hauteur à travers des roches granitiques, en longeant des champs coquets enclos de murs grossiers et des plantations de vignes, Il se dirige ensuite vers le nord-est en montant doucement pour gagner, après un parcours d'un kilomètre, un beau champ cultivé où s'élèvent des noyers de la plus belle venue. Ce champ s'étend au pied d'une montagne et au-dessous de la forêt qui couronne les hauteurs de la vallée du Kalben. Le chemin descend ensuite en pente douce vers les fermes du Kalbach dépendant de la commune de Munster et masquées par une véritable forêt de cerisiers qui les voile entièrement. Le kirsch du Kalben est d'une qualité exquise. Pour le goûter, vous n'avez qu'à entrer chez le fermier Koch qui, le dimanche surtout, reçoit force visiteurs auxquels il débite de bon vin, du pain, du miel, des fruits, etc. ; souvent on vient à la ferme pour y faire une partie de quilles.

Le *Kalbach* est un de ces coquets et gracieux vallons latéraux qui débouchent dans la vallée principale avec leurs prairies humides. Dominé du côté droit par une forêt, il offre, avec tous leurs accidents, de charmantes prairies et des sites admirables ; du côté gauche, avec ses champs et ses vignes, il a l'air d'une petite oasis jetée au milieu de montagnes aux versants arides couverts de rochers et de bruyères. Rien de beau comme ce vallon au commencement du printemps, quand les cerisiers et l'épine du prunelier ont repris leur blanche parure ; on

dirait une avalanche de fleurs. La prairie surtout est admirable, elle présente un tapis du vert le plus pur, émaillé de fleurs les plus variées; le cresson sauvage y déploie ses calices d'un lilas tendre, auxquels se marient les corolles dorées du souci et les fleurs jaunes de la primevère. On y entend le bourdonnement de myriades d'insectes et surtout des abeilles, qui y vont butiner; on y voit tourbillonner des essaims de papillons blancs et jaunes, pendant que le merle chante dans les bois et que l'alouette, voletant au-dessus des champs cultivés, lance ses notes joyeuses.

A partir du Kalbach, le chemin suit les sinuosités des montagnes et passe en général à travers de jeunes taillis, plantés sur ces versants que brûle le soleil ardent de l'été. Tantôt il entre dans un beau vallon au fond verdoyant, arrosé par des sources limpides; tantôt il passe sur des rochers hérissés de ronces et d'églantiers, pour s'avancer vers la vallée principale, offrant à chaque tournant des surprises nouvelles. Ce sont surtout les effets d'un beau mois d'octobre que nous voudrions vous faire admirer; alors les arbres du Schlosswald ont encore conservé leur feuillage où toutes les nuances du jaune et du rouge contrastent avec le vert foncé des sapins; alors les prairies qui s'étendent au fond de la vallée sont couvertes de nombreux troupeaux paissant, et le tintement des clochettes arrive jusqu'à vous ; et quand vous verrez, par un beau soleil couchant, ce

magnifique tableau inondé de lumière entremêlée d'ombres, vous vous écrierez avec moi : « Oui ! la vallée de Munster est belle ! belle jusque dans ses moindres détails ! »

Le chemin, qui descend en pente douce, a bientôt gagné les terrains cultivés situés au-dessus de Günsbach. Vous entrez dans ce village par le côté ouest, non loin de l'église, devant laquelle vous passez pour arriver à la nouvelle chaussée qui communique avec la gare. Günsbach en lui-même n'offre rien de remarquable, si ce n'est le bâtiment de la mairie, construit dans le même style que celui de Munster. La population, qui est très-laborieuse, est entièrement adonnée à la culture de la vigne ; les coteaux qui environnent le village en sont couverts. La qualité du vin qu'on y récolte n'est pas trop mauvaise et les vignerons günsbachois aiment à relever les mérites alcooliques de leurs crûs du *Neuberg* et du *Schorri*.

Pour retourner à Munster, nous prenons le chemin ordinaire, c'est-à-dire en longeant la base des montagnes que nous venons de parcourir pour aller à Günsbach. Ce chemin, en très-bon état, a été nouvellement restauré à titre de grande communication entre Munster et Beblenheim. Après avoir quitté Günsbach il passe à travers les jardins potagers et les champs situés à gauche ; à droite il longe des vignobles, puis d'un côté des prairies et de l'autre une pente de rochers escarpés couverte de broussailles et de plantes odorantes, parmi lesquelles on distingue surtout la

majorlaine et le romarin sauvage. Nous arrivons ensuite au moulin de M. Ruhland, ancien maire de Munster. A notre droite se trouve un petit vallon d'où s'échappe un ruisseau limpide; ce ruisseau et le chêne séculaire du *Haag* dont il baigne le tronc vermoulu, qu'ont rongé les chenilles voraces du *Bombyx cossus*, formaient autrefois la ligne de démarcation du territoire de l'abbaye, qui allait d'ici directement à travers le Haag vers Griesbach, en longeant la base orientale du Schlosswald. A partir du vieux chêne du Haag (*) le chemin monte sensiblement le long d'un ravin, à la base duquel s'étendent des prairies à travers lesquelles la Fecht roule ses eaux bruyantes. A notre droite nous voyons des champs et le vignoble munstérien du *Kleebach*, qui garnit les pentes douces des montagnes situées en-deçà du Kalbach, et au bas desquelles passe le chemin. Nous arrivons, après une promenade d'un kilomètre, à l'embouchure de la vallée du Kalbach, dont nous apercevons les fermes à moitié cachées par les arbres, et que nous avons visitées à l'aller. Les nombreuses sources du vallon se sont réunies en ce point et forment un petit ruisseau qui passe sous un pont voûté et va se jeter dans la Fecht; le bas-fond où coule ce ruisseau est occupé par une prairie marécageuse, qui porte le nom de *Trou des cerfs* (Hirtzenloch). C'est par ce passage, formant une gorge qui

(*) Le chêne du Haag a disparu depuis quelques années.

donne accès dans les bois touffus du Hohrothberg et du Kohlenrunn, que sans doute s'échappaient les cerfs après avoir traversé les eaux de la Fecht pour se dérober aux meutes acharnées du sire de Schwartzenbourg ou de son voisin le sire de Giersbourg, qui aimaient à traquer ces nobles ruminants, disparus complétement de la vallée depuis 80 ans.

Le *Kalbenstein*, qui touche au Hirtzenloch, est la base rocheuse du *Zellenberg*, vignoble des Munstériens, sur laquelle nous continuons notre chemin. Cette espèce de promontoire de granit avançant dans les prairies est baigné par les eaux de la Fecht; on lui a plaisamment donné le nom de *Gibraltar*. M. Maurer, digne enfant de la vallée, a transformé ce rocher en un magnifique jardin où il cultive des légumes et des fruits qui réussissent admirablement, grâce à l'heureuse exposition du lieu et à l'excellente terre qui remplit les crevasses et garnit les contours de la roche. Une petite auberge, bâtie par le propriétaire et coquettement perchée sur le point culminant, vous invite à prendre un petit goûter frugal arrosé d'un verre de bière ou de bon vin du pays ; une promenade dans le jardin ne manque pas d'attraits et M. Maurer se fera un plaisir de vous indiquer l'endroit où se trouvait jadis le fauteuil ou la chaise de l'empereur Barberousse. Ce souverain, au dire de la légende, voulut un jour visiter la vallée. Ayant passé à Turckheim, à Wihr-au-Val et à Günsbach, il monta la côte jusqu'au voisinage de l'abbaye ; là il s'assit

un instant sur un rocher du Kalbenstein qui, par une excavation naturelle, formait une espèce de chaise, et s'en retourna sans aller plus loin, sans visiter les Munstériens ni l'abbé du couvent. Il est digne de remarque qu'un enclos situé dans le voisinage a conservé le nom de *Kaisersmatt* (prairie de l'empereur).

De la propriété de M. Maurer, nous atteignons bientôt la pente du rocher du *Gieshübel*, sur lequel passe le chemin, derrière la grande filature de MM. Hartmann. Situé sur le versant sud du Galgenberg, le rocher du Gieshübel a été converti en carrières. Il fournit d'excellents moëllons en granit à ses propriétaires, qui l'ont déjà fortement entamé.

Un écho très-distinct répondra à votre voix du côté opposé, surtout pendant le silence de la nuit. Un moment après, nous aurons atteint le Kappelbæchlein, qui coule à la base occidentale de la montagne; ç'a été là le point de départ de notre promenade qui formerait, projetée sur un plan, un parfait ovale un peu allongé.

Une autre petite course dans la même direction nous est encore réservée pour le lendemain. Mais jusque-là nous allons prendre congé du lecteur.



XIV.

Promenade à Haslen

par la vallée du Heidenbach.

Notre promenade d'aujourd'hui comprendra le groupe des montagnes que nous avons parcourues hier, c'est-à-dire la partie exposée au midi aux environs de la ville. Nous prenons, comme hier, le chemin de Günsbach et nous franchissons le pont du Huenlesbruck ; mais cette fois nous nous arrêterons un moment au cimetière où, depuis deux ans, on a cessé les inhumations. Il est quelquefois d'un effet salutaire de visiter les lieux où l'humanité fait sa dernière étape, ne fût-ce que pour se recueillir un instant ou pour se représenter plus vivement la fin de toutes choses et le moment fatal où l'on entrera dans l'éternité. Souvent aussi un cimetière, avec ses monuments funèbres, peut nous donner une idée des sentiments artistiques et religieux d'une localité. Rien, en effet, ne saurait les traduire plus fidèlement que le choix des pierres tumulaires et celui des

sentences qui y sont gravées. Avant de pénétrer dans ce lieu mélancolique, je dois vous apprendre qu'autrefois la vieille cité avait établi son cimetière autour de l'église paroissiale de Saint-Léger, et que plus tard, en 1790, elle le transféra hors de la ville. De nos jours l'autorité, guidée par des vues d'utilité et de salubrité publiques, a jugé à propos de le transporter à un demi-kilomètre plus loin, à l'endroit où nous avons pu le voir en passant, lors de notre dernière promenade.

En entrant dans ce lieu paisible, où la ville et les communes rurales de Luttenbach, d'Eschbach et de Hohroth ont enseveli les quatre générations qui les ont devancées, vous y remarquerez comme dans toute la vallée, que là où il y a quelque chose de beau, de grandiose ou d'intéressant, c'est surtout le nom des Hartmann qui s'y rattache. Voyez cette pyramide entourée d'une grille en fer : c'est le monument de l'illustre chef de cette race énergique. A ses côtés reposent son épouse et ses trois fils, ainsi que les épouses de ses fils et ses petits-enfants, sous une longue rangée de pierres tumulaires ombragées de saules pleureurs et de cyprès. Plus haut, dans le coin à gauche, se trouve le tombeau de Henri Lœwel, le fondateur du nouvel hospice, de qui les pauvres et les malheureux bénissent le nom. D'autres monuments, d'une valeur artistique plus ou moins grande, indiquent le lieu de repos d'un bon père de famille, d'une tendre épouse ou d'un enfant chéri.

On voit les tombeaux du pasteur Lucé, de Charles Bartholdy, du capitaine Buhl († 1820), et celui de Barthélemy Guilliano († 1848), natif de Turin, officier distingué du premier empire. Parfois le monument ne se compose que d'une simple croix de bois sur laquelle on a gravé une inscription. Le même gazon touffu recouvre la terre où tous ces morts reposent en paix. Le printemps y fait éclore des milliers de violettes et de roses, qui exhalent leurs parfums comme pour envoyer une consolation aux survivants.

Derrière le cimetière se dresse la montagne du *Narrenstein* ou du *Rabenstein*, qui s'élève vers les hauteurs du Frauenackerkopf, formant une séparation entre les vallées du Heidenbach et du Dubach. Au fond du cimetière la montagne tombe à pic, avec ses rochers saillants couverts de mousses grises, parmi lesquelles croissent une foule de plantes grasses et entre autres la grande joubarbe, à laquelle on attribue des vertus particulières contre la foudre. Un sentier longeant le mur à l'est du cimetière y monte en zig-zag et conduit au village de *Haslen*, auquel on arrive en longeant la vallée de Dubach. La légende rapporte qu'un noble chevalier, revenant la nuit d'une excursion galante, se trompa de chemin et tomba du haut du Narrenstein, au pied duquel on le trouva le lendemain, écrasé sous son cheval.

Au milieu des jardins et des champs qui sont à l'est du cimetière, non loin de l'ancienne maison des tireurs d'arquebuse, s'ouvre le chemin qui con-

duit dans le *Heidenbach*, charmante petite vallée qui s'étend au pied du Frauenackerkopf entre les montagnes du Heidenruck et du Narrenstein, et non moins intéressante pour le géologue que pour le botaniste. Il y avait autrefois des mines dans cette vallée, et l'histoire nous rapporte qu'en 1527, un certain Michel Bœringer y chercha des métaux avec la permission de l'abbé Rudolphe de Laubgass, et qu'en 1697 le prévôt de la ville, Baudinot, reçut du roi Louis XIV l'autorisation de reprendre les travaux des mines du Heidenbach, abandonnés depuis longtemps.

Les nombreux fragments de quartz aux veines vertes et rougeâtres qui jonchent les pentes du Heidenruck, attestent que ces montagnes renferment des éléments métalliques particuliers. Nous laissons aux hommes spéciaux le soin de vérifier ce fait et continuons à loisir notre promenade vers le fond de cette vallée, où nous arrivons après une marche de deux kilomètres, ayant à notre droite des prairies au sol accidenté, et à gauche, des champs couverts d'arbres fruitiers. Vers le haut, la forêt du Hagel borde le chemin; au fond du Heidenbach, un sentier traversant une petite rivière, conduit le long du Heidenruck vers l'issue de la vallée et communique avec le chemin qui mène par le Galgenberg à la ferme du Kalbach. C'est le chemin de gauche que nous suivrons en gravissant la rampe de la montagne vers le hameau de Haslen. Ce hameau, dépendance

de Munster, est composé de quelques maisons à l'aspect pittoresque, qui garnissent le point culminant des trois vallées latérales du Heidenbach, du Dubach et du Wallsbach, débouchant sur la ville. Rien de plus joli que les maisons de Haslen au milieu des champs rendus productifs à force de soins et de travail, et parsemés d'arbres fruitiers. De ce point la vue sur les deux vallées principales est une des plus belles qu'on puisse imaginer ; nous nous abstiendrons de la décrire en détail, laissant au touriste le plaisir de l'apprécier par lui-même. Derrière le hameau se dresse la tête du Frauenackerkopf, où conduit un excellent chemin qui contourne cette cime balloniforme (voyez plus haut).

Derrière le Frauenackerkopf, vous voyez les maisons du Hohrothberg, que domine le sommet majestueux du Glasborn, à 950 mètres d'altitude. Dans ces parages alpestres, aux versants rocailleux, couverts de débris de granit, la main de l'homme a recherché la moindre petite parcelle de terrain productif pour la cultiver. Là, tout respire le calme et la tranquillité ; nul bruit de voiture ou de machines ne trouble le silence profond, au sein duquel l'homme n'a de commerce qu'avec la nature.

Vers la gauche de Haslen, un bon chemin conduit par le versant opposé au fond de la vallée du Wallsbach. Ce vallon, véritable pendant de celui du Heidenbach, est arrosé par un petit torrent qui sert à l'irrigation de ses vertes prairies. On descend par

ce chemin à pente douce le long du Roskopf, pour arriver en bas, à la ville, du côté des anciennes fabriques d'indiennes, et on y débouche par la rue de Hohroth, que nous connaissons déjà. A gauche, près du pont jeté sur la rivière de la petite vallée, à l'issue de la vallée de Wallsbach, un petit sentier qui s'engage dans les prairies et longe la rigole d'irrigation et la base des montagnes du Dubach, à travers les sites les plus variés, vous ramène directement au cimetière, point de départ de cette agréable promenade, dans laquelle nous avons décrit à peu près une circonférence.

XV.

Promenade au Solberg; Luttenbach; la Papeterie.

La promenade que nous entreprenons aujourd'hui s'étendra sur le groupe des montagnes situées entre les deux vallons d'Eschbach et du Luttenbach-Runs; elle comprendra le Solberg dans tous ses détails, ainsi qu'une partie de la grande vallée inférieure.

Nous prenons le même chemin que pour arriver au Schlosswald, c'est-à-dire que nous passons le grand pont situé à l'entrée de la ville et que l'on appelle pont d'Elm, en nous dirigeant du côté de la brasserie Klehm. Après avoir franchi la voûte pratiquée sous la voie ferrée, nous nous dirigerons vers la droite par le chemin qui longe le talus, pour atteindre un petit sentier qui s'en détache à peu de distance et va droit vers le tissage de M. Immer. Ce tissage se trouve sur la rive droite de la rivière, derrière le pont du chemin de fer.

Le sentier nous conduit à la ferme du Faseneck,

exploitée par une honnête famille d'anabaptistes. C'est dans cette ferme que mourut, en 1830, le célèbre père Steiner, prédicateur de cette secte, calligraphe et poëte en hiver, fabricant de fromages en été. Il habita durant de longues années la ferme du Lauchen, située sur les confins des vallées de Guebwiller et de Munster. Tous les touristes qui ont voyagé à cette époque dans cette partie des Vosges, et notamment MM. Engelhart et F. Kirschleger, ont été les hôtes du père Steiner et ont eu occasion d'apprécier son affabilité. Près de la ferme du Faseneck se trouve le plus grand tilleul de l'Alsace. Sa circonférence, en 1857, était d'environ six mètres. On en a abattu les branches à plusieurs reprises, mais il a toujours résisté, grâce à sa forte vitalité, aux mutilations qu'on lui avait fait subir. On dit que c'est près de ce tilleul plusieurs fois séculaire, que fut tué par l'abbé du couvent, dans une partie de chasse, le dernier cerf qu'on eût vu dans la vallée.

Nous ne suivrons pas ce sentier au-delà de la ferme, malgré tous les attraits qu'il nous offrirait si nous poussions jusqu'au Leimel, où il aboutit à la rue du même nom, qui conduit vers la gare.

Nous revenons sur nos pas, pour prendre le grand chemin du Solberg se détachant du chemin d'Eschbach vers le midi, derrière une ancienne tuilerie convertie en maison d'habitation. De ce point, le chemin monte en pente douce vers la ferme de M. Hartmann. Cette

ferme-modèle est destinée à l'élève de l'espèce bovine ; on y trouve les races hollandaises pur sang, alliées aux races indigènes. L'aménagement intérieur est très-bien entendu ; les étables sont vastes et spacieuses, et l'amateur d'économie rurale ne visitera pas cette ferme sans un vif intérêt. Construite dans le style suisse, elle est placée au milieu d'une prairie doucement inclinée et nivelée artificiellement. Les eaux nécessaires pour son irrigation ont été amenées du fond du Luttenbach-Runs et conduites le long de la montagne, sur un parcours de plusieurs kilomètres, jusqu'au Solberg supérieur, pour être de là déversées dans les rigoles des prairies. Du côté de l'ouest la prairie s'élève en pente vers un monticule emplanté d'une forêt de pins sylvestres. Le chemin qui longe extérieurement cette belle forêt offre, avec une promenade agréable, une vue charmante sur la ville et sur les tissages de M. Hartmann. Derrière la forêt, se trouve un emplacement réservé, où la compagnie des sapeurs-pompiers de Munster se livre à l'exercice du tir à la cible. De beaux champs, destinés à la culture, encadrent de tous côtés cette belle propriété, créée sur un terrain ingrat et sablonneux, qui ne fut rendu propice à la culture, au commencement de ce siècle, que grâce aux soins de M. André Hartmann. Le Solberg était devenu le lieu de prédilection de ce doyen de l'industrie de la vallée, et c'est là qu'il aimait à concentrer toute son activité. Journellement après

son dîner, on le voyait y monter, soit à cheval, soit en calèche, pour surveiller les travaux qu'il y faisait exécuter. C'est là qu'un artisté distingué a reproduit ses traits dans un tableau frappant de ressemblance. Il est représenté assis sur un banc de gazon, dans le rond-point ménagé au milieu de la prairie, au-dessous de la forêt. Si jamais vous entrez au musée des Unterlinden à Colmar, le concierge pourra vous montrer une copie lithographiée de ce portrait, qui reproduit fidèlement les traits du modèle et que l'on doit à M. Henri Lebert.

Le Solberg, bien que demeurant propriété de la famille Hartmann, changea de maîtres à plusieurs reprises : après le décès de M. André Hartmann, en 1837, il échut en partage à son fils Jacques. Celui-ci ne jouit de son héritage que pendant deux ans, mais dans cet intervalle y introduisit de notables changements. Il fit démolir les nombreux petits chalets et les granges disséminés sur tout le terrain, y substitua un grand bâtiment principal et logea tout son bétail dans une vaste étable, qui ne laissa rien à désirer sous le rapport de la distribution et de l'aménagement.

Henri Hartmann, à qui revint en 1839 la succession du Solberg, y conserva toutes les dispositions établies par son frère, dont il suivit les plans et les projets pour l'embellissement de cette propriété de prédilection : il alla lui-même en Hollande pour y faire de grands achats de vaches laitières, afin d'in-

troduire dans nos contrées la race bovine flamande. Le croisement de cette race avec celle de la Suisse, et notamment avec celle de la vallée, a donné les meilleurs résultats et n'a pas contribué médiocrement à l'amélioration générale de la race un peu trop lourde de la vallée de Munster; rien d'intéressant comme son troupeau d'environ soixante bêtes à cornes, paissant par un beau jour d'automne, et faisant retentir ses clochettes sur la prairie du Solberg: quelle vigueur et quelle vivacité dans ces vaches à la robe luisante, luxuriantes de santé et de bien-être, qui prennent là leurs ébats, noble troupeau qui faisait l'orgueil de son maître et la joie du promeneur.

Le grand bâtiment des étables du Solberg fut élevé par M. Jacques Hartmann. Consumé par un incendie, il y a quelques années, il fut remplacé par le bâtiment actuel, construit en style suisse par un de ses neveux, petit-fils du fondateur, qui en est actuellement le propriétaire.

Au-dessous du gazon, encadré de sapins et garni de bancs en granit taillé, et réservé aux fêtes de tir des pompiers munstériens, un très-joli sentier prend la montagne en travers du côté droit, descend rapidement le long d'un vallon pour aboutir au Leimel et, du côté opposé, contourne un autre petit vallon, nommé le *Selbach*, où se trouvent quelques maisons dépendantes du village d'Eschbach, auquel aboutissent d'autres chemins partant aussi du Solberg.

(Se faire indiquer un chemin charmant qui franchit la montagne au bas du vallon du Selbach et qui conduit au village.)

Le bord supérieur du chemin au-dessus de la place du tir, montant en pente douce, est occupé par un jeune taillis du plus bel effet, planté depuis une vingtaine d'années par M. Henri Hartmann. On rencontre là toutes les essences d'arbres appartenant à nos forêts, ainsi qu'un grand nombre d'espèces exotiques, jusqu'aux cèdres du Liban et de l'Himalaya. Un chemin commode, en zig-zag, franchit ce petit bois frais et ombreux, dont le terrain était occupé autrefois par un maigre pâturage couvert d'énormes blocs erratiques, dont on voit encore quelques débris épars. Dans la partie haute du bois, on rencontre un emplacement utilisé comme carrière de sable ou comme lavage de menu gravier; les eaux de la rigole mentionnée plus haut, qui coulent à proximité, sont lâchées dans un enfoncement où préalablement la terre a été remuée par la pioche. L'eau entraîne dans sa chute les débris granitiques qu'elle rencontre et les emporte vers le bas de la montagne, où ils se déposent sous forme de sable très-fin.

Ce procédé, pratiqué depuis de longues années, a creusé une partie de la montagne à plusieurs mètres de profondeur. Les eaux des torrents ont mis à jour un grand nombre de blocs erratiques d'énorme dimension, formés pour la plupart d'une sorte de

granit rare et que M. Henri Hartmann a utilisés pour des travaux d'art; les blocs de dimension moindre sont restés. A les voir jetés là pêle-mêle, on songe involontairement aux grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface de notre globe, et dont ils sont les contemporains et les témoins irrécusables. A quelques pas plus haut, on touche au chemin de la rigole qui vient du fond du Luttenbach-Runs, côtoye la petite rivière le long des sinuosités de la montagne et aboutit au bord de la vallée du Selbach. Suivez ce sentier, qui se dirige vers la vallée et qui se trouve à une altitude de 600 mètres; il forme sur tout le parcours une véritable terrasse, emplantée d'arbres par l'administration forestière et ornée de bancs en granit du Solberg, placés là par les soins de M. Henri Hartmann. Tout le long de ce chemin, qui présente une des plus belles promenades des environs de la ville, votre œil plonge dans les deux fonds de la vallée et plane sur le vaste emplacement occupé par la ville, qui s'étale à vos pieds comme un immense échiquier, avec ses grands bâtiments industriels, ses constructions modernes, ses rues nouvelles et ses places ébauchées. La pente de la montagne qui descend à votre droite, est couverte de blocs erratiques plus ou moins saillants, dont les assises ont été rongées également par les eaux de lavage du menu gravier; il y a là des parcelles de terrain consacrées à la culture des pommes de terre; mais la majeure partie est en-

vahie par les fougères et par les jeunes pousses de sapin et de chêne. Sur le bord supérieur, la forêt plus âgée garnit la montagne, et l'enveloppe d'un épais manteau qui s'élève jusqu'à une altitude de 800 mètres. C'est là que commence la région des pâturages, exploitée par les habitants du haut Solberg et de l'Erschlitt, dont les maisons garnissent la cime de la montagne. Nous gagnons ainsi peu à peu l'entrée du Runs, non sans admirer la belle flore sylvestre qui garnit les bords de la rigole. La base de la montagne sur laquelle nous avançons, est occupée vers l'ouest par la filature de coton du Leimel, appartenant à M. Hartmann. Au-dessus de la filature, vers la montagne, s'étend une dépendance du village de Luttenbach appelée le *Hochstaden*, et plus haut, se trouve une autre dépendance du même village, appelée le *Bæchlen*. Les maisons blanches et les granges grises de ces deux hameaux sont pittoresquement groupées sur les pelouses vertes, entourées de champs cultivés et garnies d'arbres fruitiers. Tout cet ensemble est fort beau et respire la paix et la tranquillité. Mais nous ne sommes pas sans appréhension sur le sort réservé à ces riantes demeures en voyant un énorme bloc erratique, de forme sphérique, placé à droite du chemin, juste au-dessus d'elles. Ce bloc, véritable épée de Damoclès, repose sur une base très-étroite et l'on pourrait, à l'aide d'un simple levier, lui faire perdre l'équilibre. On frémit en songeant à une pareille catastrophe. En roulant dans

l'abîme, ce rocher écraserait sur son passage plus d'une maison avec tout ce qu'elle abrite. Les habitants du bas de la montagne, dans leur insouciance, ne soupçonnent même pas le danger qui les menace incessamment. La montagne s'avance en cet endroit en demi-cercle vers le nord, formant une espèce de col aplani, couvert de broussailles, de sapins et de bouleaux. Ici encore, quelques blocs erratiques de granit, d'une dimension extraordinaire, vous étonneront par leurs formes et par leur beauté. C'est en ce point que le chemin de la rigole coupe le chemin du Kahlenwasen, qui part du Leimel pour s'enfoncer dans la forêt à notre gauche; mais nous suivons toujours la rigole, qui va se prolonger sur la pente ouest du Solberg, couverte de sapins. L'aspect du paysage prend ici un caractère plus sévère : le fond du Runs se resserre, les montagnes, hérissées de sapins noirs, descendent à pic; le bruit des eaux qui se précipitent des hauteurs du Ried et du Kahlenwasen en formant des cascades rapides, frappe vos oreilles et est répercuté par l'écho de la partie inférieure du vallon. Nous touchons enfin au fond où se trouve la prise d'eau de la rigole; un vieux chêne, contemporain de Charlemagne et dont le tronc énorme présente une cavité qui pourrait servir de guérite, y dresse ses branches noueuses au milieu de la jeune forêt; vénérable débris des générations passées, autour duquel se pressent les générations nouvelles.

Nous continuons notre marche en nous dirigeant

vers les prairies arrosées par le Runs. Après un moment de descente sur un chemin rocailleux qui longe à notre droite la pente du Solberg et les prés accidentés du fond, nous prenons un chemin tracé au-dessous de la forêt et qui traverse le vallon ; c'est là que le Runs descend en chutes écumantes, que remontent des bandes de petites truites noires. Arrivé sur le versant opposé du vallon, le chemin, se dirigeant en droite ligne vers le nord, passe au milieu de champs cultivés, ombragés de vieux noyers, pour aboutir au Buckelé, près de la nouvelle maison d'école de la commune de Luttenbach.

Parvenus là, nous pouvons nous en retourner à Munster par le chemin qui longe la rive gauche du canal d'alimentation de la filature du Leimel, canal dont la prise d'eau se trouve à proximité, au-dessous d'une vanne établie dans la rivière de la grande vallée qui vient baigner de ses eaux rapides la base même du Buckelé. Ce chemin nous offrirait un double avantage : outre que nous pourrions visiter la filature et admirer les travaux d'art qui y ont été exécutés pour l'établissement de son mouvement hydraulique, nous gagnerions en peu de temps la gare du chemin de fer, en traversant les hameaux du Hochstaden et du Leimel, admirablement situés au pied du Solberg, dans une contrée de toute beauté. Il y a encore un autre chemin très-agréable : vous traversez la Fecht sur un pont en bois, qui se trouve à l'ombre de quelques vieux saules, un peu au-dessous de la prise d'eau du canal

du Leimel ; vous passez devant le gros du village, pour aller vers les fermes du *Nagelstall*, dépendance de Munster, à travers les prairies situées à l'est du village, sur la rive gauche de la rivière, et vous coupez ensuite les champs cultivés des *Soli-äcker*, pour aboutir également près de la gare, en deçà du pont du Leimel. Mais notre intention, pour aujourd'hui, est de ne suivre ni l'un ni l'autre, de ces deux chemins. Nous nous dirigeons du Buckelé vers la papeterie de M. Braun, maire de Luttenbach, qui se trouve à une courte distance à l'intérieur de la vallée. Le chemin qui nous y conduit descend le flanc ouest du monticule, au bas duquel il se bifurque : la branche gauche traverse le hameau de Frœschwihr, dépendant de la commune, pour gagner le bas des montagnes par une très-belle contrée et aboutir au village de Breitenbach, situé à deux kilomètres plus haut. La branche droite va droit à la papeterie, qui fut le premier établissement de ce genre dans la vallée. Fondée en 1738 par un typographe bâlois, J. Decker, elle est célèbre depuis un siècle par les beaux produits de sa fabrication, ainsi que par le séjour qu'y fit Voltaire, en 1753-1754. C'est là que, d'après Schœpflin, l'ami du grand Frédéric aurait composé son *Orphelin de la Chine* et ses *Annales de l'Empire*. Suivant Collini *(Mon séjour auprès de Voltaire)*, le futur patriarche de Ferney aurait eu l'intention de s'établir à Horbourg, près de Colmar ; mais incommodé par les jésuites, et voulant se soustraire à leurs poursuites, il s'enferma

pendant quinze jours à la papeterie de Luttenbach, dans un grand bâtiment isolé, exposé à tous les vents. Là il ne voyait personne, sauf un Français nommé Bellon, chargé par le gouvernement de surveiller la qualité du papier que livrait cette manufacture pour la fabrication des cartes à jouer. Ce Bellon, le seul homme avec lequel Voltaire pût s'entretenir, jouait passablement aux échecs, seul jeu que Voltaire aimât. Les parties d'échecs et la promenade furent la seule distraction du grand homme pendant son séjour à la papeterie de Luttenbach. Vers la fin du siècle dernier, cet établissement devenu la propriété de la maison Kiener frères de Colmar, s'acquit du renom par la fabrication de ses beaux papiers vélins. On y voyait encore, il y a trente ans, deux grands bâtiments de style moderne, construits en 1804, dont les façades s'élevaient majestueusement au sein de cette belle contrée. Ils étaient entourés d'un parc en miniature, peuplé des arbres les plus beaux. Là se trouvait aussi une magnifique fontaine aux vasques superposées, déversant avec bruit ses filets d'eau dans un grand réservoir à carpes. Puis on admirait, assis sur un rocher au milieu d'un autre bassin, un Neptune armé de son trident et le pied appuyé sur une baleine lançant dans les airs une colonne d'eau retombant en gerbe sur la face moussue de l'antique roi des mers. Des étangs peuplés de myriades de poissons dorés contribuaient encore à l'embellissement de ce séjour; mais le possesseur de ces merveilles a préféré sans

doute voir sur sa table les modestes truites noires dont le réservoir, constamment alimenté d'eaux vives, se trouvait dans un coin du jardin, abrité contre les rayons du soleil par une gloriette de charmilles.

Le propriétaire actuel de la papeterie est M. Braun, gendre de M. David Kiener, qui en fut le gérant jusqu'en 1830. Il y a introduit de notables améliorations, nécessitées par les progrès de l'industrie moderne. A l'ancienne fabrication du papier de cuve, il a substitué celle du papier sans fin, produit par deux machines anglaises. Les deux grands bâtiments ont été rasés ; le parc, modifié dans son ensemble et élargi du côté du Buckelé. La grande fontaine et le Neptune ont été maintenus, mais les grandes allées du jardin et la haie vive qui entourait la *Wasserkunst* (jet d'eau) ont dû faire place à un gazon fin entrecoupé de corbeilles de fleurs et parsemé d'arbrisseaux exotiques.

Une magnifique villa moderne occupe le milieu du jardin, où pénètrent librement les rayons solaires ; les vieux arbres ont disparu, à l'exception des peupliers bordant le côté gauche du parc. Une grille en fer règne à l'entour de cette demeure ; une grande porte cochère placée à la base d'une tour carrée que surmonte un toit en pyramide, donne accès dans cette habitation véritablement princière. Devant la villa on franchit la Fecht, encaissée entre deux murs solides construits en granit ; les barrages qui y ont été

ménagés pour retarder l'écoulement des eaux forment de charmantes cascades.

Au bout d'un instant, nous gagnons, sur le côté opposé de la vallée, la dépendance de Luttenbach, appelée le *Frohnzell* (cellule des corvéables), d'où nous prenons la route de Munster, qui nous ramène à notre point de départ par deux autres dépendances du village, le *Kælbling* et le *Spitalacker*, le long de la base du Mœnchberg.

Profitons de notre retour pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la contrée que nous venons de parcourir.

Le village très-étendu de Luttenbach se trouve à une distance de 3 kilomètres de Munster. Sa population, vouée en majeure partie aux travaux de l'agriculture, est de 1000 habitants. Le gros du village se trouve placé dans le fond principal de la vallée. Ses dépendances sont nombreuses et se divisent en plusieurs hameaux : le *Frohnzell,* le *Fræschwihr,* le *Buckelé,* enfin le *Kælbling* et le *Spitalacker* déjà mentionnés. Elles occupent une superficie très-considérable, et les maisons d'habitation aux couleurs blanches qui garnissent les flancs des montagnes des deux côtés de la vallée, présentent partout un aspect gai et pittoresque. Nous admirons surtout le groupe du Buckelé occupant une élévation adossée contre les montagnes exposées au nord, à l'entrée du *Runs*, où s'élève la nouvelle maison d'école, construite dans le style moderne. Plus bas les eaux écumantes du

torrent se jettent dans la Fecht. Tout dans cette commune respire la propreté et la vie paisible du campagnard actif et aisé. L'ensemble du village, qui relève, ainsi qu'Eschbach, de l'église protestante de Munster, n'a rien à envier aux plus jolis paysages du grand duché de Bade et de la Suisse. Rien n'y manque: forêts, groupes de rochers, pelouses vertes émaillées de fleurs, torrents, pâturages et magnifiques troupeaux, tout s'y trouve réuni pour former un tableau complet et pour charmer les yeux du touriste, ami de la belle nature.



XVI.

Breitenbach et Muhlbach

avec leurs dépendances.

En suivant la route depuis le Frohnzell vers le fond de la vallée, vous arrivez à Breitenbach, grande commune située à 5 kilomètres de Munster. Ce village, avec ses dépendances de *Sendenbach*, de *Tiefenbach*, d'*Ober-Breitenbach*, du *Stempflingsberg*, etc., renferme une population de 1500 habitants. Tout dans cette localité porte le cachet des environs de Luttenbach, mais avec de plus grandes proportions. L'industrie, plus répandue que là, est surtout représentée par les tissages, et s'il existe dans la vallée une région que l'on puisse comparer aux belles parties du canton de Berne, c'est celle qui renferme les villages de Breitenbach et de Muhlbach, avec ses montagnes boisées garnissant les deux côtés de la vallée, avec ses manufactures semblables à des châteaux, avec ses maisons d'habitation formant des groupes ravissants et ses élégantes villas, résidences

des patrons, que l'on prendrait pour des habitations seigneuriales.

Nous allons essayer de donner une idée de cette partie de la vallée, comprise entre Luttenbach et Muhlbach, et nous entrerons dans quelques détails sur ce beau pays, que nous recommandons tout particulièrement au touriste.

A partir du Frohnzell, la route suit, sur un parcours de 2 kilomètres, les sinuosités des montagnes exposées au midi. Vous longez, à droite, des champs cultivés peuplés d'arbres fruitiers et que dominent des forêts ou des espaces incultes hérissés de rochers. A votre gauche s'étend la nappe verte du fond de la vallée, où serpente la Fecht, encaissée dans une double ligne de saules et d'aulnes. Derrière la rivière se dresse la large croupe d'une montagne élevée, s'étendant depuis le Runs de Luttenbach jusqu'au vallon qui abrite le village de Breitenbach proprement dit. Cette montagne est couverte d'une forêt, où le bouleau et le charme sont les essences dominantes. Nous avons déjà indiqué le sentier qui longe sa base et qui communique directement avec les deux villages qui se trouvent à son pied, l'un vers l'est et l'autre vers l'ouest; ce sentier, quoique un peu raboteux, ne manque pas de charme et pourrait être choisi comme but de promenade. Il suit presque toujours la rive droite de la rivière et aboutit directement, en deçà du village de Breitenbach, à un fond de prairies occupé par des tissages à bras appartenant à M. Jean Kiener,

de Gunsbach. De ce côté, en avant du village, vous apercevez le tissage de M. Gitzendanner, ainsi que la gracieuse maison d'habitation de ce dernier. Un canal dérivé de la Fecht fait marcher cette petite fabrique d'un aspect coquet. La route monte depuis ce point, vers la dépendance du Tiefenbach, composée d'une trentaine de maisons. J'appellerai surtout votre attention sur l'auberge *A la bonne truite*, tenue par M. Heller. Si vous êtes disposé à prendre un repas frugal, je vous engage à y entrer : Mme Heller est un cordon-bleu distingué et, au dire des amateurs, possède à fond l'art d'accommoder la truite. Pendant que le poisson mijote, montez au second étage, où l'on conduit toujours les étrangers pour leur faire contempler la belle contrée qui s'étend au-delà de la rivière. Ce cours d'eau baigne l'élévation sur laquelle vous vous trouvez et d'où vous apercevez, blotti entre les montagnes, le village principal de Breitenbach, avec ses maisons blanchies à la chaux et son bâtiment d'école surmonté d'une tourelle. La gorge dans laquelle s'étend le village entier, est couverte d'arbres aux couronnes vertes ; elle s'élargit vers le fond et monte à droite vers les hauteurs du *Jülgenberg*, qui se détache de la crête principale, présentant un contrefort massif dont la large base s'étend le long des champs cultivés et plantés de noyers et côtoye la rive droite de la rivière. Devant son versant oriental s'élève une montagne moins haute, en forme de pyramide, dont la cime est plantée de jeunes sapins :

c'est l'*Engelsberg*. Là se trouvait, dit-on, une chapelle où l'on sonnait les cloches à l'approche des orages. Un jour, pendant que le sonneur annonçait une violente tempête, il tomba subitement frappé de la foudre. La cloche, en même temps, précipitée de ses supports, s'enfouit profondément dans la terre; ce n'est que longtemps après qu'elle fut retrouvée par un homme d'Ober-Breitenbach, aussi intacte que si elle venait de sortir de l'atelier du fondeur. Placée depuis lors sur une maison, au milieu du hameau, elle fait entendre encore aujourd'hui sa voix argentine, invitant les habitants à la prière du matin et au doux repos de la nuit, après les dures journées de labeur.

La même montagne porte, à sa partie antérieure, la maison forestière de la commune, coquettement perchée sur un mamelon. Cette humble demeure a l'air d'appeler le touriste et c'est vraiment un joli but de promenade que de monter au Champ des Alouettes (*Lerchenfeld*) et d'entrer chez le forestier Kuntz, qui vous offre de bon cœur l'hospitalité et tout ce que renferment sa cave et son garde-manger. Vers le fond, un torrent où abonde la truite, descend de la hauteur; il reçoit au bas les eaux d'un autre torrent qui, du côté opposé, s'échappe du fond d'une vallée étroite aux versants revêtus de forêts de sapins noirs. Cette vallée prend naissance sur les flancs alpestres du Kahlenwasen. C'est sur le col, formé par ce vallon et celui du Luttenbach-Runs, à 800 mètres d'altitude, que se trouve le hameau du

Stempflingsberg, occupant le versant d'une colline dont le sol, formé de grauwacke décomposé, est entouré de toutes parts par la forêt. Exposé au nord, ce paisible réduit a l'air d'une fleur cultivée jetée au milieu d'une nature tout à fait sauvage. Les habitants, grâce à leur persévérance et à force d'engrais, sont parvenus à récolter du seigle, des pommes de terre, des choux et des navets. Le cerisier et le pommier y prospèrent aussi, et le kirsch du Stempflingsberg est très-renommé dans la vallée. Mais le bétail est la principale ressource de ces montagnards d'apparence rude et grossière; très-méfiants du reste à l'égard des étrangers, ils sont bons et ont le cœur sur la main vis-à-vis des gens qu'ils connaissent. Le voyageur qui aimerait explorer en détail cette charmante localité, dont nous ne faisons que donner un aperçu, y trouverait certainement, tant sous le rapport du pittoresque que sous celui des mœurs, une ample moisson d'observations, et c'est avec le plus vif intérêt qu'il étudierait les usages singuliers de la population indigène, qui a conservé une tournure originale et offre un type tout particulier. Nous nous bornerons à renvoyer l'amateur aux personnes compétentes, telles que le maire Iltis, l'instituteur Bresch et le garde-forestier Kuntz, qui lui fourniront les renseignements les plus précis, puisés sur les lieux mêmes. Après une petite halte *A la bonne truite*, nous descendons par le chemin qui communique directement avec le village et qui s'ouvre devant

l'auberge pour nous conduire de l'autre côté de la rivière. Ce chemin ne présente rien de saillant. Nous y passons vite, sans nous arrêter aux scieries qui s'y trouvent, pour traverser le pont jeté sur la rivière. L'entrée du village de Breitenbach est située vis-à-vis et à quelques pas du pont. Vous y remarquerez, à gauche, une brasserie qui fabrique d'excellente bière; si une bonne choppe vous tente, il vous est loisible de vous y satisfaire. Quant à nous, nous préférons continuer notre route, en contournant au bas du village la base de l'Engelsberg, pour arriver au hameau de Sendenbach.

A votre gauche, vous voyez des prairies plantées de pruniers et des champs garnis de gros noyers. A droite, la rivière roule ses eaux limpides sur un lit de cailloux énormes, avec une impétuosité effrayante. Chemin faisant nous jetons un coup d'œil sur le versant opposé que nous venons de quitter. Quel magnifique panorama ! Au fond, les montagnes aux pentes raides et accidentées, avec leurs cimes couronnées de bois de sapin et de chênes et leurs flancs hérissés de roches grises; les terres vagues envahies par les bruyères bronzées; çà et là, dans les enfoncements humides, une prairie verte; des terrains cultivés, plantés de cerisiers et de pommiers; les maisons d'habitation blanchies à la chaux; les scieries; les fabriques. Quelle belle image de l'activité humaine et quel splendide tableau de la nature se déroulent sous vos yeux! Au-delà de la rivière, sur le

plan incliné des champs, s'élève le tissage mécanique de MM. Hausmann-Jordan-Hirn et Cie, du Logelbach. Les forces combinées de la vapeur et de l'eau font marcher ce petit établissement, fondé en 1832 par un enfant du village, M. David Spenlé, ami de M. Lebert et ancien camarade de collége de M. Spach, de qui nous avons eu l'occasion de parler à propos du Schlosswald. Nous gagnons bientôt après, le hameau du Sendenbach, bâti sur les deux bords de la rivière, qui y reçoit un fort affluent venant des hauteurs de la crête centrale. Les habitants sont adonnés principalement à l'agriculture, à l'élève du bétail et au commerce de bois. Plusieurs scieries fonctionnent au milieu du hameau. Un pont en bois nous ramène au côté opposé. Un souvenir douloureux se rattache à ce pont. En 1816, pendant que les eaux étaient prodigieusement grossies par les pluies incessantes de l'automne, une grande partie des habitants de Breitenbach et de Sendenbach, revenant de l'office du dimanche (de l'église de Muhlbach) traversaient le pont, lorsqu'il se rompit et entraîna dans sa chute une vingtaine de personnes, qui trouvèrent la mort dans les flots glacés.

Au-delà de ce pont de lugubre mémoire, le chemin monte en biais le long d'une colline sur laquelle est bâtie l'église de Muhlbach, enclavée par les maisons de ce village, qui est situé sur la route de Breitenbach à Metzeral. Le village de Muhlbach, qui existait déjà au 9me siècle sous le nom de *Melis*, est un des plus anciens de la vallée. Son église, bâtie en 1084,

fut un foyer de la Réforme. Les curés Weill et Bæger y prêchèrent les premiers la nouvelle doctrine. Il se tenait autrefois une foire à Muhlbach, le jour de la fête de Saint-Barthélemy, qui en est le patron; cette foire, octroyée par une charte de l'empereur Maximilien I, en 1506, fut transférée plus tard à Munster. Les dépendances du *Weyer*, du *Roth*, du *Stockach* et du *Ræspel* ont une population de 1200 âmes, dont les deux tiers appartiennent au culte luthérien. Les grands centres de population de Metzeral, de Sondernach et de Breitenbach sont des succursales de l'église de Mühlbach, desservie par deux pasteurs et par un curé. Les fidèles, qui ont retenu quelque chose du type austère du protestant du 16me siècle, assistent régulièrement à l'office du dimanche : on les voit arriver par colonnes serrées, vêtus du costume traditionnel (tricorne et paletot marron de coupe antique). Les femmes sont généralement habillées de noir et coiffées du bonnet à huppe (*haube*). Les jeunes filles et les garçons commencent à délaisser les anciens costumes, pour se conformer aux modes françaises plus ou moins récentes, imitées par les artistes tailleurs de la vallée.

L'industrie de Muhlbach se compose de tissages mécaniques et est représentée par les maisons Klein père et fils, et Egly frères. Leurs beaux bâtiments d'exploitation sont situés vers le fond de la vallée. On les rencontre en montant le chemin du Sendenbach. On y arrive aussi par un autre chemin qui

vient aboutir au premier, de ce côté. Le village de Muhlbach est très-propre; il renferme de jolies maisons, surtout dans le groupe central qui s'est formé autour de l'église. Il y a même un peu de commerce: boulangerie, épicerie, mercerie et vente en gros du fromage de Munster. Les cabarets n'y manquent pas non plus, et sont assidûment fréquentés le dimanche par la population ouvrière, généralement étrangère au pays. Dans d'autres occasions, telles que baptêmes, noces, enterrements, etc., ils sont le rendez-vous de la population indigène, qui profite de la circonstance pour se régaler d'un *wecken* de pain blanc ou d'un *boutterweck* arrosé d'un bon verre de vin.

Les environs du village, qui offre l'aspect d'une petite ville, sont très-beaux et très-accidentés. On voit là, comme à Luttenbach et à Breitenbach, des montagnes couvertes de belles forêts, des champs très-bien cultivés avec une masse d'arbres fruitiers, de belles prairies et des maisons groupées sur les pentes et sur les versants exposés au midi, jusqu'à une altitude de 7 à 800 mètres. Le terrain, en général composé de débris granitiques, est naturellement sablonneux et froid. Il a été rendu très-productif à force de travail et d'engrais. L'aisance et la prospérité règnent chez ces paysans aux mœurs simples, qui mettent en pratique les préceptes de la Bible: « Travaille et prie; aide-toi, le Ciel t'aidera! »

De la place publique de Muhlbach, on peut gagner la région des montagnes par un chemin qui

se dirige vers la gauche au-dessus du village, s'engage dans une vallée profonde, envahie par des bois de sapins, et traverse des prairies à pentes rapides, pour vous conduire jusqu'au chaume du Gaschnei. Le torrent qui y coule, grossi par d'autres torrents, passe à Muhlbach pour se déverser dans la grande rivière, après avoir été utilisé par quelques usines. Un autre chemin qui se détache du premier, en passant également au-dessus du village, s'engage dans un vallon très-pittoresque, pour vous conduire au col du Sattel, d'où l'on peut facilement descendre dans la petite vallée de Munster, par Ampfersbach. Dans les régions boisées de ce vallon, au-dessous du Sattelkopf, limité par les frontières du *Silberwald* (forêt d'argent) non loin de la prairie du Thænnlen, se trouve un canton appelé le *Glitzerstein* (roche luisante.) On rapporte que les lutins du Silberwald y déposaient autrefois des blocs d'or pur qui, pendant l'été, répandaient un vif éclat. Un jour, au mois de juin, un pauvre chevrier, conduisant son troupeau sur les versants arides du Glitzerstein, y trouva des blocs d'une substance très-luisante. Les prenant pour de l'or, il les emporta clandestinement dans sa chaumière, puis, pour convertir sa trouvaille en argent monnayé, la transporta à dos d'âne jusqu'à Colmar. Là il s'adressa à un joaillier, qui, après avoir examiné le trésor du pauvre diable, lui déclara que ce n'était que de mauvais mica jaune, ne valant pas un liard, et qu'il en était pour ses frais de transport.

Ce mauvais tour, joué au pauvre chevrier de Muhlbach par les malicieux lutins du Silberwald, aurait dû servir de leçon aux habitants du pays : il n'en fut pas ainsi. Un bourgeois aisé des environs, qui avait acheté d'un marchand ambulant juif un vieux livre d'alchimie, finit par se convaincre, à force de lire son bouquin, qu'il avait trouvé le secret de la pierre philosophale. Il alla s'installer dans une maison isolée, située dans les prairies entre Sendenbach et Muhlbach, où il put, sans être incommodé par des voisins curieux, se livrer aux mystérieuses opérations de la science occulte. Les rochers de mica jaune du Glitzerstein jouèrent, comme de juste, un rôle important dans les recherches du pauvre illuminé, qui finit par perdre, en même temps que la raison, tout son avoir effectif, au grand plaisir de la population locale.

Il nous a été donné de visiter, il y a quelque vingt ans, le laboratoire déjà abandonné de cet homme, dont le savoir-faire avait eu un grand retentissement et auquel on attribuait, comme jadis au docteur Faust, des talents mystérieux. Dans cet atelier, fermé par des volets à travers lesquels se glissaient à peine quelques rayons de soleil, nous avons pu voir une grande armoire d'une forme difficile à définir, assez semblable à un établi de moulin et à laquelle s'adaptaient des engrenages en bois, des courroies, des filtres, des tamis et des chenaux en fer-blanc. Dans les coins du local se trouvaient des

mortiers, des auges à piler, des fragments de quartz et de mica jaune. A la vue de ces choses disparates, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de pitié mêlé de frayeur. Nous nous disions que ce malheureux, désespéré de l'insuccès de ses travaux, avait dû plus d'une fois invoquer l'assistance du mauvais génie, appelé Satan, comme l'avait fait, mais avec plus de succès, le héros de la légende allemande! . . . . . .

Pour cette fois, nous ne pousserons pas plus loin vers le fond de la vallée, qui, à partir de Muhlbach prend un caractère tout autre que celui qu'elle a présenté jusqu'ici. Nous parlerons de Metzeral, de Sondernach et de Mittlach, lorsque nous entreprendrons nos excursions vers les hauteurs et que nous visiterons ces localités.

Nous reprenons maintenant la route directe de Muhlbach à Munster, mais non sans nous orienter à l'aide des différents points que nous avons visités tout à l'heure, et nous admirons une seconde fois tous ces frais paysages, que nous voyons maintenant du côté opposé, non sans y découvrir de nouvelles beautés qui avaient d'abord échappé à notre attention.

Le chemin, descendant en pente, est de 7 kilomètres à peine; il longe, sans s'en écarter, la base des montagnes exposées au midi et offre à chaque pas une auberge ou un cabaret, ressource précieuse dans un pays de montagnes, où le voyageur est souvent exposé à endurer le supplice de la faim ou de la soif.

XVII.

Hohroth, le Hohrothberg.

Descente par Stosswihr et la Petite Vallée extérieure.

Nous allons présenter dans une vue d'ensemble la petite vallée extérieure de Munster, comprenant les deux communes de *Hohroth* et de *Stosswihr :* nous indiquerons tous les chemins de communication et toutes les choses qui méritent d'être visitées. A l'aide de ces renseignements, il sera facile au touriste de combiner, à son gré, des promenades très-variées. Dans cette région ainsi circonscrite, se trouve compris le village de Sultzeren, situé au fond le plus reculé et dont nous nous réservons le plaisir de parler en détail à l'occasion d'une excursion au Lac vert, que nous entreprendrons prochainement.

Nous arrivons d'abord au *Hohrothberg,* dépendance considérable de la commune de Hohroth, située au nord de la ville de Munster. C'est le point d'où partent les différents chemins qui conduisent, soit dans la vallée d'Orbey, soit sur les hauteurs qui en dominent

le fond et où l'on trouve les lacs, en passant par les Hautes Huttes. Du Hohrothberg part également le chemin qui passe sur la crête des montagnes situées entre les deux vallées de Munster et d'Orbey et qui conduit sur le plateau de la Baroche, où est situé le pélerinage de Notre-Dame des Trois-Epis.

En quelque point que vous vous trouviez aux alentours de la ville de Munster, vous apercevez, en dirigeant vos regards vers le nord, une montagne à cime balloniforme, d'une altitude de 900 mètres : c'est la montagne du *Glasborn*, le pendant du Solberg, auquel elle fait face. Vers l'est, cette cime est couverte d'une grande tache noire : c'est la forêt de la *Winterlitt*, située à sa partie postérieure et qui a l'air de jeter un coup d'œil furtif sur la vallée de Munster. Une pente raide, couverte de roches grises et de bruyères, y descend vers le midi à 150 mètres de profondeur. Une autre montagne, s'adossant à la pente de la première, s'y arrête en élargissant sa cime couverte, vers l'est et vers l'ouest, de chênes et de sapins. C'est contre les parois de cette montagne, séparant la vallée de Hohroth proprement dite, de celle du Walsbach, que s'abritent les maisons éparses du Hohrothberg, dont une partie, le Hohrothberg extérieur, domine les hauteurs du Walsbach ; une autre partie de cette dépendance, la plus considérable, le *Mittleré Berg*, domine la vallée de Hohroth. Le *Hinteré Berg* s'appuie contre les montagnes de Sultzeren, qui élèvent leurs cimes escarpées jusqu'à

la hauteur du Glasborn. La montagne du *Rosskopf* et les montagnes inférieures du Bas-Hohroth descendent avec leurs pentes accidentées jusqu'au fond de la vallée, offrant des champs cultivés, des prairies et des parties rocheuses du plus bel effet.

Nous prenons, pour gravir le Hohrothberg, le chemin du Walsbach, qui s'ouvre derrière les anciennes fabriques d'indiennes, au nord de la ville, et qui s'engage dans cette vallée sur le côté droit, en suivant les champs et les prairies sur un parcours d'un kilomètre. A l'endroit désigné sous le nom de *Trænck* (l'abreuvoir), il franchit le petit torrent pour monter en zig-zag vers le Rosskopf, dont il suit le versant oriental, à travers des champs entrecoupés de parties rocheuses, pour monter vers la maison appartenant à M. Haberey, bâtie sur le versant et visible de très-loin. Après avoir dépassé cette maison, le chemin s'engage dans le *Vordere Berg*, composé de maisons d'un aspect rustique, entourées de petits champs enclavés de murs qui se composent de fragments de rocs superposés. De là, il débouche dans la forêt de la Winterlitt, qui couvre les montagnes à l'est du Glasborn et le versant sud du Kühberg. Un sentier qui se détache du chemin, à l'entrée de la forêt, aboutit à la hauteur, derrière la cime du Glasborn : c'est le chemin d'Orbey, qui suit un moment les détours du haut plateau sur les bords duquel, en descendant vers les Basses Huttes, il touche à une ferme romane, halte ordinaire des voyageurs. Là

vous trouvez de quoi vous rafraîchir, et si vous n'avez jamais goûté l'eau-de-vie de myrtilles, je vous conseille d'en demander. C'est un breuvage très-réconfortant et d'un goût plus délicat que celui du kirsch. La descente, à partir de ce point, est très-rapide, et en une demi-heure vous aurez atteint le village d'Orbey, point central de la population de cette vallée pittoresque et but principal des touristes dans les Vosges.

En avançant par-delà le Hohrothberg, vous prendrez un autre chemin se détachant du chemin de la forêt de la Winterlitt et montant à gauche, dans les carrières du Kühberg, vers le côté du gazon des coqs de bruyères. Celui-ci vous conduira sur la crête, d'abord par la forêt du côté sud, puis par le plateau vers le versant oriental de la montagne. En descendant vers le plateau inférieur de la Baroche, vous voyez à gauche le château du Hohnack, et à droite le Tombeau du Géant (le *Hohnackkopf*). Le chemin, en se prolongeant, débouche sur la partie est de ce plateau près du pélerinage des Trois-Epis. Ce chemin, d'une beauté incomparable, est d'une longueur d'environ dix kilomètres.

Un autre chemin qui se détache du précédent, avant de franchir le col de la Winterlitt, conduit par le Mittleré Berg et le Hinteré Berg vers le flanc ouest du Glasborn, dominant de ce côté les dépendances de Sultzeren appelées le *Gepræg* et le *Buchteren*. Il monte le long du versant rocailleux de cette

montagne rebelle à presque toute espèce de culture, vers le chaume du même nom, qui occupe la partie supérieure de cette vallée, transformée en prairies encadrées de blocs de grès rouge et de granit. De là, vous atteignez bientôt la crête, où les limites des cantons de Munster et de Lapoutroie sont indiquées par une haute croix en charpente, à droite de laquelle le sentier aboutit également à la ferme romane indiquée plus haut, pour descendre vers les Basses Huttes. Un autre sentier, se dirigeant à gauche, s'engage dans les forêts et les pâturages garnissant les hauteurs de Pairis, jonchées de blocs anguleux de grès rouge et de fragments de quartz roulé. En deçà des Hautes Huttes, il conduit vers l'ouest sur les flancs du Riesberg, couvert de pâturages alpestres, au Lac noir et au Lac blanc.

Le Hohrothberg peut être cité comme un modèle de culture : les habitants sont parvenus à force de peine et à grand renfort de purin, à y récolter des céréales, des pommes de terre de première qualité, de bons légumes et des fruits. Les maisons, propres comme presque toutes celles de la vallée, sont couvertes de chaume et entourées, pour la plupart, de petits jardinets où abondent les fleurs. Les champs, à proximité, sont très-bien entretenus, et tout dénote un certain bien-être chez ces montagnards énergiques, rompus au travail et que caractérise leur attachement au sol natal. On les voit pendant la semaine travailler comme bûcherons dans les forêts

des environs ou comme carriers dans les carrières du Kühberg et du Hohnack, où ils fendent et façonnent les énormes blocs de grès rouge pour les transformer en dalles et en pierres de taille: nains infatigables de la montagne, qui finiront par déblayer un jour le tombeau du géant endormi dans les profondeurs du fameux Hohnack. Le dimanche est un vrai jour de fête pour ces braves gens; on les voit arriver par bandes à Munster, pour assister au sermon, car ils sont attachés au culte luthérien et appartiennent à la paroisse de Munster. Après le service divin, il est dans leurs habitudes de songer à leurs besoins matériels, de se pourvoir en passant des denrées de première nécessité, et de se régaler ensuite d'un bon verre de vin, qui leur fait oublier les travaux et les fatigues de la semaine.

Pour faire notre visite au village de Hohroth proprement dit, qui, avec sa dépendance du Berg, compte une population d'environ 600 âmes, nous prenons de nouveau le chemin qui passe derrière les établissements de toiles peintes de Munster, et nous nous dirigeons également vers la vallée du Walsbach, mais sans passer par l'ancienne carrière: nous prenons le chemin qui franchit le petit torrent devant la maison du sieur Schranz, et qui longe la base du Rosskopf en traversant un canton dit le *Langenacker*. A quelque distance en amont, il communique avec une passerelle jetée sur la rivière de la petite vallée. Cette passerelle communique, par les trois moulins

établis sur un canal dérivé de la rivière, avec la ville par le faubourg du Bircken. Nous suivons donc ce chemin, qui bientôt nous aura conduit à la ferme du sieur Brobecker, située tout au fond d'un vallon appelé l'*Ammelsbach*. A partir de ce point, nous remontons une colline dont le terrain a une teinte rose, c'est le *Roth*, qui a donné son nom au village de Hohroth. Celui-ci est tapi derrière ce rempart couvert de belles plantations d'arbres fruitiers. Après une courte montée, le chemin nous conduit vers le nord, le long du versant opposé, au village même, situé au milieu d'un étroit vallon, entouré de tous côtés de montagnes aux versants cultivés. Un onduleux tapis de prairies couvre les bas-fonds, en se prolongeant jusqu'au hameau du *Weyer*, situé sur le bord de la rivière. L'aspect général du village de Hohroth, encaissé entre les versants couverts de noyers et de pommiers, est un des plus beaux de la vallée; les prairies du fond sont d'une fraîcheur incomparable; les maisons blanches se groupent autour d'une maison d'école bâtie sur une élévation et surmontée d'un campanile. On voit au-dessus, à une distance de deux mille mètres, les maisons du Berg garnissant les hauteurs et dont le groupe complète les contours d'un tableau ravissant, où tout respire la paix et la tranquillité. Ici, comme à Eschbach, nul bruit de machines ou de voitures ne vient troubler le silence pendant les jours de la semaine; tout le monde travaille dans les

champs ; on n'entend que le ramage des pinsons et des allouettes qui chantent leurs amours pendant les beaux jours du printemps, alors que le soleil darde ses rayons et que l'air est embaumé du parfum des fleurs épanouies.

Avant de nous engager sur la colline du Roth, nous trouvons, non loin de la ferme Brobecker, un sentier se détachant à gauche du chemin pour aller au bas des champs et, au-dessus des prairies, vers le hameau du Weyer. Ce sentier nous mène le long de la base de la montagne, formant un charmant ravin garni de fleurs, jusqu'aux scieries situées aux bords de la rivière, à l'ombre des saules et des aulnes élancés. Un pont, établi à cet endroit, nous conduit de l'autre côté, où le chemin se bifurque. La branche gauche nous ramènera à Munster par la route de la petite vallée; celle de droite communique avec le village de Stosswihr. Les scieries du Weyer sont un charmant but de promenade, surtout le soir, à l'époque des grandes chaleurs de l'été, lorsqu'une fraîcheur salutaire s'est répandue sur les pelouses vertes des environs, brûlantes pendant la journée. Cette fraîcheur est due à la rivière voisine dont les eaux rapides se brisent contre les mille obstacles d'un lit jonché de cailloux. En amont de la vieille scierie, elle tombe du haut d'un barrage, en formant une magnifique cascade. En aval, un bassin assez profond, où vous pouvez prendre un bain très-fortifiant, retient les eaux.

Il y a une vingtaine d'années, la scierie du Weyer était exploitée par M. Jean Heinrich, surnommé Weyerhans. Cet homme d'une affabilité peu commune, était poëte improvisateur et me charmait souvent par l'originalité de ses idées et ses sentences ornées de rimes. Un fabricant renommé de fromages de Munster, le sieur Sengelé, habite le Weyer. On aperçoit facilement, de ce point de la vallée, son chaume du *Lundenbühl*, bien connu des touristes.

Nous revenons au village de Hohroth, dont le chemin, en forme de fer à cheval, contourne les montagnes. Il aboutit au sud, au-dessus du Weyer, près d'une grange dominant la rivière. Au-delà de ce cours d'eau, la filature de M. Fritz Kœchlin occupe le premier plan de Stosswihr, dont nous longeons le côté nord, descendant le plan incliné de la montagne, à l'ouest de Hohroth. Le village de Stosswihr, au milieu duquel nous tombons en côtoyant le canal d'alimentation de la filature de Fritz Kœchlin, était déjà connu au 8me siècle : c'est la ferme des Ecossais, l'ancien *Scottenwillre*. Il compte aujourd'hui avec ses dépendances du Kilbel, d'Ampfersbach, du Schmeltzwasen, du Rosselwasen, etc., une population de 1800 habitants. Le gros du village est bâti sur l'ancienne route de la vallée ; la nouvelle route passe au sud. La population est essentiellement agricole ; la fabrication du fromage y a pris une grande extension ; on y trouve aussi des moulins et des scieries. Un tissage mécanique assez important, celui

de MM. Graf frères, se trouve entre Stosswihr et le Kilbel, où nous arrivons en longeant la rivière. Au-dessus du Kilbel (Kirchbühl) vous voyez la belle église moderne, qui domine toute la petite vallée extérieure. C'est aussi au Kilbel que la vallée se bifurque: la partie droite se dirige sur Sultzeren et la partie gauche sur Ampfersbach. Nous reviendrons sur les localités de Stosswihr, d'Ampfersbach et de Sultzeren, lors de nos excursions alpestres. Je me borne pour le moment à vous indiquer les divers chemins et les principaux sentiers, afin que vous puissiez vous diriger seul dans cette charmante partie de la vallée, qui occupe à peu près une lieue carrée.

XVIII.

Excursion au Hohneck

par le Mœnchberg.

Nous allons inaugurer nos excursions dans les Hautes Vosges par l'ascension du Hohneck. Nous prendrons le chemin du Mœnchberg pour y arriver, et nous reviendrons par la Schlucht. Dès que nous abordons la cime du géant vosgien, nous concevons tout d'abord une idée de sa configuration ; il étend ses ramifications dans toutes les directions, ouvrant des vallées profondes vers l'est et vers l'ouest; des descentes douces aboutissent par des vallons très-resserrés et très-longs au département des Vosges. C'est là que, dominant toutes les montagnes voisines et promenant nos regards à la ronde à une distance d'une centaine de kilomètres, nous pouvons nous faire une idée très-exacte de la conformation du pays que nous avons à explorer.

Avant d'entrer dans les détails de cette excursion qui demandera une journée entière, nous recomman-

derons au touriste d'emporter quelques provisions de bouche, afin de pouvoir faire un déjeûner frugal soit à Gaschnei, soit au Hohneck ; qu'il n'oublie pas surtout de se munir d'un flacon de bon kirsch, d'une petite provision de sucre, et d'un ou de deux hectogrammes de café torréfié et pilé. Il trouvera ensuite à la Schlucht, où il arrivera avant midi, un bon dîner chez l'aubergiste Wilhelm, au Chalet.

Le chemin qui de Munster conduit au Hohneck par le Mœnchberg, monte au faubourg du Bircken, derrière les maisons, dans la localité dite le *Hohlschleif* (on se fera indiquer cet endroit par le premier passant venu). Arrivé au pied de la montagne, on monte tout droit, par le côté exposé à l'est, à travers des champs couverts d'arbres fruitiers ; les noyers et les cerisiers y abondent surtout. Au-dessus des champs cultivés, qu'on traverse sur un parcours de deux kilomètres, le chemin, un peu rocailleux, est creusé par les eaux de pluie, fait un coude pour se diriger vers le nord. De ce point on jouit d'une vue magnifique sur la vallée extérieure de Munster, vue qui a été reproduite par une photographie de M. Braun, de Dornach. De là le chemin gagne la forêt, jeune taillis planté depuis trente ans. On se trouve alors au-dessus d'une dépendance de Munster, nommée le *Bretzel*, qui se compose de quelques maisons disséminées au milieu des champs toujours couverts d'arbres fruitiers qui envahissent la base de la montagne. Vous pouvez déjà, de ce point, jeter un coup d'œil dans la petite vallée

extérieure et admirer les belles positions de Hohroth, du Hohrothberg, de Stosswihr et celle de l'Eck, situé au-dessus de l'église.

Après une nouvelle marche d'un kilomètre, quand vous avez franchi la crète de la montagne, le chemin gagne le versant du sud et offre à vos regards les beautés de la grande vallée extérieure : vous voyez le village de Luttenbach dans tous ses détails, le Buchelé, le Runs et ses belles prairies avec son rideau d'arbres indiquant le cours de l'eau ; la papeterie, le Frohnzell et, au fond, le village de Breitenbach. Vous êtes ici au-dessus du hameau de Frohnzell, situé au fond d'un vallon dont vous côtoyez les régions supérieures. Après une petite marche à travers la forêt, vous vous trouvez de nouveau sur le versant nord de la montagne, dominant une vallée nommé le *Widenthal*, qui débouche près de Stosswihr; ensuite vous montez lentement vers la cime du Risæckerkopf, dont vous tournez la lourde masse, laissant sa tête à gauche pour vous diriger derrière elle vers l'ouest; le chemin vous conduit alors tout droit au col du Sattel, dépendance de Stosswihr, composée de quelques maisons. Là vous voyez, à vos pieds, la petite vallée derrière Ampfersbach; le Rosselwasen, le Schmeltzwassen avec ses blanchisseries et ses prairies couvertes de pièces de toile exposées au soleil. Nous avons déjà indiqué le chemin de communication entre Muhlbach et Ampfersbach qui, venant des régions boisées du

sud, débouche devant le Sattel pour descendre par cette vallée, qui s'ouvre vers le nord, derrière les maisons du Sattel adossées à la montagne. Au-dessus d'une prairie d'un effet charmant, nous touchons aux régions de la magnifique forêt du Silberwald: le chemin qui, depuis ce point, prend la direction nord-ouest, a été récemment rectifié par l'administration forestière; il traverse, pendant l'espace d'une heure, un jeune taillis âgé de trente à quarante ans, offrant à chaque instant des parties superbes. A un kilomètre environ du Sattel, nous touchons à un point désigné sous le nom de Mines d'argent (*Silbergruben*). C'est l'endroit où, d'après la légende, se trouvait autrefois l'entrée d'une grande mine d'argent qui était activement exploitée et en plein rapport; les minerais qu'on en retirait étaient, dit-on, purifiés et fondus en lingots au Schmeltzwassen, qui est situé au pied de la montagne. Nous ne possédons aucun document historique qui établisse l'existence des mines du Silberwald. Quant à nous, nous croyons plutôt que cette forêt tire son nom du mot latin *silva* (forêt), sous lequel on a dû simplement la désigner dans les premiers temps. La légende ajoute que, dans l'intérieur de la montagne les mines sont toujours en pleine activité, surveillées par un vieux génie, au service duquel se trouve son filleul, jeune homme d'une beauté remarquable, et que celui-ci sortira un jour de sa captivité avec des richesses fabuleuses,

pour se marier avec la fille la plus vertueuse et la plus jolie de la vallée de Munster. Avis aux belles de la vallée!...

La légende du Glitzerstein, qui se trouve sur le côté opposé de la montagne, offre quelque analogie avec les contes assez nombreux du Silberwald. On y voit figurer bon nombre de ces esprits malins qui se plaisent, au gré de leurs caprices, à affliger l'espèce humaine ou à la rendre heureuse.

En poursuivant paisiblement votre promenade dans le silence de la forêt, votre œil est agréablement surpris par le grand nombre des digitales pourprées qui dressent, le long du chemin, leurs tiges élancées, couvertes de corolles rouges. Ça et là vous voyez, soit une clairière couverte de belles fougères, soit une profusion de fleurs et de graminées. Nous acheminant insensiblement vers les régions plus élevées, nous touchons enfin au côté oriental de la montagne du Gaschneikopf, qui dresse ses pentes boisées en-deçà du Wasen, vers lequel nous arrivons par une pente rapide. Tout à coup, le chemin débouche sur une vaste prairie, bordée d'un mur construit en blocs de granit simplement superposés. A la droite du chemin, en sortant de la forêt, se trouve l'ancien chaume du Gaschnei; le nouveau chaume, qui est exploité par un marcaire de Mühlbach et où vous trouverez, en cas de besoin, les ressources d'une hospitalité alpestre, se trouve plus en avant vers la base du Nachstenbühl, contre-fort

du Hohneck ; tous deux appartiennent à MM. Hartmann. Vous avez atteint ici une altitude de mille mètres environ, et déjà la flore alpestre commence à montrer ses plus rares spécimens. Vous pouvez y cueillir plusieurs variétés de la pensée des Vosges et d'autres plantes qui intéressent le botaniste.

De Gaschnei, vous avez dans la direction du nord une vue magnifique sur la Schlucht, et au sud, dans la grande vallée, vers le Kahlenwasen et le Lauchen. Arrivé au pied du Næchstenbühl, vous voyez à droite une prairie humide, bordée par une forêt composée de sapins et de hêtres, et qui descend par une pente raide vers les profondeurs de la petite vallée. C'est là que le *Hœllenruns*, un des grands affluents de la Fecht, prend sa source. Sur le flanc escarpé de la montagne, vous apercevez le chaume du Schallern et les troupeaux de vaches dans les pâturages.

Si vous en avez le temps, montez à ce chaume; vous y jouirez d'une vue grandiose sur la vallée et sur la plaine. Vous pourrez en même temps visiter l'intérieur de la ferme et vous faire expliquer la fabrication du fromage de Munster proprement dit. Si vous contournez la montagne vers le nord du Châlet, allez voir, avec le garçon du marcaire qui vous servira de guide, le joli groupe des rochers appelés *Bartelmé's-Felsen* (rochers de Saint-Barthélemy), qui surplombent la vallée. En avançant un

peu vers l'ouest, vous abordez les ravins et les escarpements du Nachstenbühl et du Hohneck, qui dressent leurs pentes à pic, depuis les profondeurs du Roth-Ried. Le sol humide est couvert de débris granitiques qui, à chaque pas que vous faites, glissent sous vos pieds pour aller rouler dans l'abîme; ne marchez qu'avec précaution, en vous tenant aux branches des broussailles et des sapins rabougris. Vous serez amplement dédommagé de votre peine, car ces lieux foisonnent de végétaux d'apparence étrange et atteignant des proportions démesurées dans ce sol composé d'un humus végétal très-épais et suffisamment humide. Ce n'est pas sans peine que vous parvenez à vous frayer un passage dans ces fourrés de plantes à hautes tiges, qui vous rappellent les forêts vierges du Nouveau-Monde. Bientôt les escarpements qui sont en saillie sur les bords des précipices, en vous empêchant d'aller plus loin, vous forcent à rebrousser chemin vers le chaume, en marchant dans les hautes herbes et à travers les broussailles de genévriers qui envahissent le flanc de la montagne au-dessus du Schallers-Wassen.

Arrivé sur le côté sud, vous trouverez un sentier creusé et rongé par les eaux torrentielles des orages. Une forêt de sapins aux troncs et aux branches garnis de mousses grises, occupe le fond de ce côté. Vous apercevez au loin, vers le sud, une partie du village de Metzeral, situé au pied de tous ces

versants et des parties boisées de la région inférieure des montagnes, que domine la tête majestueuse du Næchstenbühl. Encore une petite marche d'une demi-heure et vous aurez atteint le côté opposé du colosse, en longeant la pente gauche d'une vallée profonde, nommée la *Wolmsa supérieure*. Vous rencontrez en montant quelques chaumes. Le premier, à gauche du chemin appelé le *Schissen-Roth*, est bâti au milieu des blocs gris qui jonchent le sol du versant. Les troupeaux de bêtes à cornes qui y paissent en agitant leurs clochettes, suspendent un instant leur maigre repas, pour vous contempler d'un air étonné. La Wolmsa supérieure est une des plus belles parties de la vallée. Voyez ces rochers sombres avec leurs cimes pointues et fantastiquement découpées: ce sont les *Spitzen-Kœpf* (têtes pointues); au-delà se trouve le *Schwalben-Nest* (nid d'hirondelles), où la neige persiste quelquefois jusqu'au mois d'août. Cette vallée, tout à la fois grandiose et sauvage, avec ses rochers à peine accessibles, couverts de mousses et de broussailles, est la terre classique des botanistes. Le rocher du Rhodiolo qui surplombe le Châlet du Wormspel, situé au sud, dans les ravins du Hohneck, est une station où abonde la plante de ce nom. C'est le célèbre Mougeot, grand botaniste des Vosges, qui a ainsi appelé le rocher. C'est là que les botanistes recueillent le Rhodiolo rosea, le Silene rupestris, le Saxifraga aizoon, le Sedum annuum, ainsi que d'autres espèces plus ou moins

rares (Kirschleger). Sur le flanc sud du Hohneck, dont vous apercevez la cime balloniforme, voyez vers le nord, au milieu des rochers, ce chaume isolé, c'est le *Schæferthalrain*. Le chemin monte à droite le long d'un groupe de rochers granitiques entassés les uns sur les autres comme un rempart de géants ; encore un quart-d'heure de marche et vous aurez atteint la cime du colosse vosgien. Si le temps est clair, restez-y pendant une demi-heure pour contempler à loisir le tableau magnifique qui se déroule sous vos yeux. Le panorama embrassant la partie sud, vue du sommet du Hohneck, a été reproduit par M. Hogard, géologue et ingénieur vosgien. Mais malgré toute la fidélité de la chromo-lithographie, cette œuvre d'art ne nous donne qu'une faible idée de l'ensemble. La réalité vous saisit d'admiration et défie toute imitation artistique. Au sommet du Hohneck, la chaîne des Vosges vous apparaît dans toute son étendue : voici le Ballon de Soultz et le Storkenkopf, son voisin ; plus loin vers la droite, le Ballon d'Alsace et le Rossberg, le Rotabac et le Strohberg (Kahlenwasen), et le Tanet, et le Gazon-de-Fête ; vers le nord, le Champ-de-Feu ; vers le sud, le Jura, et derrière lui toute la chaîne des Alpes, les glaciers avec leurs aiguilles roses et brillantes. Vers l'est, vous voyez le Schwartzwald, la plaine de l'Alsace ou du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Spire ; à l'ouest toute la Lorraine, où se rangent l'une à côté de l'autre une infinité de cimes de montagnes

avec leurs versants sombres et couverts de bois, entrecoupés de points éclairés; tout cela forme un tableau d'une incomparable beauté. Tout près de vous, des précipices vertigineux et des ravins escarpés, dont nous vous conseillerons d'éviter les abords, à moins que vous ne soyez botaniste et que l'amour de la science ne l'emporte sur la crainte du danger; car si vous veniez à glisser sur le gazon humide, vous rouleriez dans un fond hérissé de rochers pointus et de broussailles épineuses. Maintenant jetez les yeux sur le voisinage immédiat du point où vous vous trouvez: vers l'est et vers l'ouest se déroule autour de vous un immense tapis de ce gazon olivâtre, tendre et moëlleux au toucher, qui constitue les pâturages alpestres. Dans la belle saison, ce gazon est littéralement couvert de l'anémone des Alpes aux pétales blanches. Cette plante suit de près la fonte des neiges, et dans les anfractuosités les plus cachées où la neige persiste plus longtemps, on peut voir ses fleurs s'épanouir jusqu'au mois d'août. C'est à cette époque que la tige desséchée de cette plante surmontée d'une boule de ligaments frisés de couleur poussière, qui ressemble un peu à la tête échevelée d'une mendiante, couvre de toute part le gazon, qui est également jonché de petites touffes d'herbe sèche que les vaches ont arrachées en paissant; c'est le *nardus stricta*, graminée aux chaumes raides et lisses qui y sont chassés par les vents. Vous voyez à côté des pensées des

Vosges et des gentianes jaunes à tiges hautes, l'arnica des montagnes (*Johannisblum* des marcaires), avec ses fleurs jaune d'or, si précieuses en pharmacie; des masses de renoncules dorées, et l'adhamante odoriférante. Dans les endroits humides on trouve l'angélique des Pyrénées aux pétales jaunes-purpurines, la gnaphale norwégienne au duvet cotonneux, ainsi que d'autres espèces alpestres recherchées par les botanistes. Nous venons de signaler quelques espèces de la flore extrêmement riche du Hohneck que l'on retrouve, à peu d'exceptions près, dans toute la région alpestre des Vosges. Quant à la faune, elle se compose de quelques beaux scarabées rares; le genre papillon y est représenté par quelques polyomates et par quelques espèces du genre Argus et du genre Silène. Mais la multitude prodigieuse d'insectes est une véritable plaie dans ces régions pendant l'été. Ce sont les mouches, les guêpes et les frelons, qui vous pourchassent et s'acharnent contre vous en bourdonnant avec une ténacité désespérante. Le meilleur moyen de se garantir des piqûres de ces petits carnassiers avides de sang, c'est de s'envelopper la tête d'un mouchoir et de fumer un bon cigare.

En montant vers la cime du Hohneck du côté du *Schæferthal*, nom par lequel les pâtres désignent la partie supérieure du Wolmsa, vous avez pu remarquer de larges fossés, contournant le colosse et dont la végétation tend de plus en plus à effacer les traces:

ce sont d'anciens retranchements qu'on y avait creusés pour s'opposer au passage de l'ennemi, lors de la première invasion. Mais il n'y a jamais eu d'hommes armés derrière ces fortifications élevées à la hâte pour la défense de la patrie. Un pareil honneur ne revient qu'aux héros des Basses Vosges, cités dans les romans d'Erckmann-Chatrian. Ces parages à l'aspect si paisible et si riant, ont eu cependant un jour leur épisode sanglant. Si, en descendant du sommet, vous vous dirigez vers le nord en contournant les affreux précipices du Roth-Ried et du Franckenthal, dont les abords sont couverts d'un épais tapis de bruyères et de myrtilles, et que vous rencontriez un marcaire ou son petit pâtre gardant les vaches, vous n'avez qu'à lui demander où se trouve le Ravin des soldats (*der Soldaten-Schlatten*) : il vous indiquera une pente abrupte qui va jusqu'au fond de cette vallée sauvage hérissée de rochers pointus, et vous racontera d'un air naïf et timide la légende des cavaliers de l'empereur d'Allemagne. Un jour ces soldats, poursuivis par de nombreux ennemis, passèrent sur ces hauteurs en venant de la Lorraine et furent culbutés dans ces précipices, où tous périrent, à l'exception d'un seul homme qui se sauva par le bas du Roth-Ried. Le fait historique qui a donné naissance à cette lugubre légende et qui fait honneur aux gens de la vallée, eut lieu en 1637, au milieu des désordres de la guerre de Trente ans. Un détachement de l'armée impériale, composé de 100

mousquetaires et de 25 cavaliers, officiers pour la plupart et venant du côté de Gérardmer, avait fait une descente dans la vallée et enlevé une centaine de porcs et autant de bêtes à cornes. Cet acte de maraudage jeta l'alarme parmi les habitants, qui aussitôt se levèrent en masse pour reconquérir leur bien et punir les pillards. Suivant des sentiers qui leur étaient bien connus, ils gagnèrent la hauteur et s'y embusquèrent. Une rencontre eut lieu non loin des précipices du Franckenthal ; elle fut très-sanglante ; les gens de la vallée reprirent leur propriété et tuèrent une trentaine de ces maraudeurs de haut parage, dont les cadavres furent jetés dans les précipices. Les autres se sauvèrent. Leur commandant, nommé Jean de Wervenne, fut fait prisonnier et conduit à Munster sous bonne escorte.

Pendant que les officiers de l'état-major étaient occupés à lever les tracés de la carte du dépôt de la guerre, la cime du Hohneck était surmontée d'une grosse tour en charpente, dont la construction avait été vue avec défaveur par les gens de la vallée, qui se méfiaient des intentions du gouvernement. Aujourd'hui le point culminant du Hohneck est indiqué par une place ronde coupée dans le gazon. Tous les ans, à un jour fixe — c'est ordinairement en été vers la Saint-Jean — tous les marcaires viennent de deux à trois lieues à la ronde et s'y donnent rendez-vous pour fêter la *Kilbe* traditionnelle. Ils amènent leurs femmes ou leurs *schatz* (amantes) qui s'y rendent en foule, de

tous les villages de la vallée, apportant force provisions de vin, de pain et de viande. L'orchestre n'est ni très-nombreux ni très-choisi : un violon, une clarinette et une grosse caisse suffisent à ces braves gens, qui se livrent avec emportement aux plaisirs de la table et de la danse. Les robustes gars de la montagne ne se font aucun scrupule d'ôter leurs sabots devenus trop lourds, pour danser pieds nus avec les fraîches paysannes aux jupons courts et aux manches retroussées.

Le lever et le coucher du soleil, vus en été de la cime du colosse vosgien, sont d'un effet majestueux et grandiose. La nuit, sur ces hauteurs, est alors, pour ainsi dire, nulle. Le soleil, disparaissant de l'horizon vers huit heures, y laisse jusqu'à dix heures une trace dorée qui va s'éteindre en une lueur blafarde ; cette lueur parcourt l'horizon de l'ouest à l'est, jusqu'à deux heures du matin, ne perdant que très-peu de son intensité. Vers minuit, les teintes passent du blanc au rose ; la lumière devient plus vive et, s'élevant peu à peu au rouge de feu, embrase bientôt tout le ciel vers l'orient. Du sein de cet océan de flammes surgit, vers trois heures, le grand astre du jour, dans toute sa beauté toujours nouvelle, pour dorer en un instant les cimes des montagnes les plus élevées.

Parfois les orages qui éclatent dans les bas-fonds produisent, vus de ces cimes, un effet surprenant. Les rafales accumulent sur les hauteurs des brouil-

lards épais, qui en un instant enveloppent le touriste. Plongé dans une nuit épaisse, le voyageur ne voit plus rien qui puisse diriger sa marche et il lui faut attendre que les brouillards se dissipent.

Nous quittons la tête du Hohneck pour visiter le chaume du *Schmalgürtel*, situé à une distance d'un kilomètre environ vers l'ouest, sur le flanc de la montagne qui s'étend vers la Lorraine avec ses vastes pâturages.

Le chemin qui nous y conduit traverse un moment une de ces forêts de hêtres nains, que l'on rencontre assez souvent à de pareilles altitudes : ces arbres aux troncs noueux et rabougris n'offrent que quelques branches maigres, qui sont tournées invariablement vers le nord-est par suite de leur exposition continuelle aux vents du sud-ouest. Nous atteignons bientôt le chaume en question, qui est assez vaste et où l'on fabrique du fromage de Gruyère (*Schweitzerkæs*). Là vous pouvez vous faire expliquer en détail les préparations que subit le lait, depuis le moment où l'on trait la vache jusqu'à ce qu'il soit converti en l'un de ces fromages que vous voyez entassés sur les rayons de la cave. Si vous avez eu l'heureuse idée de vous munir de quelques hectogrammes de sucre et de café torréfié, rien ne vous empêche de vous faire préparer une tasse de café à la crême. Vous trouverez aussi à la ferme un beurre exquis que l'on y fabrique, et tout ce que peuvent offrir les marcaires, qui sont très-avenants, surtout quand on fait luire à leurs yeux

la pièce blanche. Ne manquez jamais de leur demander des indications sur les chemins que vous avez à suivre; leurs renseignements pourront souvent vous être très-utiles. Le chaume du Schmalgürtel se trouve déjà dans le département des Vosges. Il appartient aujourd'hui à la commune de la Bresse, qui l'a acquis de la famille Hartmann de Munster. Le nom de Catherine Hartmann, gravé sur une pierre au-dessus de l'auge de la fontaine, vous fera savoir que c'est la mère des trois frères Hartmann qui a fondé cette ferme. Dans le voisinage du chaume du Schmalgürtel se trouve une source abondante : c'est l'ancienne *Fontaine de la Duchesse*, appelée aujourd'hui *Fontaine du Sibbaldia*. La plante désignée sous ce nom par le docteur Mougeot s'y trouve en abondance. Source principale de la Moselotte, le plus grand affluent de la Moselle, cette source mériterait le nom de source de la Moselle, car elle est beaucoup plus importante que celle que l'on désigne sous ce nom et qui est située derrière le col de Bussang. Elle est voisine d'une des sources de la Fecht; particularité remarquable, car celle-ci jette ses eaux vers l'est, tandis que l'autre, prenant une direction opposée, les porte vers l'ouest. Si rapprochées en ce point, l'une va se jeter dans le Rhin, et les autres dans la Moselle pour se retrouver, après un détour de plus de cent lieues, près de Coblentz.

De ce chaume, qui n'est pas le seul dans ces parages, un bon chemin, dont les bords sont émaillés de plantes

alpestres, conduit par la vallée de la Moselle au lac de *Blanchemer* ou de *Firstmiss*, situé dans une position très pittoresque (*). Il est bon de faire savoir aux touristes qui voudraient se rendre de là dans les Vosges, que de la hauteur on descend par la vallée de la Moselotte jusqu'au village de la Bresse, qui doit sa célébrité aux inventeurs de la pisciculture, Remy et Géhin. Il y a une descente de 15 kilomètres à faire; de là on peut atteindre Remiremont par Saint-Maurice. Vous descendez la vallée de la Moselotte jusqu'à l'endroit où se trouve un poteau avec l'inscription suivante : *Chemin de Blanchemer, du Schmalgürtel et du Hohneck*. Là vous pouvez prendre le chemin de gauche qui vous conduit dans la vallée du Lisbach, où vous verrez le lac des Corbeaux, barré par une ceinture de moraines et peuplé d'une masse de truites. En montant, le même chemin vous conduira dans la vallée de Saint-Amarin par le col du Bramont. On peut aussi se faire indiquer au Schmalgürtel un chemin plus direct, conduisant par le flanc du Rotabac dans cette même vallée par le Wildenstein.

En partant du grand Hohneck (1366 mètres d'altitude) pour aller à la Schlucht, nous avons à faire une descente de 200 mètres. Elle s'opère insensible-

(*) La charmante légende du char d'or qu'une naïade perfide faisait sortir des profondeurs du lac pour attirer et pour tromper les hommes avides d'un gain facile, se trouve consignée dans les *Sagen des Elsasses*, par Aug. Stœber, p. 93.

ment sur un vaste plan, formant la crête ; ce plan, incliné vers le nord, a une longueur de 5 à 6 kilomètres. Des pâturages, et çà et là de petites forêts de hêtres aux voûtes arrondies et aux troncs tortueux, entremêlées de sapins et hérissées de rochers, composent le paysage. Du côté de l'Alsace vous avez les fameux précipices du Montabec, formant un rempart inaccessible ; du côté de la Lorraine, la crête s'incline et offre une pente douce couverte de forêts. En vous dirigeant de ce côté, vous passerez sur la frontière du département, indiquée sur le sol par un large fossé. De là votre œil plonge dans les vallons des Vosges aux prairies vertes, parsemées de maisons d'habitation. Les nappes d'eau des lacs de Retournemer et de Longemer reflètent les rayons du soleil au milieu d'un vallon resserré entre des montagnes abruptes, auxquelles les sapins donnent une teinte d'un vert sombre. A mi-distance du Hohneck et de la Schlucht, vous arriverez au chaume du Montabec allemand *(Deutsch-Lundenbuhl)* exploité par M. Sengelé de Hohroth (Weyer). Si vous éprouvez le besoin de vous réconforter avec du laitage, des œufs et des pommes de terre, ou que vous désiriez observer de plus près la fabrication du fromage de Munster, entrez au chalet : vous y serez le bienvenu ; le marcaire vous fera une réception tout amicale. Je vous conseille de visiter en détail l'aménagement intérieur de la ferme et de vous faire expliquer l'emploi des divers ustensiles qui composent un ménage alpestre. Ne

vous effarouchez pas de la toilette du montagnard, de son habit de gros coutil maculé de bouse de vache. La calotte hémisphérique en cuir noir le coiffe admirablement et sa chemise, très-propre, est fermée sur la poitrine par une agrafe d'argent; des sabots garnis de gros clous le préservent de l'humidité que de fortes rosées déposent pendant la nuit sur le gazon, où l'appelle parfois le soin de son troupeau.

Après le châlet, visitez aussi l'étable. Celle-ci est chaude et bien abritée contre les intempéries; le troupeau n'y est pas, il erre sur les pâturages et ne rentre qu'à l'heure où l'on trait les vaches, ou pendant les orages qui s'abattent parfois sur ces hauteurs avec une impétuosité effrayante.

Voyez ce petit réservoir ménagé sur une élévation de terrain et qui retient les eaux d'une source: il est destiné à verser son contenu dans l'étable, afin d'en enlever la bouse délayée, que des rigoles amèneront ensuite comme engrais sur le Wasen. L'ensemble du chalet est très-convenablement organisé et parfaitement entendu au point de vue de l'économie, qui est ici l'affaire essentielle.

Nous descendons du Hohneck et après avoir contourné les précipices du Montabec, nous arrivons au col de la Schlucht. Là notre vue embrasse le plus charmant panorama qu'on puisse imaginer: toute la plaine de l'Alsace plongée dans une atmosphère brumeuse s'étend devant nous, à perte de vue, avec une infinité de détails entassés les uns sur les

autres. L'œil cherche à découvrir un point connu sur lequel il puisse se reposer un instant ; c'est en vain : tout se confond avec une uniformité désespérante dans ce tableau magique, qui n'a pour cadre que l'horizon le plus vaste, avec lequel se fondent les nuages. Il vous arrivera souvent, en faisant des détours et de petites explorations dans les bois et les broussailles sur le versant du Montabec, de rencontrer un petit lièvre noir, qui s'enfuit à toutes jambes à votre approche. Le lièvre de la montagne est généralement de taille plus petite et a la robe plus foncée que celui de la plaine. Les bois du versant ouest des Vosges sont très-favorables au développement du gibier. Le lièvre et le chevreuil y abondent et justifient l'antique renommée de cette contrée giboyeuse, où l'empereur Charlemagne chassait le sanglier, le cerf et même, dit-on, le chamois dans les parties rocheuses. De nos jours, ces deux dernières espèces n'y existent plus qu'à l'état de légende.



XIX.

La Schlucht, Retournemer, Longemer et Gérardmer.

La base du Montabec aboutit par une petite forêt ombreuse, au sol moëlleux, parsemé de blocs de rochers et envahi de mousses épaisses, au col de la Schlucht qui, à une altitude de 1150 mètres, forme dans la crête centrale des Vosges une large entaille.

Ce col, comme si la Providence eût voulu y pratiquer un passage pour la communication des peuples de races gauloise et germaine, est si bien disposé qu'on se demande pourquoi il n'y existe pas de route depuis des siècles. La réponse est bien simple : c'est justement en ce point que l'on rencontrait les plus grands obstacles. Le passage était barré par un mur tombant à pic, garni, sur une étendue de six kilomètres, de rochers en aiguilles, se dressant au bord d'un précipice d'une profondeur vertigineuse.

Toute tentative pour se frayer un passage dans cette région inaccessible à l'homme eût même paru chimérique à plus d'un souverain d'Allemagne

ou de France. Eh bien! cette œuvre, que l'on regardait comme absolument impossible, a été entreprise et menée à bonne fin par la maison Hartmann et fils de Munster. Bien longtemps avant que ce travail fût entrepris, la vallée de Munster réclamait une communication facile avec les Vosges, fermée comme elle l'était, par la fameuse crête centrale. Il existait bien quelques chemins praticables pour les piétons ou pour les bêtes de somme; mais les principales ressources des Vosges, les bois de chauffage et de construction pourrissaient dans les forêts, faute de moyens de transport. Disons aussi que la maison Hartmann avait son chantier établi sur le col de la Schlucht, d'où elle faisait descendre ses approvisionnements de bois par la voie du schlittage, mais cela entraînait de grands frais et restait à l'état d'industrie privée, sans utilité pour l'intérêt général.

Le département des Vosges et celui du Haut-Rhin reconnurent enfin la haute importance d'une route reliant Colmar à Epinal. A cet effet, ils firent étudier les tracés par l'ingénieur vosgien Hogard, qui choisit le passage de la Schlucht, comme le plus facile et devant présenter le moins de pentes, si l'on parvenait à vaincre l'obstacle des *Spitzenfelsen* (roches pointues). La maison Hartmann, obéissant alors à un sentiment généreux, s'offrit, dès le principe, de construire à ses frais la partie la plus difficile, comprise entre le col et l'*Altenberg* (6 kilomètres). Les travaux commencés en 1842, sous la direction de l'agent-

voyer Boget, furent achevés en 1846, et non sans de grandes difficultés. La route, sur tout ce parcours, est assise sur une base de roche granitique et taillée dans la montagne au moyen des mines, qui détachèrent plus d'une fois des fragments de plusieurs milliers de quintaux. Les constructeurs, voulant conserver un échantillon de l'état primitif de la roche, y ont pratiqué un tunnel de 15 mètres de longueur sur 5 mètres de hauteur. C'est en ce point que l'on peut admirer le courage des entrepreneurs qui osèrent construire cette belle chaussée au milieu de ces rochers abrupts. Ce point qui est, sans contredit, le plus pittoresque des Vosges, a été reproduit par une foule d'artistes alsaciens, notamment par MM. N. Karth, de Strasbourg et Braun, de Dornach, ainsi que par notre compatriote M. Constant Pierrat, de Munster.

La route, depuis Munster jusqu'au col, est d'un parcours de 17 kilomètres 400 mètres. La section construite par les Hartmann a coûté à cette maison une dépense de 235,000 francs. Mais ce n'est qu'en 1859-1860 qu'elle fut achevée et complétement livrée à la circulation entre Gérardmer et Colmar.

L'empereur Napoléon III, lors de son séjour aux eaux de Plombières, visita la Schlucht le 24 et le 26 juillet 1858. Il y avait donné rendez-vous à sa tante, la grande duchesse Stéphanie de Bade, et à la fille de cette dernière, la duchesse d'Hamilton. Mais comme Sa Majesté y fut surprise par une pluie

torrentielle accompagnée d'un brouillard froid, on ne put même la décider à descendre à Munster, où les deux princesses étaient retenues par la même cause.

L'empereur y passa la nuit du 24 au 25, et s'en retourna à Plombières par le même chemin. Cette visite profita singulièrement à la route de la Schlucht, car l'empereur, en ayant reconnu l'importance, en décréta immédiatement l'achèvement définitif, qui se faisait attendre depuis dix ans, faute de ressources du côté du département des Vosges.

La maison Hartmann, pour couronner son œuvre patriotique, fit élever à la Schlucht, dès l'année suivante, en souvenir du passage de l'empereur, un chalet magnifique, très solidement construit et offrant tout le comfort désirable, digne, en un mot, d'abriter des voyageurs de distinction. En effet, l'empereur y revint en 1865 pour visiter la route achevée, et y déjeuna, en compagnie de quelques notabilités des deux départements. Après une réception toute cordiale et sans étiquette, il retourna à Plombières. Il revint une troisième fois à la Schlucht en 1867, mais cette fois dans le plus strict incognito, et accompagné seulement de quelques personnes de sa suite. Il se fit servir sur les pelouses vertes des environs une petite collation qui fut arrosée de trois bouteilles d'un bon vieux Riesling alsacien, fournies par le chalet, et que l'auguste visiteur paya en donnant un billet de 500 francs.

Après les détails dans lesquels nous venons d'entrer et qui résument l'historique de la Schlucht, nous allons procéder à l'examen de ses parties pittoresques.

La partie la plus élevée du col de la Schlucht est resserrée entre le côté sud de l'Altenberg et le côté nord du Montabec, présentant une surface plane d'une trentaine de mètres carrés. A droite, en débouchant par le Montabec, se trouve un bâtiment qui servait primitivement d'abri aux schlitteurs : c'est là que se logeaient les ouvriers pendant la construction de la route. Les ingénieurs y avaient également un pied-à-terre. Cette maison était en même temps le refuge des visiteurs surpris par la pluie. On y débitait du vin et des comestibles. L'empereur, lors de sa première visite, y passa une heure pour se remettre des fatigues de la montée.

Vers l'est, sur le premier plan du col, au point où la vallée de la Schlucht s'ouvre avec ses pentes raides et où prenait naissance l'ancienne route de schlittage, se trouve le chalet dominant la Schlucht du côté de l'Alsace. Il est construit en style suisse très-correct. Ses fondations très-solidement établies, sont en pur granit et renferment les caves, la cuisine, ainsi que le rez-de-chaussée. Cette dernière partie comprend la salle à manger et d'autres pièces réservées au public. La salle à manger donne accès extérieurement à une grande terrasse munie d'une balustrade également en granit. De cette terrasse on jouit d'une magnifique vue sur la route et sur la petite vallée de Munster.

C'est là qu'on se fait ordinairement servir le café, dont on aspire le parfum, tout en jouissant de l'air pur de la montagne. Le premier étage, au-dessus du rez-de-chaussée, est seul construit en bois. Il renferme, outre les pièces réservées à la famille Hartmann et l'appartement de l'empereur, des chambres destinées aux voyageurs. Un large toit couvert de bardeaux abrite cette construction, dont les deux pignons sont tournés l'un vers le sud, et l'autre vers le nord. De ce côté, l'étage supérieur donne accès à un grand balcon en bois, qui communique avec de petits balcons placés du côté de l'est et du côté de l'ouest. Le chalet de la Schlucht n'était primitivement destiné qu'à recevoir des personnages distingués, venant comme touristes y passer quelques heures d'une belle journée d'été. Mais depuis six ans, les propriétaires y ont établi un restaurant, et on y est traité et logé à très-bon compte. L'hôtelier actuel, M. Wilhelm, met à la disposition du touriste son hospitalière maison, sa table et sa cave bien garnie; un livre-album reçoit les noms, les notes et les pensées des voyageurs. Derrière le chalet, le col se prolonge vers la Lorraine, où, dans les bois de hêtres et de charmes, on a établi des promenades et des gloriettes destinées aux sociétés qui veulent s'y divertir ou s'y faire servir des rafraîchissements. N'oubliez pas de visiter la *Fontaine de Charlemagne*, source abondante d'une eau très-pure, qui jaillit sur le plan incliné d'une verte pelouse, où l'on peut cueillir le cresson des fon-

taines. Le petit torrent formé par cette source se jette dans la vallée du Valtin et forme un affluent de la Meurthe, allant dans la direction de Saint-Dié.

La route, au-delà du col de la Schlucht, s'engage dans le département des Vosges ; à partir du chalet, elle longe le versant ouest du Montabec qui, avec le versant du Hohneck, forme de vastes pâturages entrecoupés de parties boisées. Au Collet, à 2 kilomètres de la Schlucht, se trouve un chemin qui descend par une forêt de sapins au lac de Retournemer : c'est le *Chemin des Dames* ; il est d'une raideur extraordinaire. La descente se fait très-vite, mais il faut une bonne heure pour y monter. Un poteau placé entre la route et le lac indique au voyageur un point d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur les lacs de Retournemer (*Simmelsée*) et de Longemer (*Langensée*). Si vous descendez au lac de Retournemer, vous admirerez surtout la beauté sauvage et sévère du vallon, la pureté des eaux du lac, les sapins et les hêtres séculaires qui l'encadrent. Au sein de cette solitude, tout vous invite au recueillement et à la méditation. La maison forestière qui se trouve sur les bords du lac, était occupée il y a quelques années par le forestier Barthélemy, bien connu des touristes. On mangeait très-bien chez ce brave ex-chasseur de Vincennes ; aujourd'hui cette station est supprimée ; le forestier a été changé, et l'hôtel de la Schlucht a remplacé l'humble maison de l'employé. En montant vers le nord une petite côte placée entre deux mon-

tagnes couvertes de sapins, on se trouve, après une marche de 2 kilomètres, sur le bord du Longemer, qui occupe la largeur de toute la vallée; ce lac a une position très-pittoresque et est d'une longueur de 5 kilomètres. Arrivé à l'extrémité occidentale, vous suivrez une fort belle route qui vous mène à Gérardmer. Vous visiterez, chemin faisant, le fameux *Saut des cuves* de la Vologne, en amont d'un pont sur lequel passe la route de Gérardmer à Corcieux et Saint-Dié. Près de ce pont, à 200 mètres en aval, se trouve à droite de la route un bloc de granit, célèbre dans le pays: c'est la *Pierre de Charlemagne*. La légende rapporte qu'en visitant cette vallée, le grand empereur dîna sur ce rocher. On découvre même l'empreinte des fers du noble coursier de ce prince. Le Saut-des-cuves se trouve dans une profonde excavation, creusée dans le granit par le torrent, suivant l'axe de la vallée. Il est curieux de constater combien le souvenir de l'empereur Charlemagne s'est conservé dans cette partie des Vosges, et, après dix siècles, tend à s'y perpétuer.

La route de la Schlucht et notamment la section construite par la maison Hartmann et qui est comprise entre le col et l'Altenberg, où elle fait son premier tournant vers le nord, se présente à l'œil comme un ruban blanc taillé dans un pan de mur. Cette paroi, d'un aspect tout à la fois sauvage et grandiose, c'est l'*Altenberg* (vieille montagne). Coupé du côté sud par la route, elle appartient à cette

partie des Vosges qui, à l'époque de transition de notre globe, a été soulevée par la force plutonique et a dominé ainsi pendant une période incalculable, la mer qui la battait de ses vagues furieuses (*). Voyez cette roche grise, d'une contexture vitreuse, qui compte par milliers les siècles écoulés! demandez au soleil et aux étoiles brillantes de la nuit, combien de fois le printemps y fit éclore des fleurs, et combien de fois l'hiver la revêtit d'une couche de neige; combien il fallut de temps pour que les diverses influences atmosphériques déterminassent la décomposition du granit, de façon à y marquer cette foule de détails, à y creuser tous ces sillons et toutes ces crevasses, à mettre en saillie cette multitude de bosses et d'aspérités! Combien de fois la foudre n'a-t-elle pas dû labourer la surface dure de ces rochers pour y sculpter toutes ces pointes élancées, toutes ces aiguilles semblables aux clochetons d'une vieille construction fantastique! C'est encore le soleil, déchirant les nuages qui les enveloppaient comme des brouillards épais et dans lesquels l'éclair dardait ses rais foudroyants, qui vous doit la réponse. Voyez ce tapis de mousses grises qui les recouvre, ces épines et ces broussailles, ces herbes aux brindilles raides, et ces sapins qui poussent dans les anfractuosités: c'est le granit décomposé qui a préparé

(*) Aussi ce nom d'Altenberg, de Vieille Montagne, ne sonne-t-il pas comme une réminiscence des temps primitifs?

la terre végétale dont se nourrissent toutes ces plantes.

. . . .

Si, comme il arrive souvent, vous descendez la route en voiture pour retourner à Munster, ayez soin de vous assurer du véhicule avant votre départ, et de recommander qu'il vous attende au col. Vous ferez bien d'envoyer la voiture d'avance au grand tournant de l'Altenberg, et de faire à pied le trajet depuis le col jusqu'à ce point; vous pourrez alors examiner à loisir tous les détails de cette route magnifique.

C'est près du tunnel surtout qu'elle se déploie dans toute sa grandeur sauvage. Approchez du parapet et plongez vos regards dans les ravins couverts de blocs et de menus débris qui ont roulé dans le fond. La végétation commence à effacer les traces des mutilations produites par ces travaux gigantesques, qui broyèrent les plus grands sapins comme des brins de paille. Descendez lentement la route en portant vos regards tantôt à droite, tantôt à gauche; elle vous présentera à chaque pas un objet nouveau. Contemplez les hauteurs qui s'étendent vers le sud, surtout celle de Gaschnei. Sondez de nouveau la profondeur des ravins autour du Hohneck et du Montabec. Au nord, vous longez la montagne dont l'aspect varie sans cesse. Arrivé au tournant, vous ferez une petite halte pour jouir de la vue qui s'étend sur toute la petite vallée et sur la vallée extérieure. Là vous trouvez un chemin

qui descend tout droit au Rosselwassen, où vous arrivez après une heure de marche. Par cette coupure, vous abrégez la descente de 10 kilomètres, mais elle exige des jarrets solides. Quant à nous, nous suivrons la route qui s'étend vers le nord dans le *Hirsteinried*, laissant à gauche le versant est de l'Altenberg, qui se dresse majestueusement avec ses bois sombres, ses masses de rochers moussus et ses blocs erratiques jonchant le sol humide. Vous admirerez surtout la muraille du *Hirstelfelsen*, couronnée de jeunes sapins. Ce rocher, dans sa structure bizarre, figure assez bien un orgue d'église; une petite rivière, au doux murmure, éveille seule les échos de la solitude. La route fait ici son second tournant, pour se diriger vers le sud et se retourne une seconde fois vers le nord, en pénétrant profondément dans les montagnes au-dessus du Tanet, vers une prairie, la *Nesslesmatt*, ornée de quelques chalets. Un torrent assez fort prend sa source dans le fond boisé, dominé par la crête centrale; le *Wurzelstein* (Haut-Fourneau) se dresse là devant vous, dans toute sa sombre beauté, sur les hauteurs couronnées de débris granitiques, qui dominent les précipices. A partir de ce troisième grand tournant, la route s'allonge considérablement vers le nord, après avoir fait un petit détour vers le sud. Là vous admirerez les magnifiques forêts de sapins offrant les espèces les plus variées, et la belle exposition des montagnes présentant de toutes parts les paysages

les plus gracieux. Vous touchez enfin aux *Eckmatten*, prairies qu'arrose un gros torrent où se réunissent les eaux du bassin du Tanet, qui se jette avec fureur vers le fond de la vallée, formant un affluent considérable de la Fecht. Depuis les Eckmatten, la route tend à sortir des régions boisées pour descendre en petits tournants vers Sultzeren, après avoir côtoyé la belle forêt de l'*Abtswald*, appartenant à M. Hartmann de Munster. A l'issue de cette forêt se présente pour la seconde fois un chemin raccourci : c'est le chemin de la *Mortsgass*, qui aboutit au Kilbel. Prenez-le si vous avez de bons jarrets, car il est très-pittoresque. Nous préférons, quant à nous, suivre la route le long de l'Eck, pour arriver à Sultzeren, et delà au Kilbel, en côtoyant la base de tout le système de ces montagnes, dans lesquelles la route se déploie avec ses mille détours, et nous faisons insensiblement une descente de 600 mètres. Du Kilbel à Stosswihr, et de là à Munster, nous n'avons plus qu'un parcours de 3 kilomètres pour revenir à notre point de départ, c'est-à-dire pour nous retrouver à l'hôtel que nous avons quitté de grand matin.

XX.

La petite vallée.

Stosswihr, Kilbel, Ampfersbach, le Roth-Ried, le Frankenthal.

A toi ma visite d'aujourd'hui, ma belle petite vallée aux côteaux verdoyants, aux forêts sombres, à la riche culture et aux villages riants; c'est à toi maintenant à déployer tes charmes à nos yeux, bien que nous ayons déjà pu admirer, à vol d'oiseau, plus d'un de tes beaux sites, en faisant notre tournée de Hohroth, en passant sur le Mœnchberg et en revenant de la Schlucht. Il y a encore bien des paysages charmants que nous n'avons pu visiter, bien des détails d'un intérêt marquant, que nous n'ayons pu mettre en relief pendant les excursions que nous avons faites, pressés comme nous l'étions de retourner à Munster; c'est à l'exploration de la petite vallée que nous consacrerons notre promenade d'aujourd'hui.

En sortant par la partie haute de la ville, la route se déploie sur le côté nord du Mœnchberg et longe la

ase de cette montagne. Nous avons de ce côté des hamps cultivés, couverts d'arbres fruitiers de toutes spèces, et s'étendant jusqu'à Stosswihr. Le côté droit st envahi par un fond de prairies où la rivière roule ses eaux bruyantes, dont le cours est indiqué par une longue rangée de saules et d'aulnes aux troncs élancés. Après un kilomètre de marche, la route tourne vers le *Bretzel*, dépendance de Munster, dont les maisons éparses ornent le versant de la montagne. A partir de ce point, la route gravit une hauteur formée par les alluvions et nommée le *Link-Buckel* (colline de gauche). Là nous sommes bien placés pour admirer la belle situation du village de Hohroth avec le Hohrothberg et l'ensemble de ce beau vallon admirablement cultivé, avec ses vertes prairies et ses maisons plus coquettes les unes que les autres, disposées en amphithéâtre. La dépendance du Weyer se trouve au bas sur une pelouse verte.

Au milieu des prairies, en deçà de la rivière, nous apercevons l'établissement de filature de Fritz Kœchlin de Mulhouse, beaux bâtiments devant lesquels la route se bifurque ; la branche de droite nous conduit directement dans le village de Stosswihr (*), dont les maisons sont bâties le long de la route et entourées de jardins potagers et de vergers, Au sortir du village, on passe devant les tissages de MM. Graff

(*) Nous avons déjà donné un aperçu historique et statistique de ce village en l'abordant du côté de Hohroth.

frères, pour gagner en quelques minutes la dépendance du Kilbel, où se trouvent les écoles, la mairie et l'église. Devant le bâtiment de la mairie, un chemin, se détachant de la route, monte par une rampe douce vers la nouvelle église, qui domine tout le Kilbel. L'auberge du sieur Edel, bien connue des touristes, se trouve à la partie antérieure de la place, à droite du temple. Nous suivons depuis ce point le chemin qui s'engage le long de la montagne d'Ampfersbach, situé dans un fond de prairies. C'est la partie sud de la petite vallée, séparée de la partie nord, qui monte vers Sultzeren, par le Kilbel, au pied duquel se réunissent les rivières venant des deux directions.

L'ensemble de la vallée d'Ampfersbach, vue d'une montagne voisine avec ses groupes de maisons éparpillées, produit une impression délicieuse; c'est à coup sûr un des plus beaux points de la vallée. Vous voyez à gauche, occupant le premier plan, la forêt du Silberwald; le côté droit est dominé par la forêt de l'Abtswald, et derrière celle-ci, par les régions boisées à travers lesquelles la route de la Schlucht décrit ses détours capricieux. Au fond, le Montabec dresse ses remparts formidables; devant lui s'élèvent des masses lourdes, composées de débris d'anciens glaciers et d'éboulements granitiques: tout cela forme un amoncellement confus qui est venu se placer devant le Roth-Ried et le Frankenthal. Le chemin qui, depuis Ampfersbach, s'engage plus loin dans le fond de ce vallon, se divise alors en deux branches:

celle de droite passe au *Schweinsbach*, célèbre par la fondation du premier établissement des disciples de Saint-Grégoire, qui vinrent coloniser la vallée en 633. On y voyait encore, au commencement du siècle, les ruines d'une chapelle, de construction gothique, qui ont été reproduites, d'après Lebert, par J. Rothmüller, dans ses *Vues pittoresques de l'Alsace*.

L'emplacement de cette chapelle qui, avant 1789, était encore un but de processions solennelles du couvent de Munster aux jours de la Sainte-Croix (3 mai et 14 septembre), est occupé aujourd'hui par une ferme appartenant à M. Gæbelé; le tertre, qu'on aperçoit devant cette dernière, est le seul reste qui subsiste aujourd'hui de ce petit monument historique.

En continuant notre marche dans cette direction, nous touchons à la base de l'Abtswald, magnifique forêt aux essences variées, où dominent cependant les plus beaux conifères. Ancienne propriété de l'abbaye, elle appartient aujourd'hui à M. Hartmann de Munster. Elle confine, dans sa partie la plus élevée, à la route de la Schlacht; on y trouve même un sentier d'une raideur désespérante, qui y mène, mais il faut, pour le pratiquer, des jarrets à toute épreuve. Le *Schmeltzwasen*, qui se trouve à une petite distance, est une dépendance de Stosswihr, habitée par environ 3 à 400 habitants catholiques, faible débris de l'ancienne population, resté fidèle au culte romain. Ces braves gens sont tous de rudes travailleurs, rompus

aux pénibles travaux des champs ; ils cultivent avec succès la terre ingrate des environs, composée de dépôts rocheux provenant des anciens glaciers et d'éboulements granitiques. Ils se livrent aussi au blanchissage des grosses toiles de ménage ; les prairies et les pentes des montagnes exposées au midi en sont couvertes, car l'action du soleil vient en aide au travailleur. Cette population catholique, de tous côtés entourée de luthériens, s'est bâti une très-jolie église de style moderne, ornée d'une flèche élancée et formant le vrai pendant du temple protestant du Kilbel.

Le chemin, à partir d'ici, longe la montagne à travers les rochers, les prairies et les champs, et gagne le fond de la vallée, où il rencontre celui qui passe à Ampfersbach et qui traverse la rivière sur un pont en bois, pour aller suivre le versant nord du Silberwald. Il y a dans ce bourg un tissage mécanique exploité par la maison A. Boissaye, de Paris. Les maisons d'habitation sont, comme dans le reste de la vallée, d'un style simple, mais proprement entretenues et la plupart entourées de petits jardinets ou de vergers. A une petite distance vers le sud, s'ouvre un vallon étroit, qui monte jusqu'au col du Sattel, dont le sentier communique avec Mühlbach (voyez plus haut), situé au-delà des montagnes. Derrière Ampfersbach on touche au *Rosselwasen*, également sous-dépendance de Stosswihr. Cette localité semble tirer son nom des masses de blocs erratiques (*Rosseln*,

rocailles) qui couvrent ses environs et notamment la base du Silberwald, s'allongeant vers le fond de la vallée. On se demande comment ce phénomène, encore insuffisamment expliqué, a pu se produire ici d'une manière aussi marquée. Les blocs de granit arrondis et plats, d'une grosseur démesurée, couvrent le sol sur sur un assez long parcours; serrés les uns contre les autres, ils sont revêtus de lichens et de mousses grises du plus bel effet. Des plantes à hautes tiges et des ronces ont pris racine dans les interstices: on dirait les pavés disjoints d'une chaussée de géants, et on est confondu quand on songe à la force qui a soulevé ces débris et les a transportés jusqu'ici. Les habitants du pays ne les voient pas de trop bon œil, car ils préféreraient un terrain déblayé, qu'ils puissent livrer à la culture; aussi n'ont-ils pas été médiocrement satisfaits en voyant des entrepreneurs s'attaquer à ces rochers pour les transporter au loin. C'est ce dépôt de granit qui a fourni les matériaux des piliers de fondation du grand pont du Rhin, près de Strasbourg. Les encadrements des trottoirs de la ville de Munster sont également tirés de là. On aime à voir le contraste que présentent ces masses grises qui bordent d'un côté le chemin, et les belles prairies émaillées de fleurs qui garnissent le côté opposé; c'est l'aridité, la désolation, à côté de l'utile et de l'agréable. Les deux chemins, en longeant la base des montagnes, forment l'encadrement d'un vaste fond de prairies magnifiques, arrosées par la rivière, qui y promène

ses eaux tranquilles et limpides, où la truite prend ses joyeux ébats. En se resserrant peu à peu vers le fond, la vallée ne laisse plus subsister qu'un seul chemin; le sapin commence à le garnir des deux côtés, puis finit par envahir tout à fait l'espace laissé entre les montagnes connues sous le nom de l'*Aa*.

Arrivé au fond de la vallée, vous entendez vers la gauche le bruit d'un torrent : c'est le *Hœllenruns*, qui descend des hauteurs du Gaschnei. Devant vous, vers la droite, se précipite en cascades écumantes la rivière du *Roth-Ried*, grossie des torrents de la Schlucht, et du *Hirstein-Ried*, qui forment, par leur réunion en ce point, un affluent de la rivière de la petite vallée.

Vers les flancs droits des montagnes couvertes des plus belles forêts, débouchait autrefois le chemin de schlittage venant de la Schlucht, pour aboutir au grand chantier (*Holtzplatz von der Aa*). Ce chemin servait quelquefois à conduire les touristes et les promeneurs depuis les hauteurs. Le 3 septembre 1821, une longue file de traîneaux garnis de branches de sapins et de fleurs, y conduisit le général Foy et sa suite, à leur retour d'une excursion au Schmalgürtel par la Schlucht.

En suivant le torrent du Roth-Ried, on arrive au *Stolzen-Abloss*, localité très-pittoresque, ornée d'une cascade magnifique et très-peu connue; les eaux, débouchant d'un sombre fourré d'arbres, tombent en flots écumants dans un ravin étroit, et roulent entre des blocs de pierre garnis de mousses vertes, pour se

précipiter avec fracas dans le fond descendant à pic. En continuant à longer ce torrent à travers les fourrés de ronces et de framboisiers qui croissent entre les rocailles éboulées, on arrive au Roth-Ried, qui s'ouvre au bout de ce chemin et présente une terrasse située à 600 mètres au-dessous du Hohneck et bornée vers l'est, comme d'un mur infranchissable, par les ravins du Montabec. Aussi ne conseillerons-nous pas au touriste de prendre le chemin qui longe le torrent pour arriver au Roth-Ried, à moins qu'il n'ait eu la précaution de s'adjoindre un guide en partant du Kilbel. Nous lui recommandons plutôt, lorsqu'il sera arrivé, au fond de l'Aa, au point de jonction des torrents, de suivre, en se dirigeant de l'ouest au sud et en montant pendant quelques minutes, le sentier rapide qui va retrouver un ancien chemin de schlittage, en longeant, sur un parcours de trois kilomètres, une magnifique forêt dont le sol est couvert d'une espèce d'oseille appelée aussi pain de coucou. Vous rencontrez sur ce passage des endroits où jaillissent des sources vives et où le botaniste peut cueillir des plantes rares. Lorsque la forêt cesse, vous avez devant vous un gras pâturage, à droite duquel se trouve un chaume ombragé par quelques sapins aux formes élancées : c'est la prairie du Roth-Ried. La rivière, qui suit une ligne tortueuse, y roule lentement ses eaux. Il y a des endroits où elle a une largeur et une profondeur de 2 mètres. Limpide et claire comme le cristal, l'eau vous permet de plonger vos regards

jusqu'au fond, où glissent de nombreuses truites. Vous avancez lentement sur cette prairie au sol mouvant et marécageux, couverte de blocs de pierre et où croissent une foule de plantes d'un aspect étrange. Regardez un peu au-dessus de vous la masse du Hohneck, avec ses ravins ruisselants et couverts d'une végétation luxuriante ; mesurez vers la droite les hauteurs du Montabec, et regardez vers le nord les rochers de la Schlucht ; combien vous vous sentez petit et chétif au milieu de cette nature puissamment grande et sauvage ; vous êtes muet d'admiration en présence des sublimes beautés amoncelées ici par le grand architecte du monde !....

En suivant le torrent, on monte à travers les rochers et on traverse la forêt, peuplée de sapins, de hêtres et d'érables plusieurs fois séculaires. Là, vous pouvez cueillir la rose des Alpes aux fleurs purpurines ou cramoisies. Arrivé sur la hauteur par une pente raide, vous avez atteint le chaume du *Frankenthal* appartenant aux héritiers de M. Joseph Martin, du Schmeltzwasen ; ce chaume est placé derrière une redoutable moraine semi-circulaire, qui enserre une vaste plaine gramineuse, entrecoupée de quelques rochers, et au fond de laquelle se trouve un petit étang entouré d'un marais fangeux. Au chalet vous pourrez vous restaurer, soit avec les provisions dont vous vous serez muni, soit avec celles que vous trouverez chez le pâtre, qui est très-affable et qui parle français. L'hospitalité est traditionnelle dans

ce chaume spécialement recommandable par son propriétaire. Vous trouverez là du lait, des pommes de terre, des œufs, du fromage. Si vous avez du café et du sucre, faites-vous préparer une tasse de café à la crême. Offrez à votre hôte un petit verre de kirsch et insistez pour lui faire accepter la pièce : il s'y refusera obstinément, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il consentira à recevoir tout au plus la valeur de la consommation que vous aurez faite. Demandez au pâtre de vous faire voir la fameuse caverne du Frankenthal : il chargera son garçon de vous y conduire et vous indiquera, vers les ravins du Hohneck, une masse de rochers entassés les uns sur les autres comme les assises d'une forteresse, et où l'eau ruisselle.

Vous y arrivez par un petit sentier à peine battu, où vous vous frayez avec peine un passage entre les blocs de granit qui couvrent le sol ; vous escaladez les fragments de roc, en vous cramponnant aux broussailles qui obstruent souvent le passage. Enfin, après une montée pénible, vous vous trouvez sur une terrasse assise sur le flanc des ravins. Un énorme bloc, en forme de dalle, se trouve dressé contre une espèce de corniche naturelle, masquée par des fougères et des herbes. Le guide vous dit : « C'est là l'entrée de la caverne », et vous le voyez disparaître, glissant derrière la dalle. Vous le suivez, non sans quelque hésitation, et vous glissez également derrière cette dalle, où s'ouvre l'entrée très-étroite de la ca-

verne, que vous franchissez en baissant la tête. Vous vous trouvez alors dans une excavation assez spacieuse pour qu'on puisse s'y tenir debout. Cette grotte qui, d'après la légende, aurait servi d'asile à quelques moines du couvent de Munster lors du pillage auquel se livrèrent les Suédois, peut avoir une profondeur de 3 à 4 mètres ; sa largeur et sa hauteur sont d'environ 2 mètres. Le sol y est couvert d'un sable fin et très-propre. On voit qu'elle a été formée par le simple effet de la superposition des blocs, détachés par un éboulement dont l'époque est difficile à déterminer. La descente, en revenant de la caverne, sera plus difficile que la montée. Choisissez avec précaution les places où vous pourrez poser les pieds, et sondez-les de votre canne : le gazon imprégné d'eau pourrait céder sous vos pas et vous faire rouler au fond.

En partant du chaume, vous côtoyez l'étang et vous allez gagner un ancien chemin de schlittage que vous aurez eu soin de vous faire indiquer par le garçon du pâtre. Ce chemin vous conduit en zig-zag à travers les ravins du Franckenthal jusqu'aux Hautes Chaumes. De là vous vous rendrez, soit au Montabec pour vous diriger vers la Schlucht, que vous connaissez déjà, soit, en montant encore, à une distance de 100 mètres, jusqu'au sommet du Hohneck. On peut, sans visiter la tête du colosse, se diriger sur son versant oriental pour arriver au Gaschnei par le chemin qui longe la Wolmsa supérieure, en marchant

de ce côté vers Muhlbach ou vers Ampfersbach par le col du Sattel ; on peut aussi revenir directement de ce point à Munster par le Risæckerkopf et le Mœnchberg.

XXI.

L'Eck, le village de Sultzeren, le Lac vert, le Tanet et le Wurtzelstein.

Avant de pénétrer dans la partie nord de la petite vallée occupée par le village de Sultzeren, nous allons tâcher de nous orienter un peu dans le groupe des montagnes situées entre ce village et celui d'Ampfersbach. Une partie de la base est occupée par le Kilbel, placé entre les deux villages. D'ici vous voyez la nouvelle route se détacher du village de Stosswihr, derrière l'établissement de MM. Graf frères, décrire sa première courbe dans le fond des prairies en-deçà d'Ampfersbach, puis gagner la montagne de ce côté-ci, afin de se prolonger vers Sultzeren derrière la nouvelle église et l'auberge du sieur Edel, qui est notre point d'observation. La route longe la partie basse de ces montagnes d'où elle se détache ensuite, après de nombreux circuits, pour y revenir et suivre plus haut, à la distance d'un

kilomètre, une ligne parallèle à la section inférieure; elle s'engage alors définitivement dans les régions forestières au-dessus de l'Abtswald, parcourant ainsi successivement la partie moyenne, comprise entre la Schlucht et le Lac vert, et la partie haute de ces montagnes, appelée le *Tanet* par les Vosgiens et l'*Eggersteinbach* par les gens de la vallée. La roche isolée du Wurtzelstein en occupe le point culminant.

Cette partie des montagnes, dont le flanc sud s'abaisse vers Ampfersbach et la partie nord vers Sultzeren, est peu connue. Rarement visitée par les touristes, elle est très riche en beaux sites; on l'aborde en montant du Kilbel par la *Mortsgass*. Le chemin, très-raide et hérissé de rochers, vous procurera le plaisir de passer à l'*Eck*, endroit très-pittoresquement situé sur le versant exposé à l'est et garni de maisons blanches, placées en amphithéâtre et entourées de beaux champs et de vergers. Toutes ces propriétés sont reliées entre elles par une multitude de sentiers très-bien entretenus. Quant aux habitations, elles rappellent, par leur disposition, les fermes des Vosges aux environs de la Bresse.

Après avoir atteint la seconde ligne de la route, non loin de l'auberge du sieur Masselier, but des promenades du dimanche des habitants pendant la belle saison, le chemin se dirige vers la hauteur en côtoyant la forêt du *Bawald* dans la direction nord-ouest, pour vous conduire sur des pâturages et à travers des parties boisées qui font l'ornement de

cette région très-accidentée et très-riche en paysages alpestres. On gagne de la sorte, après une montée de deux à trois heures, le haut de la crête. Chemin faisant on ne peut s'empêcher de jeter de temps à autre un coup d'œil, soit à gauche sur la route de la Schlucht, soit à droite dans les ravins du *Heidenranft*, au fond desquels se trouve le lac de Sultzeren (Lac vert), dont les eaux paisibles reflètent les rayons du soleil. (M. Karth de Strasbourg a choisi ce point de vue pour le reproduire dans une charmante aquarelle). C'est dans ces parages situés vers la droite, et principalement occupés par les forêts communales de Sultzeren, que se trouve le fameux chaume du *Kerbholz* auquel se rattache la légende poétique et naïve des nains fabricants de fromages. Les marcaires, qui habitent pendant tout l'été le chaume du Kerbholz, y confectionnent des fromages d'une qualité exquise et d'un arôme délicieux ; mais dès que la Saint-Michel approche, ils sont obligés de le quitter avec leur bétail et de céder la place à une légion de petits gnomes, qui s'empressent d'y amener leurs troupeaux de petites vaches laitières, pour se livrer à la fabrication du fromage destiné à leurs besoins. Ils ne cessent de travailler durant tout l'hiver et mènent leurs troupeaux sur l'épaisse couche de neige pour les conduire aux pâturages fabuleux les plus riches en herbes aromatiques. La Saint-Georges venue, les nains quittent à leur tour la cense pour se retirer dans les souterrains de la

montagne, laissant de nouveau la place libre aux hommes durant tout l'été. Cette exploitation alternative de la cense remonterait, dit-on, à un temps immémorial (*).

Le chemin, en débouchant sur la crête, à la droite du Wurtzelstein, franchit le *Fail* (faîte), qui s'étend en pâturages entrecoupés de petits bois de hêtres, vers le côté opposé de la montagne. Là, dans un pli du terrain, se trouve, adossée à la hauteur, la ferme du Tanet. On y débite du vin et quelques aliments (lait, œufs, pain). C'est ordinairement le point de halte des marchands de bétail et autres commerçants qui viennent du Valtin et d'ailleurs pour approvisionner les marchés de Munster. Ce passage, très-fréquenté en été, n'est pas sans dangers au printemps et en automne : des brouillards épais s'amoncèlent alors sur ces hauteurs que viennent assaillir des tempêtes de neige. La route disparaît entièrement, et le voyageur cherche en vain à s'orienter dans ces parages. On raconte à ce sujet nombre d'histoires émouvantes de voyageurs qui ont péri, surpris soit par les tourmentes de neige, soit par les torrents d'une pluie glaciale. Une petite croix de fer avec une inscription nécrologique, que l'on voit sur la hauteur, non loin du chaume du Tanet, atteste que deux malheureux succombèrent en ce lieu, il y a environ vingt ans. Les deux victimes étaient un frère et une sœur qui, venant de la

(*) *Die Sagen des Elsasses*, par Aug. Stœber, pag. 91.

la foire de Munster pour retourner au Valtin, furent surpris par une tempête de neige.

En partant du Kilbel, il nous est loisible de suivre la nouvelle route qui s'engage directement dans la partie nord de la vallée, ou de prendre l'ancien chemin qui longe la base de l'Eck, pour arriver à Sultzeren. Rien de plus pittoresque et de plus frais que cette vallée étroite, richement cultivée, dont le fond est masqué par des bouquets d'arbres fruitiers, du sein desquels s'élance la flèche de l'église. La partie droite de la vallée, exposée au sud, est surtout très-belle: on l'appelle le *Rebberg*. Il y a deux siècles, toute la partie basse de la montagne était couverte de vignes; aujourd'hui l'on n'y trouve plus que de très-beaux noyers. Le côté nord de la vallée est dominé par les montagnes nues et dentelées de l'*Alten-Kræh*. En nous engageant dans un fond de prairies revêtues d'un épais gazon, qu'émaille la flore ordinaire de ces contrées, et où la rivière roule ses ondes bruyantes, nous ne tardons pas à atteindre le village.

Sultzeren, qui est à une distance de cinq kilomètres de Munster, doit avoir possédé anciennement une source d'eau salée; il est désigné sous le nom de *Sultzersheim* dans la charte de l'abbé Marquard (1339). Les habitants du val d'Orbey lui donnent le nom de *Sisney*. Il compte aujourd'hui, avec ses nombreuses dépendances, une population de 1600 habitants, dont une centaine appartiennent

à la religion catholique. L'église fut bâtie en 1463, par les habitants et consacrée à Saint-Benoist. L'abbé Rodolphe de Laubgass consentit à cette construction, à condition qu'il n'y serait pas fondé de messes. La population de la petite vallée en général, dont le type se retrouve à Sultzeren, a religieusement conservé les vieilles mœurs et les usages de ses ancêtres, et n'accueille que difficilement les innovations. Très-économe et très-sobre, et de nature assez flegmatique, elle est douée d'une force peu commune, rompue qu'elle est aux pénibles travaux des champs, qui, avec l'élève du bétail et la fabrication du fromage, constituent leur principale occupation. Partout dans les familles règne une certaine aisance. Luthériens convaincus, les habitants fréquentent assidûment les sermons des dimanches et, après le service divin, se livrent à la lecture de la Bible. Vous apercevrez, en traversant le village, mainte façade où vous pourrez lire des versets tirés des cantiques et des psaumes de David!... L'ancien costume, qui est à peu près celui des habitants de la grande vallée, tend à disparaître; la jeune génération commence à adopter les habillements modernes. La langue française pénètre peu à peu dans le pays, mais il y a encore bien des gens qui ne parlent qu'un allemand nasal, traînard, et datant sans doute de l'époque des Hohenstauffen. L'industrie y est représentée par les tissages de M. Immer et de M. Ertlé. On y trouve aussi des scieries et des moulins. Sultzeren a donné

naissance à un homme célèbre, le docteur André Kempf, prédicateur, puis médecin distingué et auteur d'un traité sur les tempéraments divers, mort à Berlin, en 1723.

Le village de Sultzeren est bâti sur un des plus beaux emplacements de la vallée : les montagnes aux formes variées qui l'entourent, couvertes de belles plantations et d'une multitude d'arbres fruitiers, se touchent presque partout par leurs bases et resserrent le village dans un étroit vallon ; on dirait un jouet placé dans une magnifique tapisserie de verdure. La nouvelle route, qui traverse le village, va d'un côté à l'autre dans cet étroit défilé. Ses courbes blanches s'allongent sur les nappes verdoyantes, comme un serpent gigantesque, enserrant dans ses replis les groupes de maisons qui garnissent partout les versants des montagnes, et le fond du vallon où le ruisseau roule ses eaux écumantes. En suivant, soit l'ancienne route, soit la nouvelle, on pourra visiter quelques travaux d'art assez intéressants qu'a nécessités la construction de cette dernière.

De tous les points du village, on jouit ainsi d'une vue magnifique sur l'ensemble de la localité, qui présente à chaque pas de nouvelles beautés et les aspects les plus variés. Le gros des habitations est groupé autour de l'église ; on y voit encore bien des maisons bâties suivant l'ancien style, couvertes de chaume et blanchies à la chaux ; mais à côté d'elles

s'élèvent aussi des maisons et des fabriques de construction moderne qui rehaussent l'effet de l'ensemble.

Une longue file de maisons, partant de l'église et se dirigeant vers le fond de la vallée, garnit les rives du torrent et le chemin principal du village, qui se prolonge à une distance d'une demi-lieue et aboutit à la dépendance de l'*Insel*. Là, la nouvelle route décrit une grande courbe, qui se dirige vers le sud, et va gagner, au-dessus de l'Eck, le côté opposé du massif des montagnes. Nous suivrons le chemin qui longe la rivière et s'engage devant nous dans les régions forestières et alpestres, pour arriver au Lac vert, situé à environ 6 kilomètres du village.

C'est à partir de ce point et à mesure que l'on avance vers le fond de la vallée, que se déroulent devant nos yeux les grandes beautés naturelles des montagnes. Les champs cultivés disparaissent peu à peu, pour céder la place aux prairies qui, des deux côtés du chemin, s'étendent dans les petits vallons latéraux; ces prairies sont arrosées par les eaux tumultueuses du torrent principal et par de petits ruisseaux limpides. Les montagnes se dressent en masses imposantes et se pressent l'une derrière l'autre, avec leurs cimes garnies de sapins noirs. Vous rencontrez partout des rochers aux formes fantastiques, des blocs erratiques, couverts de mousses et incrustés de lichens de couleur grise, présentant les dessins les plus capricieux et les plus variés; partout des fou-

gères gracieuses, des pelouses émaillées de fleurs aux couleurs éclatantes, des plantes à hautes tiges, des papillons qui voltigent, des mouches et des abeilles qui bourdonnent autour de vous dans l'air embaumé de la forêt et dans les clairières inondées de soleil. Telles sont les beautés que vous rencontrez sur ce chemin, qui traverse, sur un parcours de 3 à 4 kilomètres, les défilés accidentés de ces montagnes et où la forêt commence à dominer dans l'ensemble du décor.

A deux kilomètres du lac, le chemin s'engage sur le haut d'une moraine placée au milieu du vallon, à l'endroit même où débouchent les eaux, qui retombent en belles cascades sur les blocs de granit. En nous dirigeant dans les bois derrière la moraine, vers le sud-ouest, pour aller longer d'un côté la belle forêt du *Mittelwald* et la prairie de la *Schildmatt*, nous voyons à notre droite, vers le nord, la montagne du *Lenzberg* qui se dresse à pic, formant avec une autre montagne des ravins très-escarpés. C'est dans ce passage que coule le ruisseau du *Fohrenweyer*, (petit lac séparé du Lac vert par la montagne du *Gærtlesrain*), qui se réunit au ruisseau principal. Avant d'arriver dans la forêt du Mittelwald, on touche aux régions du *Bisteinwald* (Beichtsteinwald), ainsi nommées, d'après une légende populaire, en souvenir d'une caravane de huguenots fuyant les dragonnades, qui, après avoir franchi les montagnes des Vosges, choisit ce lieu solitaire pour y établir son camp. Se voyant à l'abri des poursuites de leurs

ennemis, les vaillants proscrits célébrèrent un service divin, récitèrent des prières et entonnèrent des cantiques pour remercier Dieu de leur heureuse arrivée en pays ami. Le pasteur qui les accompagnait choisit, pour lui servir d'autel, un énorme bloc de pierre au pied duquel tous ces fugitifs communièrent: c'est à cette circonstance que la pierre doit son nom de *Beichtstein* ou Pierre de la Confession, et elle l'a transmis à la forêt, qui le porte encore aujourd'hui.

La forêt du Mittelwald, aux sapins magnifiques, dans laquelle nous montons sur un parcours de deux kilomètres, se prolonge vers les ravins du Heidenranft, dont le fond est envahi par une masse de blocs erratiques, dispersés sur un pâturage en pente très-raide, où paissent les vaches appartenant aux chalets des environs. Nous contournons les ravins en demi-cercle qui mènent aux régions alpestres, pour nous diriger vers le nord, par la *Lochmiss* et par le chalet du *Steinwasen*, situé sur une énorme moraine. A droite du chalet, nous apercevons un filet d'eau se déversant avec bruit à travers les rochers: c'est la rivière du Lac vert, débouchant par l'épaisse forêt qui garnit le premier plan, aux abords de cette belle nappe d'eau. Elle se trouve enserrée dans un entonnoir de rochers, sur les flancs de la crête centrale, à une altitude de 980 mètres.

Devant le chalet du Steinwasen, le chemin gagne la hauteur de la moraine, là il longe la rivière canalisée qui découle du Lac, et vous conduit bientôt sur

la formidable digue construite entre la montagne du Heidenranft et celle du Gærtlesrain, et qui exhausse de cinq mètres le niveau primitif des eaux du Daarensée.

Arrivé sur le haut de cette digue, construite par la maison Hartmann de Munster en 1835-1839, vous jouissez d'abord un moment de la vue saisissante que vous présente la surface des eaux du lac, dont les ondes, légèrement agitées par le vent de la montagne, viennent se briser à vos pieds contre les parois du tablier que forme la digue. Les montagnes qui entourent le lac et dont les escarpements très-raides s'élèvent en amphithéâtre, dominent d'une hauteur de plus de 300 mètres le niveau de sa surface; elles sont garnies de forêts de sapins, qui se sont emparées du terrain envahi par les éboulements des roches décomposées, des rochers et des dépôts glaciaires qui occupaient jadis le côté gauche (ouest). L'ensemble du décor est très-pittoresque, mais la tranquillité, le silence profond qui règnent dans ce lieu solitaire, disposent l'âme à la mélancolie et à la tristesse.

Le lac, appelé *Daarensée* par les Allemands et *Lac vert* par les Vosgiens, présente une superficie d'environ vingt huit hectares; sa profondeur est considérable, vers le nord surtout : elle varie, dit-on, de 30 à 60 mètres; mais il y a des endroits où elle ne dépasse pas 10 à 20 mètres. Les eaux, d'ordinaire très-limpides, se troublent depuis la fin de juin

jusqu'à la fin de juillet, et prennent une couleur verdâtre et laiteuse; ce phénomène est dû aux plantes aquatiques qui y croissent à profusion à cette époque de l'année. Les vaches boivent alors les eaux du lac avec avidité. Peuplées d'une multitude de poissons parmi lesquels, outre la perche et la truite, domine le brochet, naturalisé là par MM. Hartmann de Munster, les eaux gèlent en hiver à une assez grande profondeur pour supporter la circulation de lourdes voitures chargées de bois; mais il faut être bon nageur pour les traverser d'une rive à l'autre. Ordinairement très-basses en été, elles laissent en se retirant, sur les rives couvertes de décombres, un dépôt blanc et glabre; une zône blanche, qui fait le tour du lac, indique de combien de mètres la surface primitive s'est abaissée par suite du retrait des eaux, utilisées depuis des siècles pour les besoins de l'industrie, car dès l'an 1478, une charte émanée de l'empereur Frédéric III autorisait la ville de Colmar à disposer des eaux du lac pour l'alimentation des usines et des moulins situés entre cette ville et Munster.

Les vues du Lac vert et de ses environs ont été reproduites en aquarelle, en lithographie et en photographie par MM. N. Karth de Strasbourg, J. Rothmüller et G. Braun de Dornach.

Si vous avez eu l'heureuse idée, à votre départ de Munster ou du Kilbel, de vous munir de quelques provisions de bouche, vous ne sauriez trouver un

moment plus opportun ni un site mieux choisi pour prendre un goûter frugal, car l'air vif des hauteurs et la fatigue de la montée auront singulièrement aiguisé votre appétit. Après vous être restauré, allez visiter la route ménagée dans le corps même de la digue vers la partie sud et destinée à l'écoulement des eaux. Des tuyaux en fonte y communiquent avec le lac et, à l'aide d'un mécanisme, s'ouvrent à volonté : cet appareil consiste en une sorte de traîneau de fer, qui se déplace au moyen d'une clef et se meut verticalement dans une rainure de même métal ; les eaux, poussées par le poids formidable de leur masse, s'élancent alors et se précipitent avec fracas, en formant un jet de trois à quatre mètres de longueur, qui, en un clin d'œil, remplit à un mètre de profondeur sur autant de largeur, le canal pratiqué sous la digue dans la voûte même.

Après cette inspection, voulez-vous vous livrer au plaisir de la promenade ? Faites le tour du lac ; cela vous prendra une heure. Si vous aimez mieux gagner les hauteurs, prenez le chemin de droite qui longe le lac vers l'est, au pied du Gærtlesrain : il vous conduira par la forêt qui garnit les ravins vers le nord aux Hautes-Chaumes, où vous arriverez après une demi-heure de marche.

N'oubliez pas, pendant le trajet, de vous retourner et de vous arrêter de temps en temps, pour admirer la situation magnifique du lac, que vous verrez du côté opposé. L'aspect est beaucoup plus riant et

change de caractère à mesure que vous approchez du chaume du Gærtlen.

Arrivé sur la crête, à une altitude de 1200 mètres, vous remarquerez l'analogie de cette région avec celle du Montabec. En vous dirigeant vers le nord-ouest et en descendant un peu vers la droite, vous arriverez au grand chaume du Gærtlen, où l'on fabrique, comme au Schmalgürtel, le fromage de Gruyère. Suivez, si cela vous intéresse, la manipulation dans tous ses détails. Les marcaires du Gærtlen sont d'ailleurs très-prévenants et vous offriront des rafraîchissements. Vous pouvez vous faire préparer chez eux le café à la crême; offrez leur en revanche votre gourde de vin ou de kirsch, et ne manquez pas de faire luire à leurs yeux la pièce blanche.

En partant du Gærtlen, vous avez une marche de six kilomètres à faire pour arriver à la Schlucht. Le chemin, ou plutôt un sentier à peine tracé sur le gazon, vous conduira sur le haut de la crête, où vous rencontrerez les petites forêts de hêtres nains aux branches tordues et tourmentées par les vents, si communes dans ces parages. Les botanistes peuvent se faire indiquer le Gazon-Martin ou Gazon de Fête (1306 mètres), où se trouvent des tourbières abandonnées, sillonnées de fossés remplis d'eau, dans lesquels ils trouveront des plantes aquatiques et des algues rares. On franchit ainsi le sommet du Heidenranft, dont les flancs exposés à l'est descendent à pic vers le Lac vert; puis on gagne, à mi-chemin,

la ferme du Tanet, située un peu à l'écart vers l'ouest. Le fond, à droite, est garni de forêts de sapins; le chemin passe à proximité et descend dans le Valtin par la pente opposée, qui est très-raide. Le torrent qui s'y forme et que d'autres torrents alimentent, est un des affluents de la Meurthe. Le gazon, tout autour de la ferme, est très-humide et très-marécageux; on y trouve les plantes ordinaires de ces régions, notamment la gentiane à hautes tiges et à fleurs jaunes, espèce recherchée pour sa racine forte et pivotante, que l'on distille quand elle entre en fermentation, et qui donne une eau-de-vie très-alcoolique: les marcaires l'emploient souvent comme remède, quand ils sont indisposés.

A la distance d'un kilomètre à peu près, on rencontre, en suivant toujours la crête, le rocher isolé du *Wurzelstein*, qui se dresse sur le bord de la montagne vers l'est et qui domine un précipice affreux, et les régions forestières très-accidentées des montagnes situées entre la Schlucht et le Lac vert. Un vaste pâturage, qui s'étend à l'ouest du Wurzelstein, est limité çà et là par des parties boisées ou par des broussailles. A mesure que vous approchez de la roche noire du Haut-Fourneau (*Wurzelstein*), il vous semble voir grandir ses formes massives; vue de près, sa surface présente une multitude de crevasses et de fentes béantes, où poussent des broussailles et des plantes rares. Si par hasard vous voulez tenter l'ascension, prenez bien vos précautions pour ne

pas glisser dans le précipice. Choisissez pour l'escalade le côté nord-ouest; aidez-vous des crevasses et des aspérités, mais en vous tenant toujours du côté du fail et en ayant soin de noter, en montant, les points où vous poserez les pieds à la descente, qui est beaucoup plus difficile que la montée. Sur le faîte on jouit d'une vue magnifique et grandiose sur toute la vallée de Munster, et on voit à ses pieds le précipice, dont la vertigineuse profondeur fait frissonner. Le Wurzelstein est très-mal famé dans les légendes: nous ne citerons que celle d'après laquelle toutes les sorcières de la vallée et des environs s'y donnent rendez-vous le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Elles arrivent, dit-on, en franchissant l'espace sur des manches à balais. Satan, qui est déjà là pour les attendre, a eu soin de transformer la cime du rocher en une immense salle de fête, illuminée de milliers de cierges. Il leur fait servir le vin enivrant dans des coupes d'or, et les régale de mets servis dans des plats d'argent. Après l'orgie, on danse des rondes diaboliques, qui se terminent ordinairement vers l'aube, annoncée du fond de la vallée par le chant du coq.

On voit aux alentours du Wurzelstein un petit arbrisseau buissonnant: c'est la camarine aux baies globuleuses noires, dont la saveur douceâtre et acidulée passe pour causer des vertiges et des maux de tête. Un autre végétal qu'on trouve dans les ravins, est la victoriale, plante officinale très-connue,

à fleur jaune pâle, le *Ninihæmelé* des pâtres des Hautes-Vosges : on lui attribue une vertu toute particulière pour conjurer les influences désastreuses de l'esprit du mal sur le bétail, et pour arrêter l'écoulement du sang quand on l'applique sur les blessures les plus profondes. Les bruyères et les myrtilles couvrent partout le sol aux environs du Haut-Fourneau.

En continuant le chemin, toujours vers le sud, il reste à parcourir une distance de trois à quatre kilomètres pour atteindre le chalet de la Schlucht. La crête, en s'inclinant doucement et en passant peu à peu de 1200 mètres à 1000 mètres d'altitude, vous conduit à travers des parties boisées où reparaissent les sapins parmi les hêtres, qui reprennent des proportions plus fortes. Le chemin, tantôt rocailleux, tantôt humide, traverse les pâturages qui s'étendent vers les montagnes inférieures du côté des Vosges et débouche enfin au col de la Schlucht, près de la Fontaine de l'empereur, vis à vis de la descente du Montabec. Arrivé à la Schlucht, le touriste qui y viendrait pour la première fois, trouvera des indications dans le chapitre précédent; pour la descente, il pourra choisir la grande route, soit pour retourner à Munster, soit pour faire une nouvelle excursion à Gérardmer, ou prendre le chemin des Dames pour aller voir les lacs de Retournemer et de Longemer, et de là gagner Gérardmer, où nous lui recommandons l'hôtel de la Poste et celui des Vosges.

XXII.

Le Lac noir, le Lac blanc et le Fohrenweyer.

Nous complétons nos excursions dans la petite vallée de Munster par la partie charmante du Lac noir et du Lac blanc, situés à l'extrême limite nord-ouest de la crête centrale, dominant l'ensemble de la vallée d'Orbey. Deux chemins différents peuvent vous y conduire depuis la ville de Munster: c'est d'abord le chemin du Hohrothberg par le Glasborn et les Hautes-Huttes, qui ne serait pas le moins intéressant; nous l'avons déjà indiqué plus haut. Mais nous donnons la préférence au chemin de la petite vallée passant par Stosswihr, le Kilbel et le village de Sultzeren. Arrivé dans ce dernier village, nous prenons au-dessus de l'église la nouvelle route; toutefois le chemin du village n'est pas moins agréable pour la suivre le long des montagnes exposées au sud. Nous avons déjà essayé, dans notre précédent chapitre, de donner une idée de la belle contrée que nous parcourons ici. Parvenu au fond

de la vallée, dans la dépendance de Sultzeren, dite l'*Insel*, le chemin quitte la grande route, qui tourne à gauche, pour s'engager, à quelque distance de là, dans un vallon latéral s'ouvrant à droite vers le nord et désigné sous le nom de *Wetzstein*. Nous en longeons le côté gauche, c'est-à-dire celui qui est exposé à l'ouest. Dans le bas de ce vallon, le chemin passe dans des terrains cultivés, dont les diverses parcelles sont en majeure partie encloses de petits murs construits avec les rochers qui couvrent partout le sol ; le fond du vallon à gauche est occupé par des prairies. En montant, on rencontre çà et là des fermes isolées, entourées de petits jardins potagers, et des granges bâties sur les prés. A 700 mètres d'altitude, le vallon présente des terrains incultes et des pâturages qui s'étendent vers la hauteur, dont le côté gauche est dominé par une montagne couronnée de rochers gris. Ces rochers ressemblent aux ruines d'un vieux château dont une notable partie se serait détachée, et recouvrent le sol tapissé d'un gazon vert-olive. On est en train de construire dans ce vallon une route praticable aux voitures et destinée à mettre en communication Orbey et Sultzeren. Dans la montée, cette voie nouvelle croise à plusieurs reprises notre chemin, qui se perd dans un sentier presque imperceptible, et se développe en zig-zag sur le versant assez raide des montagnes situées à notre droite, dont nous suivons les pentes. Au-dessus du fond, se trouvent quelques chalets occupés

par des marcaires; leurs vaches paissent sur les pentes des hauteurs. Si vous éprouvez le besoin de vous désaltérer, entrez hardiment dans le chalet voisin, bâti sur une pelouse verte, arrosée par des eaux limpides, et demandez le *schûmhæfelé*. Le marcaire vous offrira un pot en terre, rempli d'un lait délicieux. Mais si vous avez besoin d'une nourriture plus substantielle, faites vous préparer une omelette, que vous arroserez d'un verre de kirsch ou de rhum, car nous vous supposons muni de votre gourde et d'un petit pain. Après une petite halte chez le marcaire du Wetzstein, vous gagnerez le sommet du col qui s'ouvre sur un plateau garni d'une forêt : c'est la forêt de Pairis, où débouche le grand chemin, déjà construit du côté de la vallée d'Orbey, dont vous voyez devant vous les montagnes boisées. A l'entrée du bois, à gauche, vous apercevez une borne portant l'inscription : *Chemin des lacs et de l'hôtel* : suivez-le, il vous conduira au Lac noir, puis au Lac blanc, et enfin à l'hôtel Petitdemange, établi sur le flanc du Riesberg, au-dessus des deux lacs. Vous vous trouvez ici à une altitude de 800 mètres.

En traversant la forêt de sapins entremêlés de chênes, de bouleaux et de hêtres, au sol couvert de bruyères et de broussailles, le chemin carrossable suit la direction nord-ouest et s'engage dans les montagnes du côté droit de la vallée d'Orbey. La formation géologique, qui était granitique du côté de

la vallée de Munster, s'est transformée ici: vous vous trouvez maintenant dans le grès vosgien, dont le sable fin, quartzeux et rougeâtre couvre le chemin et le sol de la forêt. Celle-ci se développe vers le fond dans des enfoncements où se trouvent des prairies tourbeuses couvertes de flaques d'eau. S'éclaircissant à mesure que vous avancez, la forêt présente çà et là une ferme au milieu des petits champs de pommes de terre ou d'orge qui garnissent les versants accidentés de la montagne. La partie gauche, en pente assez raide, est couverte de blocs de grès rouge utilisés par les habitants des Hautes Huttes, dont les maisons et les fermes isolées commencent à apparaître en plus grand nombre. L'exposition de toutes ces habitations, élevées sur un sol très-ingrat, est choisie avec le plus grand soin. Si vous prenez l'un des nombreux sentiers qui communiquent avec le grand chemin, vous pourrez vous engager vers les hauteurs couvertes de pâturages qui s'étendent vers l'ouest, et abréger ainsi le chemin qui conduit au Lac noir. Adressez-vous aux jeunes garçons qui gardent les vaches ou les chèvres; ils vous mettront dans la bonne voie; mais il faut, pour vous faire comprendre, vous servir de leur patois, qui est très-curieux; pourtant les adultes parlent bien le français. C'est ici que vous avez l'occasion de comparer l'habitant du val d'Orbey avec celui du val de Munster: vous ne trouvez plus le type fort, les allures franches qui caractérisent la population de cette

dernière vallée ; vous ne voyez plus régner la même aisance. L'habitant du val d'Orbey, et surtout celui des montagnes, est pauvre et timide. Ses ancêtres, habitués à plier sous le joug des seigneurs ecclésiastiques de l'abbaye de Pairis, ont transmis à leurs descendants une certaine obséquiosité. Les mœurs aussi sont moins austères. La jeune fille accorde facilement ses faveurs ; elle veut devenir mère, afin de pouvoir élever, en qualité de nourrice, un de ces nouveau-nés que l'on expédie en grand nombre de Colmar et des localités voisines pour leur faire respirer l'air vif de la montagne et leur donner, pendant les 12 à 15 premiers mois de leur existence, la mamelle abondante d'une robuste paysanne du val d'Orbey. Plus d'une fois il est arrivé qu'un nourrisson issu d'une famille distinguée a été délaissé par ses parents, qui oublièrent de le redemander à la nourrice. Tel a été, dit-on, le sort d'un marchand de beurre et d'œufs fréquentant les marchés de Munster et connu sous le nom de *Maréchal Victor*. O fatalité humaine !

Nous poursuivons notre chemin, jusqu'à un torrent qui précipite ses eaux bruyantes entre des blocs de pierres garnis de mousses grises : c'est un affluent de la *Weiss*, rivière de la vallée d'Orbey. Il sort directement du Lac noir, situé à trois kilomètres au-dessus des Hautes-Huttes, à une altitude de 960 mètres. Nous suivons également un sentier longeant en quelque sorte la rive droite du torrent. A mesure

que nous élevons, les blocs gris de granit jonchant les abords du lac se multiplient. Une espèce de maisonnette servant de couvercle à l'orifice du lac, s'élève du sein de ce chaos de débris de roches. De là nous avons encore une vingtaine de pas à faire pour atteindre le haut de la digue, resserrée dans l'échancrure étroite des montagnes qui étreignent de leur flancs massifs les eaux tranquilles du Lac noir.

L'aspect de ce lac, dont les bords sont taillés dans le roc, diffère beaucoup de celui du Lac vert, qui n'en est éloigné que de 4 kilomètres. Ce ne sont plus ces montagnes couvertes de sapins, s'élevant en amphithéâtre au-dessus du niveau de l'eau, mais, sur les trois quarts de la circonférence, des rives rocheuses, à pentes escarpées. Les lichens gris, remarquables par leur triple nuance, couvrent les parois crevassées de ces rocs où croissent des graminées aux lobes raides et luisants. Leur couleur olivâtre, combinée avec la teinte grise du rocher, se traduit en une nuance indéfinissable, dont l'aspect est saisissant, mais n'offre rien qui justifie le nom que l'on a donné à ce beau lac vosgien. Un quart de son pourtour environ, du côté gauche, vers le sud, est occupé par le dépôt d'une ancienne moraine, couverte d'un jeune taillis de sapins qui s'abaisse en pente douce vers la rive. Un épais tapis de bruyères fleuries qui couvre le sol de la forêt, vous invite à vous asseoir ; vous pouvez vous y reposer un peu des fatigues de la montée en goûtant les rafraîchisse-

ments dont vous vous serez muni, et contempler à loisir la tranquille surface de la nappe liquide, dont la limpidité n'est troublée que par le bruissement des filets d'eau qui sourdent des crevasses de la roche. Ce vaste miroir au fond sombre, qu'effleurent quelques hirondelles qui y prennent leurs ébats, présente une superficie de 25 hectares et paraît très-poissonneux.

Si vous êtes curieux d'entendre un écho multiple, il dépend de vous de l'éveiller : un coup de pistolet ou le son d'un cor de chasse produit un effet qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Après une petite halte, pendant laquelle vous reprenez des forces, vous gagnerez le versant nord de la montagne, en franchissant la digue faite de blocs énormes. Un sentier assez commode traverse un jeune taillis dont le sol est couvert d'un gazon épais, où vous trouverez en abondance plusieurs variétés de la pensée des Vosges, l'arnica et les scabieuses aux boules bleues. Une marche de deux kilomètres vous conduit au sommet de la montagne ; vous en longez les contours, où reparaissent les blocs de rochers. Le sol en est couvert, et vous êtes souvent obligé de sauter de l'un à l'autre. Le sentier gagne enfin une gorge, où les eaux du Lac blanc forment de magnifiques cascades, en se jetant avec fracas par-dessus les débris de rocs amoncelés en cet endroit. Le Lac blanc, qui est situé à une altitude de 1054 mètres, a 30 hectares de surface. C'est le pendant de son con-

frère, le Lac noir. Il est endigué comme lui, et ses bords sont aussi taillés dans le roc, qui l'entoure complétement. C'est une nappe d'eau remplissant un vase de granit formé par le sommet de la *Montagne des géants*. On l'approche par une gorge étroite, dont le premier plan, du côté gauche, est garni de deux rochers en forme de pyramide, dépassant de beaucoup le niveau de l'eau et même les bords, mi-partis de gris et de vert. Le côté opposé est formé par le flanc nord du Riesberg, qui domine de 500 mètres les autres montagnes de la vallée d'Orbey, couvertes de pâturages alpestres.

La nappe d'eau du Lac blanc dessine à peu-près, dans son bassin de roches, la forme d'une demi-lune, de sorte que vous ne pouvez pas, du haut de la digue, non plus que d'un grand fauteuil de roche qui se trouve là, apercevoir la rive nord-ouest opposée; celle-ci ne se présente à vos regards que lorsque vous avez suivi, sur un parcours d'un kilomètre, le sentier qui la longe à l'est et qui mène à l'hôtel Petitdemange. Ce sentier un peu rocailleux et parfois assez raide, vous aura bientôt conduit au bout du lac, et là vous apercevrez enfin, à une centaine de pas en-deçà du faîte dominant la partie haute d'un petit vallon, l'hôtel, terme de notre excursion. Arrivé là, vous êtes en pleine transpiration; prenez vos précautions pour ne pas vous refroidir, car les vents soufflent presque continuellement sur ces hauteurs. Après vous être rafraîchi d'un verre de vin mélangé d'eau

minérale de Soultzbach ou de Soultzmatt, placez-vous sous la gloriette couverte de branches de sapin et de hêtre qui se trouve devant l'hôtel, et contemplez l'immense panorama qui se déploie sous vos yeux. A vos pieds s'étend la partie nord du lac et toute la vallée d'Orbey, dans laquelle vous distinguez parfaitement le village de ce nom; plus loin se dresse la forme conique d'une montagne de grès rouge, appelée le *Faux-Dé*, à laquelle se rattachent des légendes curieuses, de vagues souvenirs du druidisme et de sacrifices humains. Plus loin encore, vous voyez le *Champ du Feu*, et à l'extrême limite de l'horizon, la montagne du *Mélibocus*, près de Darmstadt. Vers le sud, le sud-ouest et le sud-est se dessinent les montagnes de la vallée de Munster, dont vous distinguez les formes balloniques: le Hohneck, les pointes du Rotabac, le Lauchenkopf, la croupe du Kahlenwasen, la cime du magnifique Hohenstauffen, le Ballon de Soultz et le Jura. Enfin, vers le sud, vous voyez les Alpes, et à l'est toute la chaîne du Schwartzwald. Faites une centaine de pas encore, et vous aurez atteint le faîte, d'où votre regard embrassera toute la Lorraine jusqu'à la Meuse.

Maintenant que vous avez joui à votre aise de ce splendide panorama, il faut songer au dîner. La salle à manger, très-propre et très-spacieuse, ne déparerait pas l'un des plus beaux hôtels de la vallée. On vous servira un excellent repas; le vin ordinaire est un bon vin de Riquewihr. C'est M[lle] Petitdemange, sœur

de l'hôtelier, charmante blonde très-jolie et très-affable, qui se chargera de vous servir, et elle s'acquittera de ses fonctions de la manière la plus satisfaisante. Le prix du dîner est très-modique (2 fr. 50 à 3 francs). Si l'on avait l'intention de loger à l'hôtel pendant plusieurs jours, il faudrait débattre le prix à l'avance avec l'hôtelier, qui, du reste, est très-accommodant. Sa maison, proprement entretenue, possède de très-belles chambres et une cinquantaine de bons lits, à la disposition des touristes.

Si, du Riesberg, vous voulez vous diriger vers la Schlucht, vous avez une marche de 12 à 15 kilomètres à faire en passant sur la crête centrale. En partant de l'hôtel Petitdemange, vous marchez d'abord vers la gauche pour admirer les roches qui surplombent le Lac blanc; puis, tournant vers le nord, vous gagnez la hauteur par un sentier qui, obliquant ensuite vers l'ouest, vous conduit à une croix construite en pierres de taille. Vous vous trouvez alors à une altitude de 1300 mètres. Il y a là un chemin de descente vers la vallée de Saint-Dié par Plainfaing. Nous nous engageons dans le sentier qui se dirige vers le sud, à travers un gazon tourbeux, imprégné d'eau, où on a essayé de planter quelques sapins; la gentiane et d'autres plantes alpestres, si communes sur ces hauteurs, se montrent également sur ces vastes plateaux, qui s'inclinent doucement vers la vallée de Munster, du côté du chaume du

Gærtlen, que vous connaissez déjà et où vous arrivez après une marche de trois à quatre kilomètres. En allant dans la direction de l'est, vous apercevrez dans les ravins le Lac vert et, plus loin, à gauche, le *Fohrenweyer*, aux alentours sauvages et pittoresques. De ces parages, la descente peut s'opérer dans la vallée de Munster, soit par le Lac vert, soit par les vallons qui se dirigent du côté de Sultzeren, au-delà du Fohrenweyer, par l'*Altenkræh*, à l'est vers le Hohrothberg. Si vous êtes décidé à pousser jusqu'à la Schlucht, suivez la crête au-dessous du Lac vert en passant au Tanet et près du Wurtzelstein, itinéraire au sujet duquel vous trouvez dans le chapitre précédent les indications désirables. On peut également, du Riesberg se diriger par la montagne du Brézouard, du côté de Sainte-Marie-aux-Mines, pour descendre vers Sélestadt et Strasbourg, à moins que l'on n'aime mieux descendre par la vallée d'Orbey, où l'on visitera l'ancienne abbaye de Pairis convertie en hôpital, pour arriver ensuite par Hachimette et Alspach à Kaysersberg et de là à Colmar.

XXIII.

Le Kahlenwasen, le Lauchen, le Hahnenborn, le Rotabac et la crête centrale jusqu'au Hohneck.

Nous nous transporterons aujourd'hui sur le point opposé des Hautes Vosges, c'est-à-dire que nous visiterons le *Kahlenwasen* (Petit Ballon ou *Strauberg*), où l'on s'achemine en suivant une direction opposée à celle du *Riesberg*. La distance des deux cimes, en suivant la crête, est de 50 kilomètres. Cette troisième sommité occupe le point extrême vers le sud-est de la région alpestre et contourne la partie sud de la grande vallée de Munster.

Le front des Vosges, se développant sur une ligne parallèle à celle du Rhin, vu du côté de Mulhouse, présente le long de sa masse imposante trois points principaux qui la dominent : celui de gauche est le Rossberg, à l'entrée de la vallée de Thann ; le second, dans la direction opposée, vers le nord, est le Kahlenwasen ; le Ballon de Soultz, placé entre les

deux, les domine sur le premier plan. Ces trois cimes majestueuses présentent à peu près les mêmes têtes arrondies, couvertes de neiges épaisses pendant l'hiver et d'un gazon ras vert-olive pendant l'été.

Le Kahlenwasen se distingue en outre par une crête très-allongée, qui part de la cime pour se diriger vers l'ouest. Le versant sud domine la vallée de Guebwiller, et le versant nord celle de Munster. C'est le seul point des montagnes de la vallée de Munster d'où l'on découvre le Haut-Rhin et le Sundgau. On l'aborde ordinairement du côté du Florival, par Linthal et par le col du *Bœnlesgrab*, et en passant au-dessous de Wasserbourg. Il domine toute la vallée de Soultzmatt, ainsi que celle de Soultzbach, d'où il est également accessible, et se présente dans toute sa grandeur au touriste qui passe à l'entrée de cette dernière vallée. Quand de Munster on veut aborder ce point, troisième géant des Vosges, on passe ordinairement le Leimel pour arriver au Solberg, dont on suit le flanc occidental qui domine le Runs de Luttenbach. Ces montagnes inférieures en masquent presque entièrement les formes massives du côté de Munster, et l'on n'en peut apercevoir qu'un fragment très-mince, reconnaissable à sa couleur vert-olive.

De Munster au Kahlenwasen nous avons à faire une marche de 10 à 12 kilomètres. Bien que pour ce petit tour il ne soit pas indispensable de se munir de provisions de bouche, il est toujours prudent

d'emporter une gourde remplie de kirsch, du sucre, et un morceau de charcuterie.

Nous partons de grand matin et passons au Leimel, dont nous suivons le chemin vers la filature. Arrivé près du *Landgraben*, qu'on se fera indiquer par un passant, en avant de la filature, on monte par un chemin creux qui s'ouvre à gauche, dans les champs, sur le versant nord du Solberg. Ce chemin, un peu raide et rocailleux, passe au-dessus du Hochstadten et du Bæchlen pour déboucher près de la rigole ; là il gagne le versant ouest du Solberg et s'engage de suite dans la forêt. Il n'y a rien de particulier à signaler sur cette route qui vous conduit droit au Ried à l'est du Stempflingsberg : ce sont toujours les belles forêts, communes à toute la vallée, les rochers et les plantes que vous avez vus pendant les précédentes excursions.

Nous arrivons au Ried, composé de quelques maisons et de fermes situées sur des pelouses vertes, entremêlées de quelques champs de pommes de terre. Là, le chemin tourne du sud à l'ouest et traverse de magnifiques forêts, où vous entendez le bruissement des eaux du Runs, qui roulent au fond dans les gorges sinueuses. Si maintenant vous promenez vos regards autour de vous, à l'endroit où la forêt cède la place aux pâturages, vous contemplerez avec admiration toute une légion de têtes et de pointes formées par les montagnes de la vallée de Munster, inondées de soleil et nageant dans l'air

brumeux du matin : c'est un spectacle magnifique. Au-dessus de la belle forêt de sapins qui domine d'un côté la vallée du Runs et de l'autre celle de Breitenbach, vous atteignez le versant nord du Kahlenwasen, vaste pâturage connu sous le nom de *Schœnenklang*. Vous le traversez dans la direction de l'ouest en suivant les traces d'un sentier à peine battu. Les troupeaux de vaches qui font retentir leurs clochettes en errant sur le gazon moëlleux, appartiennent en majeure partie à la grande cense fromagère bâtie par la commune de Luttenbach. Vous la voyez à quelque distance, adossée à la hauteur, au-dessus de vous, dans un enfoncement du terrain. La cense fromagère du Kahlenwasen, où l'on fabrique principalement le fromage de Gruyère, dit *Schweitzerkæs*, et le beurre, est un vaste bâtiment composé d'un rez-de-chaussée, et où se trouvent réunis sous un large toit de chaume les différents locaux nécessaires à l'exploitation, (étables, cuisines, caves et logements). Elle est, en été, un but de promenade pour les habitants de la grande vallée, surtout les dimanches. On y débite du vin et des rafraîchissements de toute sorte. Un plancher solidement établi devant le bâtiment sert de salle de danse. Une tribune installée tout auprès, est réservée aux musiciens qui, moyennant une faible rétribution, exécutent les plus jolis *lændler* et les valses les plus entraînantes. Si vous n'êtes pas insensible à ce genre d'amusement, allez engager quelque jolie paysanne ; elle ne vous refusera

pas une danse, et vous serez le bienvenu si vous invitez la belle à prendre un verre de vin avec vous.

La cime du Kahlenwasen, où vous arrivez après avoir traversé un très-vaste pâturage couvert de rochers, s'élève à une altitude de 1274 mètres. Elle forme vers le sud le point extrême de la crête centrale opposé au Riesberg. C'est sur ces deux points que cette crête s'abaisse subitement de 450 ou 500 mètres. Du haut de cet autre géant vosgien, vous dominez toute la haute Alsace et vous découvrez le Schwartzwald, le Jura et les Alpes. Les montagnes inférieures des Vosges, de Wintzenheim à Thann, s'étalent à vos pieds. Vous voyez tout le Florival, depuis les sources de la Lauch jusqu'à la cité industrielle de Guebwiller, devant laquelle est assise la petite ville de Soultz, à l'entrée d'une plaine immense qui, semblable à un tapis orné des dessins les plus capricieux, s'étend jusqu'aux bords du Rhin. Le Ballon de Soultz, dont vous n'êtes séparé que par la largeur du Florival, se dresse devant vous avec ses masses imposantes et les superbes forêts qui en couvrent le versant nord.

La composition géologique du Kahlenwasen n'est pas partout la même : aux différentes variétés de la roche granitique qui envahissent les premières pentes du côté de Munster, a succédé la roche grise métamorphique (formation euritique). Cette roche présente les mêmes éléments constituants que le granit, mais sa texture est plus grenue et elle offre l'aspect

d'une masse fondue plus ou moins vitreuse. Elle est très-dure, très-compacte, de couleur grise ou verdâtre (grauwacke). Les sources y sont beaucoup plus rares que dans le granit, et la végétation y est plus pauvre. Toutefois on y trouve des plantes qui ne se rencontrent jamais sur le granit. Quant à la roche, on la retrouve sur toute la partie de la crête que nous visitons aujourd'hui, notamment au Lauchen, au Hahnenborn et au Rotabac. La tête du Kahlenwasen, du côté de Wasserbourg, vers l'est, présente des escarpements semblables aux falaises des bords de la mer. Outre les fleurs que vous avez déjà rencontrées plus d'une fois, comme la pensée des Vosges, l'arnica et la gentiane jaune, vous y verrez une plante rare; la jasione à tige élevée, portant des fleurs d'un beau bleu d'azur. Cette région vous offre aussi la bétoine aux fleurs purpurines, ainsi que presque toutes les plantes qui croissent parmi les rochers et dans les pâturages des Hautes Vosges.

Du sommet du Kahlenwasen, nous nous dirigeons, sans quitter la crête, vers le sud-ouest, et nous rencontrons plusieurs censes fromagères, dont l'une, autrefois habitée par un fermier du Florival, était, d'après la légende, hantée par un revenant. Celui-ci s'y montrait ordinairement pendant la nuit, vêtu d'une longue robe, blanche en haut et noire en bas, et faisait chaque fois un tapage infernal. Un jeune pâtre suisse, dont l'âme était pure et candide, et

qui venait d'entrer au service du fermier, eut le bonheur de délivrer ce revenant du charme qui pesait sur lui, service en reconnaissance duquel celui-ci indiqua à l'adolescent une place où il avait enfoui une caisse en fer, remplie d'écus d'or, que le pâtre déterra (1).

En cheminant sur la crête et en nous dirigeant vers la ferme du Lauchen, but de notre promenade d'aujourd'hui, nous dominons à gauche la vallée de Linthal, avec ses belles forêts de sapins et ses vertes prairies. Du coté droit, notre vue plonge sur la grande vallée de Munster, avec ses villages riants, ses prairies et sa belle culture qui s'étend jusqu'au fond des vallées de Sondernach et du Landerspach. Il ne sera pas sans intérêt, au point de vue de la science, de faire quelques pointes à droite et à gauche et de visiter les petits bois de hêtres, les parties rocheuses et les pâturages. Le botaniste, le géologue et le simple amateur y trouveront leur compte. Nous signalerons sur ce chemin un groupe de rochers qu'on se fera indiquer par un des pâtres qui gardent les troupeaux disséminés sur les hauteurs : c'est le rocher du *Dahfelsen*, situé dans une clairière, à coté d'une fontaine. A ce rocher bien connu dans la vallée de Guebwiller, se rattache une légende assez originale : Il s'agit d'un sorcier habitant une ferme de ce nom,

(1) Voyez les *Légendes du Florival*, par l'abbé Ch. Braun, p. 161.

située à peu de distance et qui, à l'aide de sa meule d'émouleur, avait le talent de se faire restituer les objets qu'on lui avait volés. Il la faisait tourner avec une grande vitesse, et le voleur, cédant à l'influence irrésistible de ce moyen magique, se voyait contraint de rapporter l'objet, l'eût-il emporté à une grande distance (1).

Arrivé au-dessus du village de Sondernach, vous rencontrez une autre cense fromagère, construite par la commune de Breitenbach, du côté de la *Lechterwand* : c'est le *Hülsenfirst*, où l'on trouve également à se restaurer convenablement. Ici, comme sur le Kahlenwasen, et comme sur le Riesberg, près de l'hôtel Petitdemange, on organise souvent, le dimanche pendant l'été, des espèces de *Kilben* ou danses. Les paysannes s'y rendent en grand nombre avec leurs prétendus : on s'y amuse bien, et on y fait souvent de copieuses libations.

De la Lechterwand vous pouvez descendre par le hameau de *Hülsen*, groupé sur les hauteurs du fond du Florival, pour gagner la vallée du *Felsenbach*. Là vous vous ferez indiquer le chemin de la Roll, grande ferme-auberge appartenant au sieur Hossenlopp, de Lautenbach. On y rencontre souvent des sociétés de touristes et des promeneurs qui viennent à l'auberge pour y dîner et pour visiter ensuite le

(1) Voyez les *Légendes du Florival*, par l'abbé Ch. Braun, p. 177.

Lac du Ballon, qui n'en est éloigné que de 3 à 4 kilomètres.

De la Roll, on descend facilement à Linthal ou à Bühl, où l'on peut se faire indiquer le chemin qui conduit aux ruines très-intéressantes de l'ancienne abbaye de Murbach. De là on peut gagner la ville de Guebwiller, qui offre beaucoup d'intérêt, tant sous le rapport de l'industrie que sous celui de l'archéologie. On y voit deux églises, dont l'une date du 13ᵉ siècle; elle est très-bien conservée; l'autre, érigée au 18ᵉ siècle (1766), est un remarquable spécimen du style architectural de cette époque; toutes deux ont été construites par les princes-abbés de Murbach.

De Guebwiller (bonnes auberges à l'hôtel de l'*Ange* et à celui du *Canon d'or*), vous prenez, à votre choix, un train montant ou un train descendant, selon que vous avez l'intention de vous diriger vers Bâle ou vers Strasbourg. Si vous ne vous proposez pas de passer la nuit au Lauchen et que vous vouliez pousser le lendemain votre excursion jusqu'au Hohneck ou jusqu'à la Schlucht, vous pouvez toujours vous faire indiquer à la Hülsenfirst un excellent chemin qui vous conduira directement à Metzeral par Sondernach. De là vous pouvez gagner Munster (10 kilomètres.) Dans le cas où vous préféreriez passer la nuit à Metzeral, afin de remonter de bon matin sur la crête, nous vous recommandons l'auberge du *Soleil*, tenue par M. Bill. Vous y serez

bien servi, et à bon compte. Nous supposerons que vous restez sur les hauteurs et que vous passez la nuit au Lauchen, afin de compléter le lendemain la tournée de la crête, en poussant jusqu'au Hohneck et jusqu'à la Schlucht.

En partant de la Lechterwand (Hülsenfirst), vous vous dirigez vers le nord-ouest et vous arrivez d'abord au *Lauchenkopf*, ou Montagne de Wissort, qui dans les anciennes géographies est désignée comme l'endroit où la Fecht prend sa source. Il y a bien des sources qui alimentent la rivière de la grande vallée; mais elles se trouvent partout dispersées sur le territoire de son vaste bassin, comme MM. les touristes ont eu souvent l'occasion de le remarquer. La montagne du Lauchenkopf a une altitude de 1318 mètres. Nous n'en ferons pas l'ascension, mais nous pouvons prendre à notre choix, le chemin qui la longe du côté du val de Munster, sur lequel notre vue plonge, ou celui qui suit les hauteurs de la vallée de la Lauch. Les deux voies nous conduisent, à travers des pâturages situés sur un plan incliné, entrecoupés de forêts de hêtres et de sapins, vers la ferme du Lauchen (*Ober-Lauchen*), qui est placée dans la direction nord-ouest-nord, sur un vaste pâturage ayant 1150 mètres d'altitude et incliné également du côté du Florival. Nous ne saurions mieux faire, pour donner à nos lecteurs une idée de cette ferme, célèbre depuis de longues années et connue de tous les botanistes, que de laisser la

parole à notre savant et regretté compatriote, M. F. Kirschleger, professeur de botanique, qui a si souvent exploré cette localité (1) :

« La ferme du Lauchen est très-vaste, habitée en « été comme en hiver par une famille de marquarts « (*melcker*). En été on y loge de 60 à 70 vaches ; on y « fabrique le beurre et le fromage de Gruyère. Au « rez-de-chaussée, il y a une grande chambre d'habi- « tation qui sert en même temps de salle à manger, « une vaste cuisine, une chambre à coucher et une « fromagerie. Au premier étage il y a deux chambres à « coucher et un vaste grenier à foin. On trouve à cette « ferme toutes les facilités hospitalières exigibles à « ces altitudes ; un excellent souper (où les viandes « font absence complète), du bon vin et un lit « supportable ».

Nous continuons à citer M. F. Kirschleger, qui adresse les recommandations suivantes à ses collègues en botanique :

« Surtout ayez soin de paraître avec les dehors « d'un homme savant ou influent : docteur en herbe « ou docteur réel, agent de l'administration forestière « ou des ponts et chaussées, ou ecclésiastique futur « ou réel, ou pharmacien herborisant pour le salut de « l'humanité. Proclamez immédiatement vos qualités « honorifiques ; c'est la meilleure captation de bien- « veillance, pourvu que l'on ne vous croie pas des

(1) Voyez le *Guide du Botaniste*, p. 282.

« agents des contributions indirectes. Ces honora-
« bles et dévoués commis de l'administration des
« finances sont vus de fort mauvais œil sur ces hau-
« teurs, à cause de leur curiosité tant soit peu inquisi-
« toriale ».

Nous croyons qu'aujourd'hui toutes ces précautions sont superflues et que tous, au Lauchen comme partout ailleurs dans les Vosges, comprennent qu'il est de leur intérêt de se montrer complaisants et prévenants à l'égard du touriste qui se présente.

M. Kirschleger procède ensuite à l'indication des localités intéressantes pour le botaniste, et nous sommes convaincus que le touriste nous saura gré d'avoir reproduit les renseignements qui suivent :

« Le lendemain matin, levez-vous avant le jour
« pour admirer le lever du soleil que, nulle part dans
« les Vosges on ne voit plus beau, pas même au
« sommet du Ballon. Après une excellente tasse de
« café au lait préparé par la fermière, allez faire une
« promenade autour de la cense. Vous y trouverez
« un jardin à plantes médicinales : la livèche, l'as-
« trance, l'angélique, le lys blanc et le lys marta-
« gon, la victoriale, l'impératoire, la guimauve y
« abondent ; un peu plus loin, et plus bas, se trouve
« le champ potager : lin, pommes de terre, choux,
« endive, laitue, carotte, navets. Puis, vous verrez
« dans les prés fauchés, vers la mi-août, pulluler la
« *Myrrhis odorata* ; descendez jusqu'à la forêt de sa-
« pins, où vous rencontrez fréquemment la *rosa*

« *rubrifolia;* remontez le ruisseau pour observer les
« plantes rivulaires; pénétrez ensuite dans les épais
« bois de hêtres et remontez jusqu'au pâturage, où
« vous trouverez en abondance les autres plantes
« communes à ces hauteurs, puis rentrez à la ferme
« pour faire vos paquets et partir pour le Rotabac.

« Il y a 50 à 60 ans, le fermier de la cense du Lau-
« chen était un pieux et savant anabaptiste, le chef
« de sa communauté en Alsace, du nom de Steiner
« (nous l'avons déjà nommé plus haut). Cet homme
« exerçait l'hospitalité de la manière la plus large,
« il était poëte et calligraphe en hiver, pâtre et la-
« boureur en été. M. Engelhardt (*Wanderungen*
« *durch die Vogesen*) en parle à plusieurs reprises.

En 1814 et 1815, des détachements de 200 à 400 Autrichiens ont été hébergés au Lauchen par Steiner. Celui-ci mourut en 1830 à la ferme du Faseneck, près de Munster. On voit encore aujourd'hui, à l'auberge du *Soleil*, à Metzeral, un échantillon de son savoir-faire tant en calligraphie qu'en poésie, composé en 1804 et encadré sous verre. Cette pièce assez curieuse est une sorte de recommandation et de règle à suivre pour les consommateurs qui se présentent dans cette auberge sans argent comptant. Steiner passait en outre dans la contrée pour un habile sorcier. On raconte à Metzeral une ruse dont il se servit et un fameux tour d'escamotage qu'il joua à quelques voleurs qui s'étaient présentés dans sa ferme pour lui demander son magot. M. l'abbé Ch. Braun, dans ses

Légendes du Florival, à la page 176, en parle également, ainsi que de la ferme du Lauchen ou de l'Ober-Lauchen, ainsi qu'on l'appelle communément dans le Florival.

Un chemin commode allant vers le sud-est et suivant les sinuosités des montagnes qui couronnent la partie haute du Florival, nous conduit droit au Lac du Ballon (1050 mètres) par le Storckenkopf et le Mordfeld, où vous rencontrez une ferme-auberge, appartenant à MM. Schlumberger de Guebwiller (12 à 15 kilomètres). De là on fait ordinairement l'ascension du Ballon, dont la cime est à 400 mètres plus haut. D'importants travaux ont été entrepris depuis quelques années au Lac du Ballon, qui permettent (gare à la truite monstre qui, d'après la légende, porte un sapin sur son dos !...) de faire écouler à volonté ses eaux pour les besoins de l'industrie. La rivière de la Lauch dont les sources principales (Subach) se trouvent dans ces parages, forme de magnifiques cascades qui se jettent, à travers de gros blocs de pierres, dans les ravins pour gagner le fond de la vallée. (M. Karth, de Strasbourg, en a fait le sujet de superbes aquarelles.)

En vous éloignant du Lauchen, vous suivrez toujours la crête des montagnes, qui se dirige vers le nord et sépare la vallée de Munster de celle de Saint-Amarin. Vous marchez tantôt sur des pâturages, tantôt à travers d'épais bois de hêtres. Arrivé au Hahnenborn, qui s'avance un peu vers la vallée de

Munster, vous trouverez une ferme et vous passerez à peu de distance d'un bois de sapins très-connu des chasseurs et des braconniers du val de Sondernach, qui y viennent chasser le coq de bruyère, gibier très-recherché et devenu bien rare, ici comme sur les hauteurs du Glasborn.

A partir du Hahnenborn, d'où vous dominez toute la grande vallée de Munster étendue à vos pieds comme une toile immense, vous arrivez bientôt au col du *Holzruck*, qui présente un passage assez fréquenté durant l'été pour la descente dans la vallée de Saint-Amarin par le Wildenstein et la Verrerie (*Glashütte*). A Wildenstein on pourra visiter la cascade du *Heidenbad*, formée par les eaux de la Thur, dont quelques sources importantes se trouvent de ce côté. De là on passe facilement à Wesserling (12 kilomètres) par une vallée très-curieuse au point de vue géologique, et de Wesserling le convoi vous conduira à Thann, du côté de la plaine. Le col du Holzruck a acquis une triste célébrité il y a une vingtaine d'années : c'est là qu'un bûcheron de Mittla, poussé par la cupidité, se rendit coupable d'un crime atroce sur la personne d'une colporteuse originaire de Gascogne. On contourne ici les régions forestières du *Schweisel*, où abondent les chevreuils, qui se partagent les gorges pittoresques situées entre le Hahnenborn et le Herrenberg, montagnes très-riches en bois de toute espèce. On peut, par ces gorges, opérer la descente dans le val de Munster, soit

au hameau de Mittla, soit à Metzeral (8 à 10 kilomètres).

En continuant votre route sur la crête, vous arriverez au chaume du *Herrenberg*, où vous pouvez vous faire préparer un repas qui sera très-frugal (laitage et pommes de terre), car le marquart n'a pas autre chose à vous offrir. Du Herrenberg au Rotabac, il y a encore 3 kilomètres, toujours en suivant la crête. Ne vous arrêtez qu'à la grande pointe du Rotabac (1319 mètres).

Là, si l'amour de la science vous aiguillonne, et surtout si vous êtes amateur de plantes rares, engagez-vous dans les escarpements de cette roche trapéenne ou euritique (Kirschleger). Du côté de la Lorraine, vos yeux plongeront sur les vallons allongés des Vosges aux aspects alpestres et où vous voyez miroiter les nappes d'eau du Lac des Corbeaux et du Blanchemer. Descendez vers le col du Rotabac pour monter sur le flanc oriental granitique du *Rinnkopf* ou *Ober-Bühn*. Un sentier vous mène d'ici dans un petit vallon alpestre, le Kolben, au fond duquel vous apercevez un petit étang entouré d'une tourbière : c'est l'*Alte-Weyer* (vieil étang), occupant la place d'un ancien lac désséché dont les abords sont très-marécageux. C'est encore par ce sentier que vous pouvez faire la descente dans la grande vallée de Munster, par le Mittla et Metzeral. Du Mittla à Munster il y a 12 kilomètres. Si vous êtes décidé à rester sur la hauteur et à pousser jusqu'à la Schlucht

par le Hohneck et le Montabec, engagez-vous dans un sentier qui longe le Rotabac du côté de l'ouest; vous passerez par des broussailles de génevriers et des forêts de hêtres, dont le sol est couvert de mousses épaisses et d'un monceau de blocs désagrégés provenant des éboulements des roches de la montagne. Vous atteignez, après une marche de 4 à 5 kilomètres, les vastes pâturages qui se déploient derrière le grand Hohneck aux environs des chaumes de Breitouse (*Breitsosen*) et du Schmalgürtel, où vous avez déjà passé dans vos précédentes excursions. Du Schmalgürtel vous pouvez pousser tout droit vers la cime du géant vosgien, le Hohneck, dont vous voyez la tête arrondie vers la droite. De là vous passerez au Montabec, qui vous est également connu, pour arriver directement à la Schlucht vers midi. Là vous attend un bon dîner, dans lequel reparaîtra la viande qui, depuis deux jours, vous fait défaut.

Nous avons réuni en un seul article la partie méridionale de la crête centrale contournant toute la grande vallée de Munster vers le sud et vers l'ouest. Nous avons divisé cette magnifique tournée (35 kilomètres du Kahlenwasen au Hohneck) en deux journées de marche, à la condition que l'on passe la nuit à la ferme de l'Oberlauchen. Ce massif de montagnes, très-riche en beautés alpestres, et très-intéressant sous le rapport géologique, est généralement beaucoup moins exploré que le groupe des montagnes opposées, contournant la petite vallée. A

ces sites, présentant des beautés d'un caractère très-doux, mais qui ne laissent pas d'avoir un charme tout particulier que le touriste saura apprécier, on préfère ordinairement les localités qui offrent des vues plus saisissantes, pour peu qu'elles soient accessibles.

XXIV.

Metzeral, Sondernach, Mittla.

Nous nous étions arrêtés à Mühlbach dans nos précédentes promenades. Nous allons reprendre aujourd'hui le fil de nos excursions à partir de ce point, pour explorer le reste de la grande vallée, qui est très-curieuse sous tous les rapports et qui renferme des beautés d'un genre différent de celles de la petite vallée. Nous aurons soin d'y indiquer en même temps les différents points d'où l'on pourra gagner les hauteurs de la crête, afin de prolonger les excursions dans les Vosges vers d'autres directions.

Nous partons, cette fois encore, du point central d'où nous avons rayonné jusqu'ici, c'est à dire de Munster. De là, la route nous conduit directement au *Sandbuckel*, qui a été complétement rasé pour fournir les remblais de la Pfistermatt, où aboutit la ligne ferrée, puis elle se prolonge le long de la base du Mœnchberg jusqu'à Luttenbach, par des allées de noyers; elle touche aux dépendances de cette commune, situées à droite et s'étendant jusqu'au hameau

du Frohnzell, qu'elle traverse (3 kilomètres). De là, la route gagne rapidement Breitenbach, pour passer devant l'auberge de la *Bonne truite*, et se dirige ensuite tout droit sur Mühlbach, en suivant toujours la base des montagnes (7 kilomètres), à travers les diverses dépendances des communes qui se succèdent tout le long de son parcours.

A Mühlbach se trouve la seule église de toute la grande vallée, qui réunit en une seule paroisse les habitants de Breitenbach, de Metzeral et de Sondernach. Les deux cultes y sont desservis par deux ministres résidant à Mühlbach, vivant dans la la plus parfaite harmonie et se partageant les heures du dimanche pour célébrer alternativement la messe et le sermon protestant.

De Munster au village de Mühlbach, la route s'élève graduellement de 100 à 120 mètres. Au milieu de ce village, elle s'incline à partir de l'église pour descendre sur Metzeral. Jusqu'ici, vous avez pu remarquer que la contrée avait à peu près conservé un aspect uniforme : c'étaient partout les montagnes granitiques à dentelures hardies et prononcées, offrant les tableaux les plus pittoresques. Des groupes de maisons garnissent les versants et sont entourés de champs cultivés, de prairies et de vergers. Au delà de Mühlbach, la vallée s'élargit considérablement. Du côté droit vous avez encore des rochers granitiques du plus bel effet, qui s'éloignent de la route pour céder la

place à de riches vergers ; à gauche les montagnes se dépouillent de toute végétation arborescente ; leurs bases surtout sont rocheuses et revêtues d'un mince tapis de verdure, qui rappelle les sommités des Hautes Vosges. Elles servent de pâturages aux troupeaux de chèvres des villages environnants. Vous avez pu remarquer les établissements industriels de MM. Klein père et fils et de MM. Egly frères, situés derrière Mühlbach. Ces établissements empruntent leur force motrice à la rivière qui baigne le pied de ces montagnes et qui coule à grand bruit. La vaste plaine du *Metzeraler-Ackerfeld* s'étend vers ce village ; elle est coupée par la route, que garnit de chaque côté une rangée de noyers. Vous êtes étonné de voir, dans cette plaine, labourer à la charrue, chose très-rare dans la vallée, où l'on emploie généralement le labour à la bêche. Un corps de bâtiment que vous avez rencontré à droite de la route, est désigné sous le nom de *Meierhof* (la ferme). Elle a été, dit-on, la propriété de Lazare de Schwendi, seigneur de Hohlandsberg. En tournant vos regards vers l'orient, vous apercevez les ruines de son château, qui dominent la vallée à son extrémité, et dont les contours se perdent dans la brume bleuâtre de l'atmosphère.

De Mühlbach à Metzeral (3 kilomètres), vous traversez les beaux champs de l'Ackerfeld, cultivés et amendés avec soin et où se récoltent du froment, du chanvre et des pommes de terre. (Les 520 centiares y valaient autrefois 2000 francs).

Arrivé au côté opposé, vers le fond, vous apercevez la masse compacte des maisons de ce dernier village occupant le fond d'un ravin. Du sommet de ce ravin, vous voyez à vos pieds le village et la rivière qui le traverse en roulant ses eaux écumantes et limpides. Vous descendez un plan incliné pour arriver à Metzeral, village très-coquet et situé, comme Munster, à l'entrée de deux vallées, au pied du Hungerborn. Les habitants de Metzeral ont religieusement conservé les mœurs et les usages des temps passés. Ce serait une étude intéressante à faire que de les observer et de les suivre, surtout dans les actes importants de la vie, tels que baptêmes, noces, cérémonies funèbres, etc. On rencontre partout l'ancien type du paysan indépendant, jaloux des franchises qu'il a conquises, à force de persévérance, sur un seigneur tout-puissant. L'allure de la population a quelque chose de franc et de décidé. Les costumes du 17e et du 18e siècle se voient encore, mais les nouvelles modes tendent à s'introduire et les jeunes personnes commencent à adopter la crinoline, la chemise russe et le chignon. Les vieillards cependant n'ont renoncé ni au paletot-sac de couleur brune, garni de boutons métalliques, ni au tricorne qu'ils portent crânement. La vieille femme (la *Göttle, Grossmutter*) n'a pas abandonné non plus le jupon court laissant voir les bas rouges, ni le bonnet à la huppe posé sur le haut de la tête et abritant sa chevelure tressée, ni la camisole *(Tschobe)*

aux manches courtes, qui s'entr'ouvre pour laisser voir un corsage blanc et qui est ornée par derrière de deux cornes de forme piquante. Le large chapeau de paille orné d'une cocarde multicolore commence à disparaître pour faire place au moderne parapluie de percale bleue. Seules les jeunes filles appartenant aux familles qui ne vivent que du produit de l'agriculture, de l'élève du bétail et de la fabrication du fromage, ont résisté jusqu'ici à l'invasion des modes françaises et sont restées fidèles à l'ancien costume composé d'étoffes à couleurs éclaclatantes ; leur coiffure est la *hube*, ornée de rubans de soie rouge. On rencontre parmi elles plus d'un joli minois aux yeux vifs et perçants.

Le costume des garçons offre une reproduction plus ou moins fidèle des diverses coupes qui viennent des grandes villes se perdre et mourir dans le fond de la vallée. Les familles bourgeoises de Metzeral sont en général aisées, pour ne pas dire riches. On fait sonner ses écus quand il s'agit de marier une fille ou un garçon, car en matière de mariage, la question d'argent prime toutes autres considérations. Il est rare qu'une famille ait plus de deux héritiers. On craindrait d'amoindrir les héritages par un morcellement excessif. Le dimanche est un jour de récréation pour ces gens pleins de prud'homie : après le service religieux et après avoir pourvu aux soins urgents que réclame leur industrie, on les voit s'attabler dans les cabarets, boire gaiement le bon vin de Turckheim

et discuter leurs affaires d'intérêt, en entrechoquant les verres ou en jouant aux cartes. La jeunesse préfère ordinairement la promenade ou la danse, mais les jeunes filles qui manquent de cavaliers ne se font aucun scrupule de valser ensemble. Un tour dans le village vous permettra de voir la filature de MM. Klein père et fils, qui date de 12 ans; auparavant l'industrie s'y réduisait à quelques métiers de tisserands, à quelques moulins et à des scieries. Une jolie maison d'école orne la place. En face se trouve l'auberge du *Soleil*, tenue par M. Bill, bon bourgeois de l'endroit. Faites-vous servir à déjeûner ou à dîner avant que nous nous mettions en route pour poursuivre notre voyage d'exploration.

L'auberge du Soleil mérite une mention toute particulière. N'oublions pas de visiter la grande salle du rez-de-chaussée au plancher raboteux, au lambrissage massif, bruni par le temps, au plafond garni de poutres en saillie, noircies par la fumée du tabac et par celle des lampes. Vous remarquerez les grandes tables rustiques, où viennent s'asseoir le dimanche les bourgeois habillés de vestes en flanelle blanche, pour jouer et deviser en buvant le bon vin alsacien. N'oubliez pas non plus de vous faire montrer la pièce de calligraphie composée par le père Steiner, dont nous avons parlé précédemment. Elle est suspendue au mur, vis-à-vis de la porte d'entrée, au-dessus d'une petite armoire à laquelle aboutit le tuyau d'une fontaine, qui coule constamment tant pour les be-

soins du ménage, que pour l'agrément des consommateurs sans argent: *Wer kein Geld hat, den lab' mein Bronnen*, car telle est la conclusion du tableau du brave Steiner, qui les renvoie à la fontaine pour s'y désaltérer.

La salle du premier étage est destinée aux étrangers: on y trouve un billard qui sert de distraction aux jeunes gens de la localité. Ce vaste établissement contient en outre une salle de danse, et dans les bâtiments adjacents se trouvent des étables, des écuries et un moulin à farine exploité par l'aubergiste. Dans la cour très-spacieuse est établi un quillier à l'usage des amateurs. Cette auberge est plusieurs fois séculaire. Madame Bill, la bonne Kætrine-Bærb, est sans contredit la ménagère la plus aimable qui en ait jamais fait les honneurs. En nous exprimant ainsi, nous sommes certain de n'être désavoué par aucun de ceux qui la connaissent.

Nous quittons l'auberge du Soleil à Metzeral, pour nous diriger vers Sondernach (3 kilomètres), en passant par la rue principale du village, très-propre et bien pavée, pourvue d'une rigole de chaque côté. Les maisons, presque toutes d'un seul étage, ont le pignon tourné vers la rue. Elles sont généralement bâties dans des enclos; le crépi dont elles sont revêtues leur donne une couleur grise uniforme. Du côté exposé au midi elles sont garnies de treilles. Vous y verrez aussi, çà et là, sur les murs, les empreintes noires de coups de pistolet tirés à bout portant sous les croisées des riches héritières, car

c'est de cette manière bizarre que les prétendants ont l'habitude d'annoncer à leurs belles leur jour de fête ou le nouvel an. En général, la jeune population masculine aime beaucoup le bruit des détonations et lâche force coups de feu à l'occasion des baptêmes et des mariages.

Nous arrivons, en suivant la grande rue du village, très-tranquille et relativement très-longue, vers la colline de l'*Emmenrain*, située à quelque distance derrière Metzeral, et nous tombons sur l'ancien chemin de Sondernach servant encore aux piétons. Sur cette colline, d'où l'on domine toute la grande vallée jusqu'à Mühlbach, il serait bon de faire une petite halte, afin d'admirer le paysage. Au sommet se trouve une petite chapelle anciennement bâtie par l'abbaye de Munster et connue sous le nom de l'*Emm*. Toute trace de l'ancien culte a disparu de l'intérieur; on n'y voit que les murs nus, mais elle est garnie de bancs où viennent s'asseoir les paysans luthériens de Metzeral et de Sondernach, et renferme une chaire du haut de laquelle l'un des pasteurs de Muhlbach lit et explique aux fidèles, dans l'après midi de chaque dimanche, le texte des Épîtres. A cette chapelle se rattache une des plus belles légendes de l'Alsace. Elle a trait aux amours de la fille de Charlemagne et de Roland, son neveu, qui s'y donnent des rendez-vous nocturnes à la clarté de la lune (1).

(1) Voyez le second volume de *l'Erwinia*, par Aug. Stœber; *Elsässiches Sagenbuch*, par le même, page 64.

Au-dessus de la chapelle de l'Emm, se trouve le grand chemin de communication entre les deux villages. Ce chemin, construit il y a trente ans, contourne à droite la colline de l'*Emmenrain*, et longe du côté opposé un magnifique fond de prairies arrosées par les eaux du *Landersbach* et du *Querben*. A mi-chemin on rencontre une fontaine jaillissante, dédiée à l'ancien aide-de-camp du roi Louis-Philippe, le général Athalin, Colmarien de naissance, en l'honneur duquel l'ancien maire de Munster, M. Ruhland, a fait ériger ce monument. Arrivés au bas du village de Sondernach, qui est situé dans une des positions les plus pittoresques de la vallée, nous suivons le chemin de gauche et passons devant de jolies maisons rustiques, pour arriver à la vallée de Landersbach. Là se trouve le berceau des établissements industriels de M. Klein père, ce grand manufacturier, digne émule des Kiener et des Herzog, et qui fut comme eux, l'artisan de sa fortune. En suivant le Landersbach, on arrive au *Steinberg*, magnifique forêt appartenant à la ville de Munster. A gauche du chemin, vous voyez la maison forestière du *Lattern*, habitée par le garde-forestier Fassler, ancien chasseur d'Afrique, qui débite de bon vin et, au besoin, quelques rafraîchissements.

Deux chemins conduisent d'ici à la Lechterwand, que vous connaissez déjà ; celui de gauche est préférable ; il vous permet de vous diriger vers le Kahlenwasen, vers le Florival par Hülsen, ou vers

la vallée de St Amarin, par Ranspach. Les extrémités de ces trois vallées viennent aboutir à ces hauteurs et se touchent presque. Le chemin qui, au bas du village de Sondernach, se dirige vers la droite, passe par une dépendance du village, appelée le *Dreck-Weyer* (étang de boue), et vous conduit par le Querben, vaste forêt dont le nom est dérivé du mot latin *Quercus* (chêne), et qui appartient également à la ville de Munster. Au Querben il y a aussi une maison forestière. Le chemin monte ensuite par une vallée longue et étroite vers la ferme du Lauchen ; on y arrive en gravissant, sur un sol escarpé, les Tournants (*Rancke*) qui vous conduisent à travers une forêt de hêtres sur le haut du pâturage, où se trouve cette ferme, dont nous avons déjà parlé. Nous ne décrirons pas en détail les deux vallons qui occupent, vers la gauche, le fond le plus reculé de la grande vallée. Ils sont riches en bois de toutes les essences, le gibier y est très-abondant, surtout le chevreuil et le sanglier ; les chasseurs et les braconniers de Sondernach savent bien trouver leurs retraites.

La formation géologique du trapp produit ici, dans l'ensemble de la décoration naturelle, d'autres aspects de profil et de face que la roche granitique. Il y a moins d'aspérités, une végétation plus riche et plus intense, beaucoup de mousses et de fougères. C'est surtout sur les pelouses exposées au soleil qu'abonde la petite fraise des montagnes, au parfum délicieux et à la baie d'un rouge carmin. Les

glaneurs de fraises viennent depuis les environs de Colmar pour cueillir ce fruit, qu'ils vendent aux confiseurs ; les gens de la vallée ne s'occupent guère de cette industrie.

On retrouve dans la population de Sondernach à peu près les mêmes mœurs et les mêmes usages que dans celle de Metzeral et de Mühlbach, mais avec un cachet peut-être encore plus primitif. Le type dominant est celui de la race germanique, moins mélangé ici que là. On voit beaucoup de têtes blondes ou rousses ; la peau, très-fine, est souvent couverte de taches de rousseur ; il n'est pas rare de rencontrer de jolies figures de jeunes filles. La civilisation moderne, appelant à son aide l'instruction primaire, contribue beaucoup à faire disparaître la rudesse des temps passés. Les occupations principales sont l'agriculture, la fabrication du fromage et le commerce de bois.

Nous supposerons que, de retour de votre excursion à Sondernach, vous avez passé la nuit à Metzeral, à l'auberge du Soleil, afin de poursuivre le lendemain votre tournée dans la grande vallée, et que vous vous proposez de visiter la vallée de Mittla, qui s'ouvre au nord de Metzeral. Le chemin le plus direct traverse le groupe des maisons qui nous font face, depuis l'auberge ; il longe la nouvelle maison d'école, pour aller à quelque distance de là, suivre les bases des montagnes dominées par le Hahnenborn. Du côté droit, vous avez les prairies qu'arrose la rivière,

de l'autre, vous voyez des jardins potagers où, sur le grauwacke décomposé et très-bien amendé, on récolte de très-beaux légumes. On remarque surtout des choux énormes, qui servent à préparer la classique choucroûte, le mets qui figure le dimanche à la table du paysan, et qui est toujours accompagné d'un bon morceau de lard.

Plus loin la vallée se resserre : d'un côté vous avez la forêt ; les prairies continuent à occuper le fond ; au confluent de la rivière du Wolmsa (est) et de la rivière du Herrenberg (nord), se trouve un très-beau bâtiment de tissage mécanique dont le pignon, qui se présente de face, est orné de boiseries découpées d'un très-bel effet. L'ensemble des constructions, se détachant sur un fond de verdure, anime le paysage. Cet établissement, fondé par M. Baltzweiller, date de 1848.

Le hameau de Mittla, dont les maisons sont disséminées, se trouve à proximité, dans une situation charmante. Cette dépendance de Metzeral fut fondée après la guerre de Trente ans, par des charbonniers de la Forêt-Noire, que le couvent de Munster avait appelés pour qu'ils se livrassent à la fabrication du charbon, dont il espérait tirer un meilleur parti que du bois, qui était alors à vil prix. Comparée au type ordinaire des habitants du fond de la vallée, cette petite population, qui professe le culte catholique, présente un caractère tout particulier qui frappe l'observateur. Le hameau possède une jolie maison

d'école, où l'instruction primaire est donnée par des Frères et des Sœurs de la Congrégation chrétienne. On trouve aussi des scieries dans cette localité ; le commerce des bois fait l'occupation principale des habitants, dont la plupart travaillent comme bûcherons et comme charbonniers dans les coupes qui se font chaque année dans les vastes forêts des environs.

Derriere le Mittla se dresse une montagne boisée, arrondie en forme de dos, et se dirigeant de l'est vers le nord-ouest : c'est la montagne du *Herrenberg*, grande forêt domaniale ayant appartenu autrefois à l'abbaye de Munster, en vertu d'une charte de Louis-le-Débonnaire. Lors de la vente des propriétés nationales, en 1793, cette magnifique forêt ne trouva aucun acquéreur pour la somme de 20,000 francs ; aujourd'hui elle vaut un million, au bas prix. Vous y arrivez derrière le Mittla en suivant toujours, depuis Metzeral, le même chemin qui est carrossable. Vous l'aborderez par une gorge un peu étroite, où coule un torrent rapide. Le chemin qui se dirige vers la gauche monte par les ravins escarpés du *Schweiselwald* vers le col du Holzruck (voyez plus haut) ; c'est un passage très-fréquenté pour la descente à Wildenstein, dans la vallée de Saint-Amarin. Le chemin de droite nous conduit en un moment à la maison forestière du Herrenberg, où le touriste est sûr de trouver des rafraîchissements et un bon verre de vin. Il y a une vingtaine d'années, cette maison était un but de promenade; Mme Frischmann, la

femme du garde forestier d'alors, savait très-bien accommoder la truite, et on y dînait très-confortablement. Aujourd'hui l'administration forestière est moins tolérante et refuse aux forestiers le droit de se constituer définitivement comme aubergistes. La promenade du Herrenberg ne laisse pas cependant d'être très-fréquentée dans la belle saison. De très-bons chemins sillonnent partout la forêt et vous conduisent par une pente insensible vers le point culminant de la montagne, où se trouve le chaume, et qui offre de très-belles échappées sur la vallée extérieure. La forêt du Herrenberg est entretenue avec le plus grand soin ; elle est remarquable par les dimensions extraordinaires des arbres qu'elle contient et qui trouvent un terrain favorable dans la roche euritique décomposée. On y trouve des spécimens de toutes les essences forestières. Le taxus ou if, magnifique conifère produisant des baies écarlates, y a été naturalisé ; cependant le chêne, le hêtre et le pin sont les essences dominantes. Le Herrenberg touche par son côté nord au Kolben ; ces deux montagnes sont séparées par des ravins affreux, connus sous le nom du *Sauruns* (ravin des sangliers), et par les escarpements des *Stæffeler* (degrés d'escalier). C'est un passage très-difficile, mais assez fréquenté en été, pour communiquer avec la Bresse (10 kilomètres). En hiver, il est très-dangereux à cause des éboulements de neige, qui atteignent les proportions de véritables avalanches.

Il y a environ vingt ans, un sieur Stehlin et son fils, habitants du Mittla, y périrent enveloppés par une masse de neige, en venant du côté de la Bresse pour rentrer chez eux.

La vallée du Kolben, qui occupe toute la partie droite du fond de la vallée au nord-est du Herrenberg, offre un intérêt tout particulier, tant au point de vue géologique que sous le rapport du pittoresque. Il rappelle ces vallons des Alpes qu'on rencontre à chaque pas dans l'Oberland bernois avant d'aborder les régions des glaciers : des pentes de montagnes raides et couvertes de blocs de rochers grisâtres provenant des éboulements ou des phénomènes erratiques; des rocs surplombant des ravins où poussent des sapins et des broussailles, des pelouses et des enfoncements de terrain garnis de verdure, des granges et des chaumes isolés, voilà les principaux traits de ce tableau. Joignez à cela des torrents qui précipitent leurs ondes tumultueuses vers le fond rocailleux où se reposent les eaux tranquilles d'un ancien lac (l'*Alte-Weyer*). Les bords de ce lac se resserrent de jour en jour, et sont lentement envahis par la végétation du terrain marécageux qui l'entoure, de telle sorte qu'il n'en reste plus qu'un étang peuplé de truites, de lamproies et d'une multitude de grenouilles. Cette contrée était anciennement le refuge d'animaux sauvages, de sangliers, de loups et même d'ours; le dernier individu de cette espèce fut tué au Kolben

en 1740 par un chasseur intrépide de Metzeral, nommé Gassen-Wold. J'ai causé avec des personnes âgées, qui prétendaient avoir vu, au Kolben, le long des torrents, des roues mues par les eaux et faisant un bruit continuel. C'était là le moyen de tenir éloignées des chaumes ces bêtes féroces, toujours à la recherche d'une proie facile.

Après la visite du Kolben, on peut prendre le chemin qui conduit à Metzeral par le côté opposé du vallon. Ce chemin touche au tissage de M. Baltzweiller (3 kilomètres), et à l'*Altenkopf*, autre dépendance de Metzeral, Le trajet est partout très-agréable et très-pittoresque.

XXV.

La Wolmsa et le Fischbædlé.

Nous allons aborder aujourd'hui la partie la plus intéressante de la vallée de Munster, c'est-à-dire la Wolmsa, située sur le côté sud du Hohneck.

Cette excursion complètera notre série de promenades dans les hautes régions, en se reliant aux précédentes de manière à former l'ensemble du Guide du voyageur touriste, but que nous nous sommes proposé dès le principe.

Lors de notre dernière promenade de Metzeral au Herrenberg par le Mittla, non loin du tissage de de M. Baltzweiller, qui occupe une localité nommée la *Steinesæg,* nous avons pu remarquer, en portant nos regards vers le côté opposé de la vallée, une large entaille pratiquée dans la chaîne des montagnes et formant un mur formidable, qui se dirige du Kolben à Metzeral par l'Altenhof. A la gauche de cette entaille se dresse la montagne du Heidenberg, couverte d'un taillis de chênes entremêlé de sapins. Le point culminant de cette montagne, formant un

angle qui va du nord à l'est, se distingue par un assemblage de rochers qui, dans leur structure bizarre, ressemblent assez aux ruines d'un vieux château, configuration à laquelle ils doivent leur nom de la *Burg*. Les bases raides de cette montagne sont couvertes d'une masse compacte de fragments de roches d'une nuance d'un gris-bleuâtre, qui proviennent des éboulements du rocher décomposé. Ces rochers s'étendent comme un pavé de géants jusqu'au fond, pour former la limite d'une magnifique prairie qui paraît nivelée. De l'autre côté de la Burg, les montagnes plus ou moins boisées s'élèvent en vastes paturâges vers les hauteurs du Næchsenbühl et du Gaschney. Là se trouve un vallon très-étendu d'un caractère alpestre, le Luttenbach, d'où coule un ruisseau assez large portant le même nom, et très-renommé pour ses truites ; ce ruisseau débouche par un aqueduc en bois à l'Altenkopf, où il est utilisé par l'industrie. Au fond de la gorge formée par cette entaille hardiment découpée et constituant l'entrée de la Wolmsa inférieure, vous voyez des montagnes aux cimes pointues, rappelant les sommets dentelés des Alpes, et dont la forme pyramidale est bien prononcée. Ce sont les fameux *Spitzkœpf* (roches pointues) de la Wolmsa supérieure, dominée à l'horizon par la tête arrondie du grand Hohneck ; ses flancs sont soutenus à l'ouest par les contre-forts du Schwalbennest et vers l'est par ceux du Schissenroth et du Schæfferthalrain. L'ensemble de cette

partie de la vallée, très-riche en sources, est vraiment grandiose : le caractère suisse y est fortement empreint. Il faut la visiter bien en détail, pour être à même d'en apprécier toutes les beautés. Nous vous proposons donc d'aborder la Wolmsa par le fond où elle débouche dans la vallée du Mittla; le chemin direct y conduit de Metzeral par l'Altenkopf en longeant la base des montagnes, et se dirige vers le tissage de M. Baltzweiller qui, vu de ce point, fait un très-bel effet dans cette contrée mi-cultivée, mi-sauvage. A partir de cet établissement vous longerez le canal d'alimentation qui lui amène les eaux assez considérables de la Wolmsa, grossies de celles du Kolben et du Herrenberg. A quelque distance de là vous toucherez aux bas-fonds de la Wolmsa, en vous dirigeant vers la droite par un chemin qui vous y conduit directement; vous suivrez le haut d'une moraine frontale, couverte d'un maigre gazon, qui s'est placée là avec ses débris composés d'une roche grise métamorphique (trapp) enlevés aux montagnes du voisinage. Derrière cette moraine, le chemin, suivant toujours le côté gauche du vallon, passe le long d'une magnifique prairie qui en occupe le fond. Vous arrivez bientôt à l'endroit où les bases des montagnes se rapprochent et se touchent presque. Le bruit du torrent, qui se précipite à travers les blocs de pierres en formant une magnifique cascade, vous saisit d'étonnement, et vous vous arrêtez malgré vous à contempler ces eaux écu-

mantes. A partir de là vous suivez un ancien chemin de schlittage qui passe d'une pente à l'autre du vallon étroit et qui vous offre à chaque instant les plus beaux groupes d'arbres ou des rochers entassés les uns sur les autres et revêtus de mousses, de fougères et d'une végétation étrange et luxuriante. Vous vous élevez lentement au sein de cette nature sauvage, que la main de l'homme a à peine effleurée, et à chaque tournant, la décoration change comme par enchantement. Toujours bruyantes, toujours limpides comme le cristal, les eaux, en suivant les pentes, forment une infinité de cascades plus belles les unes que les autres. Immense jet d'eau naturel au milieu du paysage le plus ravissant ! Il n'est pas d'homme qui puisse rester indifférent à la vue d'un pareil spectacle.

Arrivé à la base d'une moraine qui se dresse devant vous avec ses flancs anguleux, surplombant le vallon, vous suivrez le chemin qui se dirige à droite le long des cascades. Vous touchez bientôt au *Fischbædlé*, point culminant de la Wolmsa inférieure, formant un plateau autrefois occupé par un fond marécageux et couvert de blocs de granit. La masse des eaux qui s'y rencontrent et qui sont habitées par la petite truite noire, fit naître, il y a une quinzaine d'années, l'idée de les retenir par des digues. L'endroit se prêtait admirablement à la formation d'un petit lac artificiel destiné à la pisciculture, qui venait d'enrichir le catalogue des sciences humaines. M.

Jacques Hartmann, grand amateur de chasse et de pêche, se passionna pour cette entreprise et les travaux furent promptement exécutés. L'étang-lac occupe la base du premier des Spitzekœpf, placée à l'entrée du Schwalbennest et de la Wolmsa supérieure. C'est une belle nappe d'eau au fond sombre, dans laquelle se mirent les rochers et les arbres du voisinage. L'ensemble ne manque pas de poésie. A droite, sur une élévation, est placée la petite maison du garde, qui, ordinairement fermée au touriste, contient une petite chambre, une cuisine et une cave. L'habitation ouvre ses portes lors des parties de pêches que viennent y faire les intéressés et les actionnaires de l'entreprise de la propagation des truites. Apprêtés au vin rouge, à la sauce ou au beurre, ces poissons fournissent un large contingent aux repas servis en pareilles occasions.

On traverse l'étang sur une passerelle établie sur la digue qui retient les eaux; du côté opposé à la maison du garde, on le contourne pour arriver à sa partie supérieure, où l'on a disposé des résérvoirs et de petites chambres appropriés aux besoins de la pisciculture et recevant directement les eaux des cascades du *Wasserfelsen*, situées à droite au-dessus du Fischbædlé.

A partir du Fischbædlé, en suivant péniblement le chemin à travers les rochers, les blocs de pierres et les broussailles, on arrive au *Schissenroth-Ried*, vaste prairie qui constitue le fond de la Wolmsa

supérieure et qui est garnie de quelques chaumes ; on franchit sur une passerelle le torrent qui la traverse pour gagner le haut de cette prairie, qui touche à droite aux ravins à pic du Schæferthal. A gauche vous voyez les trois Spitzekœpf avec leur configuration sauvage; devant vous se dresse la montagne du Hohneck.

La vallée de la Wolmsa supérieure est très-intéressante au point de vue de la géologie et pour l'étude des glaciers dans les Vosges ; c'est aussi, par excellence, la région chère aux botanistes, qui y trouvent bon nombre de plantes rares, formant la flore primitive des Vosges. Si vous voulez vous élever de la prairie du Schissenroth-Ried jusqu'au Hohneck, vous avez encore à monter environ 600 mètres. Le chemin aboutit bientôt au pied du premier des Spitzekœpf, nommé le *Krabbenfelsen*, dominant un petit chaume, le *Wormspel*, très-pittoresquement situé; on y trouve toujours quelques rafraîchissements (du lait, du pain). Le rocher du Krabbenfelsen est désigné par les botanistes sous le nom de Rocher du rhodiola. Cette plante s'y trouve au milieu de la flore luxuriante du Hohneck. L'ascension des Spitzekœpf est sinon impossible, du moins très-fatigante et très-dangereuse; on passe du premier au second, mais le troisième n'est guère accessible qu'aux gens qui connaissent parfaitement la région. Nous conseillons aux touristes de ne pas essayer de le gravir. Du Wormspel, vallon très-élevé, contournant le

côté sud du Hohneckkopf et où la neige persiste souvent jusqu'au mois d'août, formant de petits glaciers mouvants, on gagne les pâturages du Schmalgürtel, qui nous sont déjà connus. De là on peut faire l'ascension du Grand-Haut (Hohneck) et prendre le chemin de la Schlucht par le Montabec. De Metzeral au Hohneck il y a 12 kilomètres, du Hohneck à la Schlucht, 6 kilomètres.

Si le touriste ne voulait pas faire l'ascension du Hohneck par le Wormspel, depuis le Schissenroth-Ried, nous lui indiquerons, à partir du même point, un chemin très-agréable et peu fatigant, qui le mènera à travers la forêt garnissant la pente de la montagne vis-à-vis des Spitzekœpf, vers les pâturages de la *Blævelsgrub*, où se trouvent quelques chaumes; de là on arrivera sur la hauteur du Gaschney, au pied du Næchsenbühl, non loin d'un chaume ayant appartenu autrefois au sieur Gutleben, de Mühlbach. Du Gaschney, qui vous est déjà connu depuis notre première excursion au Hohneck, on gagne par le Silberwald, par le Sattel et par le Mœnchberg notre point de départ, la ville de Munster.

La tournée de Munster à la Wolmsa par Metzeral, pour revenir par le Silberwald, peut se faire facilement en une matinée (18 kilomètres); elle décrit presque un cercle parfait.



XXVI.

Les différents points pour aborder les Vosges centrales et la Schlucht.

Nous allons consacrer le dernier chapitre de notre guide à l'indication des différentes voies par lesquelles on peut atteindre les Vosges centrales et la Schlucht en suivant la ligne du chemin de fer de Strasbourg à Bâle.

Nous citerons en première ligne la vallée de la Lièpvre ou de Sainte-Marie-aux-mines. Partant de Strasbourg avec le convoi de 7 h. 40 du matin, le voyageur arrivera à Schlestadt à 8 h. 53 pour prendre à 9 h. 20 le convoi de Sainte-Marie-aux-mines, où il arrivera à 10 h. 20. Dîner à l'hôtel de la Poste. L'intervalle de temps entre l'arrivée et le dîner peut être employé à visiter cette ville très-intéressante tant sous le rapport de l'industrie qu'au point de vue des beaux sites qui l'environnent. Dans l'après-midi on prendra le chemin des hauteurs pour gagner la montagne du *Brézouard* (1230 mètres d'altitude) qui

domine les vallées de Sainte-Marie-aux-mines et d'Orbey.

En passant sur les hauteurs par le flanc du Bonhomme, on arrive à l'hôtel du Lac blanc vers 3 heures (15 kilomètres). Du Riesberg (hôtel de M. Petitdemange), on pourra se diriger sur la crête centrale, d'après les indications contenues dans les chapitres précédents, de manière à arriver à la Schlucht par les hauteurs du Gærtlen, par le Lac vert, le Tanet et le Wurtzelstein. Du Riesberg à la Schlucht (coucher) il y a 8 à 10 kilomètres. (Descente au choix par Munster (15 kilomètres) ou par Gérardmer (10 à 12 kilomètres).

Même excursion un peu modifiée : On arrive à Schlestadt par le convoi de 7 h. 20 du soir et on part pour Sainte-Marie-aux-mines par celui de 7 h. 30 ; on y arrive à 9 heures et on y couche ; le lendemain, partir de grand matin pour le Lac blanc ; déjeûner à l'hôtel de M. Petitdemange ; se mettre en route vers 9 heures pour la Schlucht par la crête centrale ; dîner à la Schlucht ; partir vers 3 heures pour Munster ; y prendre le convoi de 6 h. 57. On arrive à Colmar à 7 h. 40, pour prendre le convoi de 8 h. 28 ; retour à Strasbourg à 10 h. 45.

L'abord de la Schlucht et de la crête centrale des Vosges, de Strasbourg par la vallée d'Orbey, se fait de la manière suivante : on part de Strasbourg par le convoi de 4 h. 40 du soir pour arriver à la station de Bennwihr à 6 h. 44. Omnibus pour Orbey ; coucher

à l'hôtel Miclo ; prendre un guide, visiter l'ancienne abbaye de Pairis, le Lac noir et le Lac blanc ; arrivée à l'hôtel Petitdemange vers 8 heures ; y déjeûner ; partir vers 9 h. pour la Schlucht par les hauteurs du Gærtlen, du Lac vert, de Tanet et du Wurztelstein ; dîner à la Schlucht ; descendre à Munster pour y arriver vers 6 heures ; prendre le convoi de 6 h. 57 pour Colmar ; retour à Strasbourg à 10 h. 45.

L'exploration de la vallée de Munster, de la Schlucht et des Vosges centrales depuis Colmar est le but de notre guide ; nous y renvoyons le touriste, en nous bornant à lui indiquer la meilleure manière de visiter la Schlucht et le Hohneck ; on arrive à Munster par l'avant-dernier convoi, c'est-à-dire à 9 h. 17 du soir ; coucher à l'hôtel des Deux Clefs ou à l'hôtel de la Cigogne ; partir de grand matin pour la Schlucht, en prenant la route de la petite vallée jusqu'à Ampfersbach, où l'on se fera indiquer le chemin du Schmelzwasen débouchant sur la nouvelle route, à l'Altenberg (6 kilomètres à l'est de la Schlucht) ; visiter le tunnel durant le trajet vers le Chalet de l'Empereur ; voir les groupes de rochers et les précipices; déjeûner à l'hôtel de la Schlucht; partir vers 10 heures par le Montabec pour le Hohneck (6 kilomètres) ; admirer, si le temps est clair, le panorama magnifique que l'on découvre de cette hauteur (1366 mètres); se faire indiquer, par un des marcaires qui gardent les vaches, le chemin du Wormspel, pour descendre à la Wolmsa ; voir les

fameux Spitzekœpf (le Krabbenfelsen); descendre par le Schissenroth-Ried à l'Etang des Truites (Fischbædlé); voir les Wasserfelsen et le Schwalbennest, et de là, partir pour Metzeral, où l'on arrivera pour le dîner à l'auberge du Soleil; revenir à Munster (8 à 10 kilomètres); prendre le train de 6 h. 57 pour regagner Colmar et Strasbourg.

On peut également modifier cette excursion en montant à la route de la Schlucht par Sultzeren pour arriver par l'Eck et l'Abtswald; de cette manière on pourra se faire une idée de la beauté de cette voie (15 kilomètres). Déjeûner au Chalet de l'Empereur; visiter ensuite la Fontaine de Charlemagne sur le chemin de la crête, vers laquelle on s'achemine en partant de la Schlucht, pour gagner le Wurzelstein, le Tanet et le chaume du Gærtlen (fabrication du fromage de Gruyère). Se faire indiquer par un pâtre le chemin du Lac vert; voir ce beau lac et ses alentours pittoresques; descendre par le chemin du Steinwasen et le chemin de la forêt du Mittelwald pour arriver à Sultzeren entre midi et deux heures (16 kilomètres); dîner à l'une des auberges qui se trouvent sur le chemin du village ou descendre jusqu'à Munster (6 kilomètres) pour y dîner à 3 ou à 4 heures; dans ce cas commander le dîner à l'avance; partir par le train de 6 h. 57, afin de gagner Colmar et Strasbourg.

De la ville de Rouffach et surtout des bains de Soultzmatt, les touristes peuvent visiter la Schlucht

et le Hohneck en se dirigeant dans l'après-midi du coté de Soultzbach. Ils prendront le chemin d'Ossenbach et de Winzfelden ponr gagner, sur les hauteurs, le col qui les conduit par l'Ammelthal à la station de Wihr-au-Val (Soultzbach). Arrivés là, ils profiteront du train de 5 h. 46 et coucheront à Munster. Consulter le chapitre précédent (*De Colmar à la Schlucht*) pour la visite de la Schlucht, du Hohneck, du Lac vert, etc.

La vallée de Guebwiller pourrait conduire à la Schlucht et aux Vosges centrales. Il faudrait se diriger sur Colmar, et là, suivre les indications données précédemment. Mais il n'est pas très-difficile, si l'on part de Guebwiller dans l'après-midi, de se diriger sur le village de Linthal et d'y prendre le chemin de Langensoultzbach ou d'Osenbach pour déboucher au col du Bœhnlesgrab (15 kilomètres). De là on se dirige vers les Trois Echoppes, situées au-dessus du village de Wasserbourg, et on passe, en suivant toujours la hauteur, dans le voisinage du vieux château de ce nom, d'où un magnifique chemin, passant par les forêts d'Eschbach et débouchant sur le haut Dumbühl, vous conduit directement à Munster. Pour le reste de la tournée, se conformer aux indications du chapitre précédent. Retour à Colmar par le train de 6 h. 57; prendre à Colmar le train de 7 h. 50 qui arrive à Bollwiller à 8 h. 21. A Bollwiller, prendre le train pour revenir à Guebwiller.

La partie du Hohneck et de la Schlucht par la

vallée de Saint-Amarin, avantageuse surtout pour les Mulhousiens et les Thannois, se fera de la manière suivante :

Départ par le train de 4 h. 35 du soir pour arriver à Wesserling à 6 h. 22; prendre à l'hôtel Deubel l'omnibus de Wildenstein ; coucher à l'auberge du *Rendez-vous des Lorrains et des Alsaciens*. Partir de grand matin avec un guide pour le Rotabac (1319 mètres); passer de là au chaume du Schmalgürtel (fabrication du fromage de Gruyère); monter au Hohneck (1366 mètres); de là à la Schlucht par le Montabec; déjeuner au Chalet de l'Empereur; descendre par la route à Sultzeren et à Munster pour arriver à midi. Prendre le convoi de 1 h. 30 pour aller visiter les bains de Soultzbach, où l'on arrive à 1 h. 50. Reprendre alors à la Nouvelle Auberge (Wihr-au-Val) le convoi de 7 h. 13 pour arriver à Colmar à 7 h. 40, et de là, partir pour Mulhouse par le convoi de 7 h. 50, pour être de retour à 8 h. 52.

Nous avons indiqué, dans cet aperçu très-sommaire, les différents points d'où l'on peut visiter la Schlucht et les Hautes Vosges, en venant du côté alsacien ; maintenant il nous reste à indiquer les points situés du côté vosgien d'où l'on aborde ordinairement cette région si intéressante.

De Nancy on prend le chemin de fer de Remiremont par Epinal ; de Remiremont on gagne la vallée de la Moselotte par Vagney ; prendre la diligence de Vagney à Gérardmer, où l'on descend à l'hôtel de la Poste

ou à l'hôtel des Vosges ; visiter le Lac de Gérardmer. Vous trouverez à Gérardmer un excellent livre-guide écrit par l'abbé Jacquel, qui renferme des détails très-intéressants sur les beautés de la contrée que vous avez à visiter, et notamment sur la vallée de Granges ou de la Vologne, qui vous conduit aux lacs de Longemer et de Retournemer. (De Gérardmer à Retournemer, 11 kilomètres.) De ce dernier lac, on monte à la Schlucht ou au Hohneck par le Chemin de l'Empereur (ancien Chemin des Dames) ; nous renvoyons le touriste, pour les détails de cette partie, aux articles précédents de notre guide ou au livre de l'abbé Jacquel.

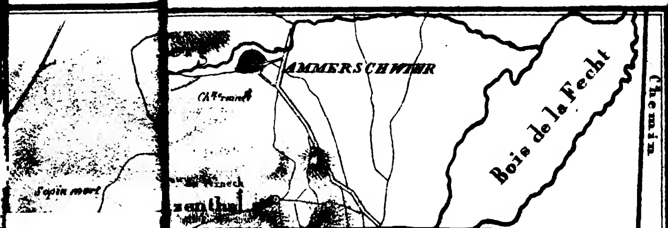
En prenant le chemin de fer d'Epinal à Remiremont, on peut également visiter le Hohneck et la Schlucht en passant par Saint-Maurice pour aller à la Bresse (hôtel du Soleil).

De ce point on monte par la vallée de la Moselotte, en visitant les lacs des Corbeaux et de Blanchemer. De la vallée de la Moselotte, qui débouche du côté du Schmalgürtel, on gagne facilement le Hohneck et la Schlucht par le Montabec. Arrivé à la Schlucht, il est facile de se renseigner pour le retour, soit par l'Alsace, soit par les Vosges, en consultant notre livre ou celui de l'abbé Jacquel.



TABLE DES MATIÈRES




AMMERSCHWIHR
Bois de la Fecht
Chemin
Sapin mort

